

TROISIÈME PARTIE.

LA PHILOSOPHIE

ET LA MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Philosophie.

ON a voulu jeter, depuis quelque temps, une grande défaveur sur le mot de philosophie. Il en est ainsi de tous ceux dont l'acception est très étendue ; ils sont l'objet des bénédictions ou des malédictions de l'espèce humaine, suivant qu'on les emploie à des époques heureuses ou malheureuses ; mais, malgré les injures et les louanges accidentelles des individus et des nations, la philosophie, la liberté, la religion ne changent jamais de valeur

L'homme a maudit le soleil, l'amour et la vie ; il a souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux de la nature ; mais voudroit-il pour cela les éteindre ?

Tout ce qui tend à comprimer nos facultés est toujours une doctrine avilissante, il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral ; mais ce n'est point par le suicide partiel de telle ou telle puissance de notre être que nous nous rendrons capables de nous élever vers ce but, nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour nous en rapprocher ; et si le ciel avoit accordé à l'homme plus de génie, il en auroit d'autant plus de vertu.

Parmi les différentes branches de la philosophie, celle qui a particulièrement occupé les Allemands, c'est la métaphysique. Les objets qu'elle embrasse peuvent être divisés en trois classes. La première se rapporte au mystère de la création, c'est-à-dire à l'infini en toutes choses, la seconde à la formation des idées dans l'esprit humain, et la troisième à l'exercice de nos facultés, sans remonter à leur source.

La première de ces études, celle qui s'attache à connoître le secret de l'univers, a été

cultivée chez les Grecs comme elle l'est maintenant chez les Allemands. On ne peut nier qu'une telle recherche, quelque sublime qu'elle soit dans son principe, ne nous fasse sentir à chaque pas notre impuissance, et le découragement suit les efforts qui ne peuvent atteindre à un résultat. L'utilité de la troisième classe des observations métaphysiques, celle qui se renferme dans la connoissance des actes de notre entendement, ne sauroit être contestée; mais cette utilité se borne au cercle des expériences journalières. Les méditations philosophiques, de la seconde classe, celles qui se dirigent sur la nature de notre ame, et sur l'origine de nos idées, me paroissent de toutes les plus intéressantes. Il n'est pas probable que nous puissions jamais connoître les vérités éternelles qui expliquent l'existence de ce monde: le désir que nous en éprouvons est au nombre des nobles pensées qui nous attirent vers une autre vie; mais ce n'est pas pour rien que la faculté de nous examiner nous-mêmes nous a été donnée. Sans doute, c'est déjà se servir de cette faculté que d'observer la marche de notre esprit, tel qu'il est; toutefois en s'élevant plus haut, en cherchant à savoir si cet esprit agit spontanément, ou s'il

ne peut penser que provoqué par les objets extérieurs, nous aurons des lumières de plus, sur le libre arbitre de l'homme, et par conséquent sur le vice et la vertu.

Une foule de questions morales et religieuses dépendent de la manière dont on considère l'origine et la formation de nos idées. C'est surtout la diversité des systèmes à cet égard qui sépare les philosophes Allemands des philosophes Français. Il est aisé de concevoir que si la différence est à la source, elle doit se manifester dans tout ce qui en dérive, il est donc impossible de faire connoître l'Allemagne, sans indiquer la marche de la philosophie, qui depuis Leibnitz jusqu'à nos jours, n'a cessé d'exercer un si grand empire sur la république des lettres.

Il y a deux manières d'envisager la métaphysique de l'entendement humain, ou dans sa théorie, ou dans ses résultats. L'examen de la théorie exige une capacité qui m'est étrangère ; mais il est facile d'observer l'influence qu'exerce telle ou telle opinion métaphysique sur le développement de l'esprit et de l'ame. L'évangile nous dit *qu'il faut juger les prophètes par leurs œuvres* : cette maxime peut aussi nous guider entre les différentes

philosophies ; car tout ce qui tend à l'imortalité n'est jamais qu'un sophisme. Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur, que si elle nous prépare à une destinée plus haute, par le choix libre de la vertu sur la terre. La métaphysique, les institutions sociales, les arts, les sciences, tout doit être apprécié d'après le perfectionnement moral de l'homme ; c'est la pierre de touche qui est donnée à l'ignorant comme au savant. Car, si la connoissance des moyens n'appartient qu'aux initiés, les résultats sont à la portée de tout le monde.

Il faut avoir l'habitude de la méthode de raisonnement dont on se sert en géométrie, pour bien comprendre la métaphysique. Dans cette science, comme dans celle du calcul, le moindre chaînon sauté détruit toute la liaison qui conduit à l'évidence. Les raisonnements métaphysiques sont plus abstraits et non moins précis que ceux des mathématiques, et cependant leur objet est vague. L'on a besoin de réunir en métaphysique les deux facultés les plus opposées, l'imagination et le calcul : c'est un nuage qu'il faut mesurer avec la même exactitude qu'un terrain, et nulle étude n'exige une aussi grande intensité d'attention ; néan-

moins dans les questions les plus hautes il y a toujours un point de vue à la portée de tout le monde, et c'est celui-là que je me propose de saisir et de présenter.

Je demandois un jour à Fichte, l'une des plus fortes têtes pensantes de l'Allemagne, s'il ne pouvoit pas me dire sa morale plutôt que sa métaphysique?—L'une dépend de l'autre, me répondit-il.—Et ce mot étoit plein de profondeur: il renferme tous les motifs de l'intérêt qu'on peut prendre à la philosophie.

On s'est accoutumé à la considérer comme destructive de toutes les croyances du cœur; elle seroit alors la véritable ennemie de l'homme; mais il n'en est point ainsi de la doctrine de Platon, ni de celle des Allemands; ils regardent le sentiment comme un fait, comme le fait primitif de l'ame, et la raison philosophique comme destinée seulement à rechercher la signification de ce fait.

L'énigme de l'univers a été l'objet des méditations perdues d'un grand nombre d'hommes, dignes aussi d'admiration, puisqu'ils se sentoient appelés à quelque chose de mieux que ce monde. Les esprits d'une haute lignée errent sans cesse autour de l'abîme des pensées sans fin; mais néanmoins il faut s'en détour-

ner, car l'esprit se fatigue en vain dans ces efforts pour escalader le ciel.

L'origine de la pensée a occupé tous les véritables philosophes. Y a-t-il deux natures dans l'homme? S'il n'y en a qu'une, est-ce l'ame ou la matière? S'il y en a deux, les idées viennent-elles par les sens, ou naissent-elles dans notre ame, ou bien sont-elles un mélange de l'action des objets extérieurs sur nous et des facultés intérieures que nous possédons?

A ces trois questions, qui ont divisé de tout temps le monde philosophique, est attaché l'examen qui touche le plus immédiatement à la vertu : savoir si la fatalité ou le libre arbitre décide des résolutions des hommes.

Chez les anciens la fatalité venoit de la volonté des dieux ; chez les modernes on l'attribue au cours des choses. La fatalité chez les anciens faisoit ressortir le libre arbitre, car la volonté de l'homme luttoit contre l'événement, et la résistance morale étoit invincible ; le fatalisme des modernes, au contraire, détruit nécessairement la croyance au libre arbitre ; si les circonstances nous créent ce que nous sommes, nous ne pouvons pas nous opposer à leur ascendant ; si les

objets extérieurs sont la cause de tout ce qui se passe dans notre ame, quelle pensée indépendante nous affranchiroit de leur influence? La fatalité qui descendoit du ciel remplissoit l'ame d'une sainte terreur, tandis que celle qui nous lie à la terre ne fait que nous dégrader. A quoi bon toutes ces questions, dira-t-on? A quoi bon ce qui n'est pas cela, pourroit-on répondre? Car qu'y-a-t-il de plus important pour l'homme, que de savoir s'il a vraiment la responsabilité de ses actions, et dans quel rapport est la puissance de la volonté avec l'empire des circonstances sur elle? Que seroit la conscience, si nos habitudes seules l'avoient fait naître, si elle n'étoit rien que le produit des couleurs, des sons, des parfums, enfin des circonstances de tout genre dont nous aurions été environnés pendant notre enfance?

La métaphysique, qui s'applique à découvrir quelle est la source de nos idées, influe puissamment par ses conséquences sur la nature et la force de notre volonté; cette métaphysique est à la fois la plus haute et la plus nécessaire de nos connoissances, et les partisans de l'utilité suprême, de l'utilité morale, ne peuvent la dédaigner.

CHAPITRE II.

De la Philosophie Angloise.

Tout semble attester en nous-mêmes l'existence d'une double nature ; l'influence des sens et celle de l'ame se partagent notre être, et selon que la philosophie penche vers l'une ou l'autre, les opinions et les sentiments sont à tous égards diamétralement opposés. On peut aussi désigner l'empire des sens et celui de la pensée par d'autres termes : il y a dans l'homme ce qui périt avec l'existence terrestre et ce qui peut lui survivre ; ce que l'expérience fait acquérir et ce que l'instinct moral nous inspire, le fini et l'infini ; mais de quelque manière qu'on s'exprime il faut toujours convenir qu'il y a deux principes de vie différents dans la créature sujette à la mort et destinée à l'immortalité.

La tendance vers le spiritualisme a toujours été très manifeste chez les peuples du nord, et même avant l'introduction du christianisme ce penchant s'est fait voir à travers la violence des passions guerrières. Les Grecs avoient foi aux merveilles extérieures; les nations Germaniques croient aux miracles de l'ame. Toutes leurs poésies sont remplies de pressentiments, de présages, de prophéties du cœur; et tandis que les Grecs s'unissoient à la nature par les plaisirs, les habitans du nord s'élevoient jusqu'au créateur par les sentiments religieux. Dans le midi, le paganisme divinisoit les phénomènes physiques; dans le nord, on étoit enclin à croire à la magie, parcequ'elle attribue à l'esprit de l'homme une puissance sans bornes sur le monde matériel. L'ame et la nature, la volonté et la nécessité se partagent le domaine de l'existence, et selon que nous plaçons la force en nous-mêmes ou au dehors de nous, nous sommes les fils du ciel ou les esclaves de la terre.

A la renaissance des lettres, les uns s'occupoient des subtilités de l'école en métaphysique et les autres croyoient aux superstitions de la magie dans les sciences: l'art

d'observer ne régnoit pas plus dans l'empire des sens que l'enthousiasme dans l'empire de l'ame : à peu d'exceptions près il n'y avoit parmi les philosophes ni expérience ni inspiration. Un géant parut, c'étoit Bacon : jamais les merveilles de la nature, ni les découvertes de la pensée, n'ont été si bien conçues par la même intelligence. Il n'y a pas une phrase de ses écrits qui ne suppose des années de réflexion et d'étude, il anime la métaphysique par la connoissance du cœur humain, il sait généraliser les faits par la philosophie ; dans les sciences physiques, il a créé l'art de l'expérience, mais il ne s'en suit pas du tout, comme on voudroit le faire croire, qu'il ait été partisan exclusif du système qui fonde toutes les idées sur les sensations. Il admet l'inspiration dans tout ce qui tient à l'ame et il la croit même nécessaire pour interpréter les phénomènes physiques d'après des principes généraux. Mais de son temps il y avoit encore des alchimistes, des devins et des sorciers ; on méconnoissoit assez la religion dans la plus grande partie de l'Europe pour croire qu'elle interdisoit une vérité quelconque, elle qui conduit à toutes. Bacon fut frappé de ces

erreurs, son siècle penchoit vers la superstition comme le nôtre vers l'incrédulité; à l'époque où vivoit Bacon il devoit chercher à mettre en honneur la philosophie expérimentale; à celle où nous sommes il sentiroit le besoin de ranimer la source intérieure du beau moral et de rappeler sans cesse à l'homme qu'il existe en lui-même dans son sentiment et dans sa volonté. Quand le siècle est superstitieux, le génie de l'observation est timide, le monde physique est mal connu; quand le siècle est incrédule, l'enthousiasme n'existe plus, et l'on ne sait plus rien de l'ame ni du ciel.

Dans un temps où la marche de l'esprit humain n'avoit rien d'assuré dans aucun genre, Bacon rassembla toutes ses forces pour tracer la route que doit suivre la philosophie expérimentale, et ses écrits servent encore maintenant de guide à ceux qui veulent étudier la nature. Ministre d'état, il s'étoit long-temps occupé de l'administration et de la politique. Les plus fortes têtes sont celles qui réunissent le goût et l'habitude de la méditation à la pratique des affaires: Bacon étoit sous ce double rapport un esprit prodigieux; mais il a manqué à sa philosophie ce qui

manquoit à son caractère : il n'étoit pas assez vertueux pour sentir en entier ce que c'est que la liberté morale de l'homme ; cependant on ne peut le comparer aux matérialistes du dernier siècle, et ses successeurs ont poussé la théorie de l'expérience bien au-delà de son intention. Il est loin, je le répète, d'attribuer toutes nos idées à nos sensations, et de considérer l'analyse comme le seul instrument des découvertes. Il suit souvent une marche plus hardie, et s'il s'en tient à la logique expérimentale pour écarter tous les préjugés qui encombrèrent sa route, c'est à l'élan seul du génie qu'il se fie pour marcher en avant.

“ L'esprit humain, dit Luther, est comme un paysan ivre à cheval, quand on le relève d'un côté il retombe de l'autre.” Ainsi l'homme a flotté sans cesse entre ses deux natures, tantôt ses pensées le dégageoient de ses sensations ; tantôt ses sensations absorboient ses pensées, et successivement il vouloit tout rapporter aux unes ou aux autres : il me semble néanmoins que le moment d'une doctrine stable est arrivé : la métaphysique doit subir une révolution semblable à celle qu'a faite Copernic dans le

système du monde ; elle doit replacer notre ame au centre et la rendre en tout semblable au soleil autour duquel les objets extérieurs tracent leur cercle et dont ils empruntent la lumière.

L'arbre généalogique des connoissances humaines, dans lequel chaque science se rapporte à telle faculté, est sans doute l'un des titres de Bacon à l'admiration de la postérité ; mais ce qui fait sa gloire, c'est qu'il a eu soin de proclamer qu'il falloit bien se garder de séparer d'une manière absolue les sciences l'une de l'autre et que toutes se réunissoient dans la philosophie générale. Il n'est point l'auteur de cette méthode anatomique qui considère les forces intellectuelles chacune à part, et semble méconnoître l'admirable unité de l'être moral. La sensibilité, l'imagination, la raison servent l'une à l'autre. Chacune de ces facultés ne seroit qu'une maladie, qu'une foiblesse au lieu d'une force, si elle n'étoit pas modifiée ou complétée par la totalité de notre être. Les sciences de calcul à une certaine hauteur ont besoin d'imagination. L'imagination à son tour doit s'appuyer sur la connoissance exacte de la nature. La raison

semble de toutes les facultés celle qui se passeroit le plus facilement du secours des autres, et cependant si l'on étoit entièrement dépourvu d'imagination et de sensibilité, l'on pourroit à force de sécheresse devenir pour ainsi dire fou de raison, et ne voyant plus dans la vie que des calculs et des intérêts matériels, se tromper autant sur les caractères et les affections des hommes, qu'un être enthousiaste qui se figureroit par-tout le désintéressement et l'amour.

On suit un faux système d'éducation lorsqu'on veut développer exclusivement telle ou telle qualité de l'esprit; car se vouer à une seule faculté, c'est prendre un métier intellectuel. Milton dit avec raison *qu'une éducation n'est bonne que quand elle rend propre à tous les emplois de la guerre et de la paix*, tout ce qui fait de l'homme un homme, est le véritable objet de l'enseignement.

Ne savoir d'une science que ce qui lui est particulier, c'est appliquer aux études libérales la division du travail de Smith, qui ne convient qu'aux arts mécaniques. Quand on arrive à cette hauteur où chaque science touche par quelques points à toutes les autres, c'est alors qu'on approche de la région

des idées universelles ; et l'air qui vient de là vivifie toutes les pensées.

L'ame est un foyer qui rayonne dans tous les sens ; c'est dans ce foyer que consiste l'existence ; toutes les observations et tous les efforts des philosophes doivent se tourner vers ce *moi*, centre et mobile de nos sentiments et de nos idées. Sans doute l'incomplet du langage nous oblige à nous servir d'expressions erronées, il faut répéter suivant l'usage, tel individu a de la raison, ou de l'imagination, ou de la sensibilité, etc. ; mais si l'on vouloit s'entendre par un mot, on devrait dire seulement* : *il a de l'ame, il a beaucoup d'ame*. C'est ce souffle divin qui fait tout l'homme.

Aimer en apprend plus sur ce qui tient aux mystères de l'ame que la métaphysique la plus subtile. On ne s'attache jamais à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, et tous les madrigaux disent un grand mot philosophique en répétant que c'est pour *je ne sais quoi* qu'on aime, car ce je ne sais quoi c'est l'ensemble et l'har-

* M. Ancillon, dont j'aurai l'occasion de parler dans la suite de cet ouvrage, s'est servi de cette expression dans un livre qu'on ne sauroit se lasser de méditer.

monie que nous reconnoissons par l'amour, par l'admiration, par tous les sentimens qui nous révèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur d'un autre.

L'analyse, ne pouvant examiner qu'en divisant, s'applique comme le scalpel à la nature morte; mais c'est un mauvais instrument pour apprendre à connoître ce qui est vivant; et si l'on a de la peine à définir par des paroles la conception animée qui nous représente les objets tout entiers, c'est précisément parce que cette conception tient de plus près à l'essence des choses. Diviser pour comprendre est en philosophie un signe de foiblesse, comme en politique diviser pour régner.

Bacon tenoit encore beaucoup plus qu'on ne croit à cette philosophie idéaliste qui depuis Platon jusqu'à nos jours a constamment reparu sous diverses formes; néanmoins le succès de sa méthode analytique dans les sciences exactes a nécessairement influé sur son système en métaphysique: l'on a compris, d'une manière beaucoup plus absolue qu'il ne l'avoit présentée lui-même, sa doctrine sur les sensations considérées comme l'origine des idées. Nous pouvons voir clairement l'influence de cette doctrine

par les deux écoles qu'elle a produites, celle de Hobbes et celle de Locke. Certainement l'une et l'autre diffèrent beaucoup dans le but ; mais leurs principes sont semblables à plusieurs égards.

Hobbes prit à la lettre la philosophie qui fait dériver toutes nos idées des impressions des sens ; il n'en craignit point les conséquences, et il a dit hardiment *que l'ame étoit soumise à la nécessité comme la société au despotisme* ; il admet le fatalisme des sensations pour la pensée, et celui de la force pour les actions. Il anéantit la liberté morale comme la liberté civile, pensant avec raison qu'elles dépendent l'une de l'autre. Il fut athée et esclave ; et rien n'est plus conséquent, car s'il n'y a dans l'homme que l'empreinte des impressions du dehors, la puissance terrestre est tout, et l'ame en dépend autant que la destinée.

Le culte de tous les sentiments élevés et purs est tellement consolidé en Angleterre par les institutions politiques et religieuses, que les spéculations de l'esprit tournent autour de ces imposantes colonnes sans jamais les ébranler. Hobbes eut donc peu de partisans dans son pays ; mais l'influence de Locke fut plus universelle. Comme son caractère étoit moral

et religieux, il ne se permit aucun des raisonnements corrupteurs qui dérhoient nécessairement de sa métaphysique ; et la plupart de ses compatriotes, en l'adoptant, ont eu comme lui la noble inconséquence de séparer les résultats des principes, tandis que Hume et les philosophes Français, après avoir admis le système, l'ont appliqué d'une manière beaucoup plus logique.

La métaphysique de Locke n'a eu d'autre effet sur les esprits en Angleterre que de ternir un peu leur originalité naturelle ; quand même elle dessécheroit la source des grandes pensées philosophiques, elle ne sauroit détruire le sentiment religieux qui sait si bien y suppléer ; mais cette métaphysique reçue dans le reste de l'Europe, l'Allemagne exceptée, a été l'une des principales causes de l'immoralité dont on s'est fait une théorie pour en mieux assurer la pratique.

Locke s'est particulièrement attaché à prouver qu'il n'y avoit rien d'inné dans l'ame : il avoit raison, puisqu'il méloit toujours au sens du mot idée un développement acquis par l'expérience ; les idées ainsi conçues sont le résultat des objets qui les excitent, des comparaisons qui les rassemblent, et du langage

qui en facilite la combinaison. Mais il n'en est pas de même des sentiments, ni des dispositions, ni des facultés qui constituent les lois de l'entendement humain, comme l'attraction et l'impulsion constituent celles de la nature physique.

Une chose vraiment digne de remarque, ce sont les arguments dont Locke a été obligé de se servir pour prouver que tout ce qui étoit dans l'ame nous venoit par les sensations. Si ces arguments conduisoient à la vérité, sans doute il faudroit surmonter la répugnance morale qu'ils inspirent; mais on peut croire en général à cette répugnance comme à un signe infallible de ce que l'on doit éviter. Locke vouloit démontrer que la conscience du bien et du mal n'étoit pas innée dans l'homme, et qu'il ne connoissoit le juste et l'injuste, comme le rouge et le bleu, que par l'expérience; il a recherché avec soin, pour parvenir à ce but, tous les pays où les coutumes et les lois mettoient des crimes en honneur; ceux où l'on se faisoit un devoir de tuer son ennemi, de mépriser le mariage, de faire mourir son père quand il étoit vieux. Il recueille attentivement tout ce que les voyageurs ont raconté des cruautés passées en usage. Qu'est-ce donc

qu'un système qui inspire à un homme aussi vertueux que Locke de l'avidité pour de tels faits ?

Que ces faits soient tristes ou non, pourra-t-on dire, l'important est de savoir s'ils sont vrais.—Ils peuvent être vrais, mais que signifient-ils ? Ne savons-nous pas, d'après notre propre expérience, que les circonstances, c'est-à-dire les objets extérieurs, influent sur notre manière d'interpréter nos devoirs ? Agrandissez ces circonstances, et vous y trouverez la cause des erreurs des peuples ; mais y a-t-il des peuples ou des hommes qui nient qu'il y ait des devoirs ? A-t-on jamais prétendu qu'aucune signification n'étoit attachée à l'idée du juste et de l'injuste ? L'explication qu'on en donne peut être diverse, mais la conviction du principe est par-tout la même ; et c'est dans cette conviction que consiste l'empreinte primitive qu'on retrouve dans tous les humains.

Quand le sauvage tue son père lorsqu'il est vieux, il croit lui rendre un service ; il ne le fait pas pour son propre intérêt, mais pour celui de son père : l'action qu'il commet est horrible, et cependant il n'est pas pour cela dépourvu de conscience ; et de ce qu'il manque de lumières, il ne s'ensuit pas qu'il manque

de vertus. Les sensations, c'est-à-dire les objets extérieurs dont il est environné l'aveuglent ; le sentiment intime qui constitue la haine du vice et le respect pour la vertu n'existent pas moins en lui, quoique l'expérience l'ait trompé sur la manière dont ce sentiment doit se manifester dans la vie. Préférer les autres à soi quand la vertu le commande, c'est précisément ce qui fait l'essence du beau moral, et cet admirable instinct de l'âme, adverse de l'instinct physique, est inhérent à notre nature ; s'il pouvoit être acquis, il pourroit aussi se perdre ; mais il est immuable parcequ'il est inné. Il est possible de faire le mal en croyant faire le bien, il est possible de se rendre coupable en le sachant et le voulant, mais il ne l'est pas d'admettre comme vérité une chose contradictoire, la justice de l'injustice.

L'indifférence au bien et au mal est le résultat ordinaire d'une civilisation pour ainsi dire pétrifiée, et cette indifférence est un beaucoup plus grand argument contre la conscience innée que les grossières erreurs des sauvages ; mais les hommes les plus sceptiques, s'ils sont opprimés sous quelques rapports, en appellent à la justice comme

s'ils y avoient cru toute leur vie ; et lorsqu'ils sont saisis par une affection vive et qu'on la tyrannise, ils invoquent le sentiment de l'équité avec autant de force que les moralistes les plus austères. Dès qu'une flamme quelconque, celle de l'indignation ou celle de l'amour, s'empare de notre ame, elle fait reparôître en nous les caractères sacrés des lois éternelles.

Si le hasard de la naissance et de l'éducation décidoit de la moralité d'un homme, comment pourroit-on l'accuser de ses actions ? Si tout ce qui compose notre volonté nous vient des objets extérieurs, chacun peut en appeler à des relations particulières pour motiver toute sa conduite ; et souvent ces relations diffèrent autant entre les habitants d'un même pays qu'entre un Asiatique et un Européen. Si donc la circonstance devoit être la divinité des mortels, il seroit simple que chaque homme eût une morale qui lui fût propre, ou plutôt une absence de morale à son usage ; et pour interdire le mal que les sensations pourroient conseiller, il n'y auroit de bonne raison à opposer que la force publique qui le puniroit ; or, si la force publique commandoit l'injustice, la question se trou-

veroit résolue : toutes les sensations feroient naître toutes les idées qui conduiroient à la plus complète dépravation.

Les preuves de la spiritualité de l'ame ne peuvent se trouver dans l'empire des sens, le monde visible est abandonné à cet empire ; mais le monde invisible ne sauroit y être soumis ; et si l'on n'admet pas des idées spontanées, si la pensée et le sentiment dépendent en entier des sensations, comment l'ame, dans une telle servitude, seroit-elle immatérielle ? Et si, comme personne ne le nie, la plupart des faits transmis par les sens sont sujets à l'erreur, qu'est-ce qu'un être moral qui n'agit que lorsqu'il est excité par des objets extérieurs, et par des objets même dont les apparences sont souvent fausses ?

Un philosophe français a dit, en se servant de l'expression la plus rebutante, *que la pensée n'étoit autre chose qu'un produit matériel du cerveau.* Cette déplorable définition est le résultat le plus naturel de la métaphysique qui attribue à nos sensations l'origine de toutes nos idées. On a raison, si c'est ainsi, de se moquer de ce qui est intellectuel, et de trouver incompréhensible tout ce qui n'est pas palpable. Si notre ame n'est qu'une ma-

tière subtile mise en mouvement par d'autres éléments plus ou moins grossiers, auprès desquels même elle a le désavantage d'être passive : si nos impressions et nos souvenirs ne sont que les vibrations prolongées d'un instrument dont le hasard a joué, il n'y a que des fibres dans notre cerveau, que des forces physiques dans le monde, et tout peut s'expliquer d'après les lois qui les régissent. Il reste bien encore quelques petites difficultés sur l'origine des choses et le but de notre existence, mais on a bien simplifié la question, et la raison conseille de supprimer en nous-mêmes tous les désirs et toutes les espérances que le génie, l'amour et la religion font concevoir ; car l'homme ne seroit alors qu'une mécanique de plus dans le grand mécanisme de l'univers : ses facultés ne seroient que des rouages, sa morale un calcul, et son culte le succès.

Locke, croyant du fond de son ame à l'existence de Dieu, établit sa conviction, sans s'en apercevoir, sur des raisonnements qui sortent tous de la sphère de l'expérience : il affirme qu'il y a un principe éternel, une cause primitive de toutes les autres causes ; il entre ainsi dans la sphère de l'infini, et l'infini est par-delà toute expérience : mais Locke avoit

en même temps une telle peur que l'idée de Dieu ne pût passer pour innée dans l'homme ; il lui paroissoit si absurde que le Créateur eût daigné comme un grand peintre graver son nom sur le tableau de notre ame, qu'il s'est attaché à découvrir dans tous les récits des voyageurs quelques peuples qui n'eussent aucune croyance religieuse. On peut, je crois, l'affirmer hardiment, ces peuples n'existent pas. Le mouvement qui nous élève jusqu'à l'intelligence suprême se retrouve dans le génie de Newton comme dans l'ame du pauvre sauvage dévot envers la pierre sur laquelle il s'est reposé. Nul homme ne s'en est tenu au monde extérieur, tel qu'il est, et tous se sont senti au fond du cœur, dans une époque quelconque de leur vie, un indéfinissable attrait pour quelque chose de surnaturel ; mais comment se peut-il qu'un être aussi religieux que Locke s'attache à changer les caractères primitifs de la foi en une connoissance accidentelle que le sort peut nous ravir ou nous accorder ? Je le répète, la tendance d'une doctrine quelconque doit toujours être comptée pour beaucoup dans le jugement

que nous portons sur la vérité de cette doctrine ; car, en théorie, le bon et le vrai sont inséparables.

Tout ce qui est visible parle à l'homme de commencement et de fin, de décadence et de destruction. Une étincelle divine est seule en nous l'indice de l'immortalité. De quelle sensation vient-elle ? Toutes les sensations la combattent, et cependant elle triomphe de toutes. Quoi, dira-t-on, les causes finales, les merveilles de l'univers, la splendeur des cieux qui frappe nos regards ne nous attestent-elles pas la magnificence et la bonté du Créateur ? Le livre de la nature est contradictoire, l'on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion ; et il en est ainsi pour que l'homme puisse exercer sa liberté entre des probabilités opposées, entre des craintes et des espérances à peu près de même force. Le ciel étoilé nous apparôit comme les parvis de la divinité ; mais tous les maux et tous les vices des hommes obscurcissent ces feux célestes. Une seule voix sans parole, mais non pas sans harmonie, sans force, mais irrésistible, proclame un Dieu au fond de notre cœur : tout ce qui est vraiment beau dans l'homme naît de ce qu'il éprouve

intérieurement et spontanément : toute action héroïque est inspirée par la liberté morale ; l'acte de se dévouer à la volonté divine, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'enthousiasme seul inspire, est [si noble et si pur, que les anges eux-mêmes, vertueux par nature et sans obstacle, pourroient l'envier à l'homme.

La métaphysique, qui déplace le centre de la vie, en supposant que son impulsion vient du dehors, dépouille l'homme de sa liberté et se détruit elle-même ; car il n'y a plus de nature spirituelle dès qu'on l'unit tellement à la nature physique, que ce n'est plus que par respect humain qu'on les distingue encore : cette métaphysique n'est conséquente que lorsqu'on en fait dériver, comme en France, le matérialisme fondé sur les sensations, et la morale fondée sur l'intérêt. La théorie abstraite de ce système est née en Angleterre ; mais aucune de ses conséquences n'y a été admise. En France, on n'a pas eu l'honneur de la découverte, mais bien celui de l'application. En Allemagne, depuis Leibnitz, on a combattu le système et les conséquences : et certes il est digne des hommes éclairés et religieux de tous les pays d'examiner si des prin-

cipes dont les résultats sont si funestes doivent être considérés comme des vérités incontestables.

Shaftsbury, Hutcheson, Smith, Reid, Dugald Stuart, etc., ont étudié les opérations de notre entendement avec une rare sagacité; les ouvrages de Dugald Stuart en particulier contiennent une théorie si parfaite des facultés intellectuelles, qu'on peut la considérer, pour ainsi dire, comme l'histoire naturelle de l'être moral. Chaque individu doit y reconnoître une portion quelconque de lui-même. Quelque opinion qu'on ait adoptée sur l'origine des idées, l'on ne sauroit nier l'utilité d'un travail qui a pour but d'examiner leur marche et leur direction; mais ce n'est point assez d'observer le développement de nos facultés, il faut remonter à leur source, afin de se rendre compte de la nature et de l'indépendance de la volonté, dans l'homme.

On ne sauroit considérer comme une question oiseuse celle qui s'attache à connoître si l'ame a la faculté de sentir et de penser par elle-même. C'est la question d'Hamlet, *être ou n'être pas.*

CHAPITRE III.

De la Philosophie Française.

DESCARTES a été pendant long-temps le chef de la philosophie Française; et si sa physique n'avoit pas été reconnue pour mauvaise, peut-être sa métaphysique auroit-elle conservé un ascendant plus durable. Bossuet, Fénelon, Pascal, tous les grands hommes du siècle de Louis XIV. avoient adopté l'idéalisme de Descartes : et ce système s'accordoit beaucoup mieux avec le catholicisme que la philosophie purement expérimentale ; car il paroît singulièrement difficile de réunir la foi aux dogmes les plus mystiques avec l'empire souverain des sensations sur l'ame.

Parmi les métaphysiciens François qui ont professé la doctrine de Locke, il faut compter au premier rang Condillac, que son état de

prêtre obligeoit à des ménagements envers la religion, et Bonnet qui, naturellement religieux, vivoit à Genève dans un pays où les lumières et la piété sont inséparables. Ces deux philosophes, Bonnet sur-tout, ont établi des exceptions en faveur de la révélation; mais il me semble qu'une des causes de l'affoiblissement du respect pour la religion, c'est de l'avoir mise à part de toutes les sciences, comme si la philosophie, le raisonnement, enfin tout ce qui est estimé dans les affaires terrestres ne pouvoit s'appliquer à la religion: une vénération dérisoire l'écarte de tous les intérêts de la vie; c'est pour ainsi dire la reconduire hors du cercle de l'esprit humain à force de révérences. Dans tous les pays où règne une croyance religieuse, elle est le centre des idées, et la philosophie consiste à trouver l'interprétation raisonnée des vérités divines.

Lorsque Descartes écrivit, la philosophie de Bacon n'avoit pas encore pénétré en France, et l'on étoit encore au même point d'ignorance et de superstition scolastiques qu'à l'époque où le grand penseur de l'Angleterre publia ses ouvrages. Il y a deux manières de redresser les préjugés des hommes; le

recours à l'expérience, et l'appel à la réflexion. Bacon prit le premier moyen, Descartes le second; l'un rendit d'immenses services aux sciences; l'autre à la pensée, qui est la source de toutes les sciences.

Bacon étoit un homme d'un beaucoup plus grand génie et d'une instruction plus vaste encore que Descartes; il a su fonder sa philosophie dans le monde matériel; celle de Descartes fut décréditée par les savants qui attaquèrent avec succès ses opinions sur le système du monde: il pouvoit raisonner juste dans l'examen de l'ame, et se tromper par rapport aux lois physiques de l'univers: mais les jugements des hommes étant presque tous fondés sur une aveugle et rapide confiance dans les analogies, l'on a cru que celui qui observoit si mal au dehors ne s'entendoit pas mieux à ce qui se passe en dedans de nous-mêmes. Descartes a dans sa manière d'écrire une simplicité pleine de bonhomie qui inspire de la confiance, et la force de son génie ne sauroit être contestée. Néanmoins quand on le compare soit aux philosophes Allemands, soit à Platon, on ne peut trouver dans ses ouvrages ni la théorie de l'idéalisme dans toute son abstraction, ni l'imagination

poétique qui en fait la beauté. Un rayon lumineux cependant avoit traversé l'esprit de Descartes, et c'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir dirigé la philosophie moderne de son temps vers le développement intérieur de l'ame. Il produisit une grande sensation en appelant de toutes les vérités reçues à l'examen de la réflexion; on admira ces axiomes: *Je pense, donc j'existe, donc j'ai un créateur, source parfaite de mes incomplètes facultés; tout peut se révoquer en doute au dehors de nous, le vrai n'est que dans notre ame, et c'est elle qui en est le juge suprême.*

Le doute universel est l'*a b c* de la philosophie; chaque homme recommence à raisonner avec ses propres lumières, quand il veut remonter aux principes des choses; mais l'autorité d'Aristote avoit tellement introduit les formes dogmatiques en Europe, qu'on fut étonné de la hardiesse de Descartes qui soumettoit toutes les opinions au jugement naturel.

Les écrivains de Port-Royal furent formés à son école; aussi les Français ont-ils eu dans le dix-septième siècle des penseurs plus sévères que dans le dix-huitième. A côté de la grace et du charme de l'esprit, une certaine

gravité dans le caractère annonçoit l'influence que devoit exercer une philosophie qui attribuoit toutes nos idées à la puissance de la réflexion.

Mallebranche, le premier disciple de Descartes, est un homme doué du génie de l'ame à un éminent degré: l'on s'est plu à le considérer dans le dix-huitième siècle comme un rêveur, et l'on est perdu en France quand on a la réputation de rêveur; car elle emporte avec elle l'idée qu'on n'est utile à rien, ce qui déplaît singulièrement à tout ce qu'on appelle les gens raisonnables; mais ce mot d'utilité est-il assez noble pour s'appliquer aux besoins de l'ame?

Les écrivains François du dix-huitième siècle s'entendoient mieux à la liberté politique; ceux du dix-septième à la liberté morale. Les philosophes du dix-huitième étoient des combattants; ceux du dix-septième des solitaires. Sous un gouvernement absolu, tel que celui de Louis XIV, l'indépendance ne trouve d'asile que dans la méditation; sous les règnes anarchiques du dernier siècle les hommes de lettres étoient animés par le désir de conquérir le gouvernement de leur pays aux principes et aux idées libérales

dont l'Angleterre donnoit un si bel exemple. Les écrivains qui n'ont pas dépassé ce but sont très dignes de l'estime de leurs concitoyens ; mais il n'en est pas moins vrai que les ouvrages composés dans le dix-septième siècle sont plus philosophiques, à beaucoup d'égards, que ceux qui ont été publiés depuis ; car la philosophie consiste sur-tout dans l'étude et la connoissance de notre être intellectuel.

Les philosophes du dix-huitième siècle se sont plus occupés de la politique sociale que de la nature primitive de l'homme ; les philosophes du dix-septième, par cela seul qu'ils étoient religieux, en savoient plus sur le fond du cœur. Les philosophes, pendant le déclin de la monarchie Françoise, ont excité la pensée au dehors, accoutumés qu'ils étoient à s'en servir comme d'une arme ; les philosophes, sous l'empire de Louis XIV., se sont attachés davantage à la métaphysique idéaliste, parceque le recueillement leur étoit plus habituel et plus nécessaire. Il faudroit, pour que le génie François atteignît au plus haut degré de perfection, apprendre des écrivains du dix-huitième siècle à tirer parti de ses

facultés, et des écrivains du dix-septième à en connoître la source.

Descartes, Pascal et Mallebranche ont beaucoup plus de rapport avec les philosophes Allemands que les écrivains du dix-huitième siècle; mais Mallebranche et les Allemands diffèrent en ceci, que l'un donne comme article de foi ce que les autres réduisent en théorie scientifique; l'un cherche à revêtir de formes dogmatiques ce que l'imagination lui inspire, parce qu'il a peur d'être accusé d'exaltation; tandis que les autres, écrivant à la fin d'un siècle où l'on a tout analysé, se savent enthousiastes et s'attachent seulement à prouver que l'enthousiasme est d'accord avec la raison.

Si les Français avoient suivi la direction métaphysique de leurs grands hommes du dix-septième siècle, ils auroient aujourd'hui les mêmes opinions que les Allemands; car Leibnitz est dans la route philosophique le successeur naturel de Descartes et de Mallebranche, et Kant le successeur naturel de Leibnitz.

L'Angleterre influa beaucoup sur les écrivains du dix-huitième siècle: l'admiration

qu'ils ressentoient pour ce pays leur inspira le désir d'introduire en France sa philosophie et sa liberté. La philosophie des Anglais n'étoit sans danger qu'avec leurs sentiments religieux, et leur liberté, qu'avec leur obéissance aux lois. Au sein d'une nation où Newton et Clarke ne prononçoient jamais le nom de Dieu sans s'incliner, les systèmes métaphysiques, fussent-ils erronés, ne pouvoient être funestes. Ce qui manque en France, en tout genre, c'est le sentiment et l'habitude du respect, et l'on y passe bien vite de l'examen qui peut éclairer à l'ironie qui réduit tout en poussière.

Il me semble qu'on pourroit marquer dans le dix-huitième siècle, en France, deux époques parfaitement distinctes, celle dans laquelle l'influence de l'Angleterre s'est fait sentir, et celle où les esprits se sont précipités dans la destruction : alors les lumières se sont changées en incendie, et la philosophie, magicienne irritée, a consumé le palais où elle avoit étalé ses prodiges.

En politique, Montesquieu appartient à la première époque, Raynal à la seconde : en religion, les écrits de Voltaire, qui avoient la tolérance pour but, sont inspirés par l'esprit

de la première moitié du siècle ; mais sa misérable et vaniteuse irréligion a flétri la seconde. Enfin, en métaphysique, Condillac et Helvétius, quoiqu'ils fussent contemporains, portent aussi l'un et l'autre l'empreinte de ces deux époques si différentes ; car, bien que le système entier de la philosophie des sensations soit mauvais dans son principe, cependant les conséquences qu'Helvétius en a tirées ne doivent pas être imputées à Condillac, il étoit bien loin d'y donner son assentiment.

Condillac a rendu la métaphysique expérimentale plus claire et plus frappante qu'elle ne l'est dans Locke ; il l'a mise véritablement à la portée de tout le monde : il dit avec Locke que l'ame ne peut avoir aucune idée qui ne lui vienne par les sensations ; il attribue à nos besoins l'origine des connoissances et du langage ; aux mots, celle de la réflexion : et nous faisant ainsi recevoir le développement entier de notre être moral par les objets extérieurs, il explique la nature humaine, comme une science positive, d'une manière nette, rapide, et, sous quelques rapports, incontestable ; car si l'on ne sentoit en soi ni des croyances natives du cœur, ni

une conscience indépendante de l'expérience, ni un esprit créateur, dans toute la force de ce terme, on pourroit assez se contenter de cette définition mécanique de l'ame humaine. Il est naturel d'être séduit par la solution facile du plus grand des problèmes; mais cette apparente simplicité n'existe que dans la méthode; l'objet auquel on prétend l'appliquer n'en reste pas moins d'une immensité inconnue, et l'énigme de nous-mêmes dévore comme le Sphinx les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot.

L'ouvrage de Condillac ne devrait être considéré que comme un livre de plus sur un sujet inépuisable, si l'influence de ce livre n'avoit pas été funeste. Helvétius, qui tire de la philosophie des sensations toutes les conséquences directes qu'elle peut permettre, affirme que si l'homme avoit les mains faites comme le pied d'un cheval, il n'auroit que l'intelligence d'un cheval. Certes, s'il en étoit ainsi, il seroit bien injuste de nous attribuer le tort ou le mérite de nos actions; car la différence qui peut exister entre les diverses organisations des individus autoriseroit et motiveroit bien celle qui se trouve entre leurs caractères.

Aux opinions d'Helvétius succédèrent celles du Système de la Nature, qui tendoient à l'anéantissement de la divinité dans l'univers, et du libre arbitre dans l'homme. Locke, Condillac, Helvétius, et le malheureux auteur du Système de la Nature, ont marché progressivement dans la même route ; les premiers pas étoient innocents : ni Locke, ni Condillac n'ont connu les dangers des principes de leur philosophie ; mais bientôt ce grain noir, qui se remarquoit à peine sur l'horizon intellectuel, s'est étendu jusqu'au point de replonger l'univers et l'homme dans les ténèbres.

Les objets extérieurs étoient, disoit-on, le mobile de toutes nos impressions ; rien ne sembloit donc plus doux que de se livrer au monde physique et de s'inviter comme convive à la fête de la nature ; mais par degrés la source intérieure s'est tarie, et jusqu'à l'imagination qu'il faut pour le luxe et pour les plaisirs, va se flétrissant à tel point, qu'on n'aura bientôt plus même assez d'ame pour goûter un bonheur quelconque, quelque matériel qu'il soit.

L'immortalité de l'ame et le sentiment du devoir sont des suppositions tout-à-fait gratuites dans le système qui fonde toutes nos

idées sur nos sensations : car nulle sensation ne nous révèle l'immortalité dans la mort. Si les objets extérieurs ont seuls formé notre conscience, depuis la nourrice qui nous reçoit dans ses bras jusqu'au dernier acte d'une vieillese avancée, toutes les impressions s'enchaînent tellement l'une à l'autre, qu'on ne peut en accuser avec équité la prétendue volonté qui n'est qu'une fatalité de plus.

Je tâcherai de montrer, dans la seconde partie de cette section, que la morale fondée sur l'intérêt, si fortement prêchée par les écrivains Français du dernier siècle, est dans une connexion intime avec la métaphysique qui attribue toutes nos idées à nos sensations, et que les conséquences de l'une sont aussi mauvaises dans la pratique que celles de l'autre dans la théorie. Ceux qui ont pu lire les ouvrages licencieux qui ont été publiés en France vers la fin du dix-huitième siècle, attesteront que quand les auteurs de ces coupables écrits veulent s'appuyer d'une espèce de raisonnement, ils en appellent tous à l'influence du physique sur le moral ; ils rapportent aux sensations toutes les opinions les plus condamnables ; ils développent enfin sous toutes

les formes la doctrine qui détruit le libre arbitre et la conscience.

On ne sauroit nier, dira-t-on peut-être, que cette doctrine ne soit avilissante ; mais néanmoins, si elle est vraie, faut-il la repousser et s'aveugler à dessein ? Certes, ils auroient fait une déplorable découverte ceux qui auroient détrôné notre ame, condamné l'esprit à s'immoler lui-même, en employant ses facultés à démontrer que les lois communes à tout ce qui est physique lui conviennent ; mais, grace à Dieu, et cette expression est ici bien placée, grace à Dieu, dis-je, ce système est tout-à-fait faux dans son principe, et le parti qu'en ont tiré ceux qui soutenoient la cause de l'immoralité, est une preuve de plus des erreurs qu'il renferme.

Si la plupart des hommes corrompus se sont appuyés sur la philosophie matérialiste, lorsqu'ils ont voulu s'avilir méthodiquement et mettre leurs actions en théorie, c'est qu'ils croyoient, en soumettant l'ame aux sensations, se délivrer ainsi de la responsabilité de leur conduite. Un être vertueux, convaincu de ce système, en seroit profondément affligé, car il craindroit sans cesse que l'influence toute-

puissante des objets extérieurs n'altérât la pureté de son ame et la force de ses résolutions. Mais quand on voit des hommes se réjouir en proclamant qu'ils sont en tout l'œuvre des circonstances, et que ces circonstances sont combinées par le hasard, on frémit au fond du cœur de leur satisfaction perverse.

Lorsque les sauvages mettent le feu à des cabanes, l'on dit qu'ils se chauffent avec plaisir à l'incendie qu'ils ont allumé ; ils exercent alors du moins une sorte de supériorité sur le désordre dont ils sont coupables, ils font servir la destruction à leur usage : mais quand l'homme se plaît à dégrader la nature humaine, qui donc en profitera ?

CHAPITRE IV.

Du Persiflage introduit par un certain genre de Philosophie.

LE système philosophique adopté dans un pays exerce une grande influence sur la tendance des esprits ; c'est le moule universel dans lequel se jettent toutes les pensées ; ceux même qui n'ont point étudié ce système se conforment sans le savoir à la disposition générale qu'il inspire. On a vu naître et s'accroître depuis près de cent ans, en Europe, une sorte de scepticisme moqueur dont la base est la métaphysique qui attribue toutes nos idées à nos sensations. Le premier principe de cette philosophie est de ne croire que ce qui peut être prouvé comme un fait ou comme un calcul ; à ce principe se joignent le dédain pour les sentiments qu'on appelle exaltés, et l'attachement aux jouissances ma-

térielles. Ces trois points de la doctrine renferment tous les genres d'ironie dont la religion, la sensibilité et la morale peuvent être l'objet.

Bayle, dont le savant dictionnaire n'est guère lu par les gens du monde, est pourtant l'arsenal où l'on a puisé toutes les plaisanteries du scepticisme ; Voltaire les a rendues piquantes par son esprit et par sa grace ; mais le fond de tout cela est toujours qu'on doit mettre au nombre des rêveries tout ce qui n'est pas aussi évident qu'une expérience physique. Il est adroit de faire passer l'incapacité d'attention pour une raison suprême qui repousse tout ce qui est obscur et douteux ; en conséquence on tourne en ridicule les plus grandes pensées, s'il faut réfléchir pour les comprendre ou s'interroger au fond du cœur pour les sentir. On parle encore avec respect de Pascal, de Bossuet, de J. J. Rousseau, etc., parceque l'autorité les a consacrés, et que l'autorité en tout genre est une chose très claire. Mais un grand nombre de lecteurs étant convaincus que l'ignorance et la paresse sont les attributs d'un gentilhomme en fait d'esprit, croient au-dessous d'eux de se donner de la peine, et

veulent lire comme un article de gazette les écrits qui ont pour objet l'homme et la nature.

Enfin, si par hasard de tels écrits étoient composés par un Allemand dont le nom ne fût pas Français, et qu'on eût autant de peine à prononcer ce nom que celui du baron dans *Candide*, quelle foule de plaisanteries n'en tireroit-on pas ? et ces plaisanteries veulent toutes dire :—J'ai de la grace et de la légèreté, tandis que vous, qui avez le malheur de penser à quelque chose, et de tenir à quelques sentiments, vous ne vous jouez pas de tout avec la même élégance et la même facilité.—

La philosophie des sensations est une des principales causes de cette frivolité. Depuis qu'on a considéré l'ame comme passive, un grand nombre de travaux philosophiques ont été dédaignés. Le jour où l'on a dit qu'il n'existoit pas de mystères dans ce monde, ou du moins qu'il ne falloit pas s'en occuper, que toutes les idées venoient par les yeux et par les oreilles, et qu'il n'y avoit de vrai que le palpable, les individus qui jouissent en parfaite santé de tous leurs sens se sont crus les véritables philosophes. On entend sans cesse dire à ceux qui ont assez d'idées pour gagner de l'argent quand ils sont pauvres, et

pour le dépenser quand ils sont riches, qu'ils ont la seule philosophie raisonnable, et qu'il n'y a que des rêveurs qui puissent songer à autre chose. En effet, les sensations n'apprennent guère que cette philosophie, et si l'on ne peut rien savoir que par elles, il faut appeler du nom de folie tout ce qui n'est pas soumis à l'évidence matérielle.

Si l'on admettoit au contraire que l'ame agit par elle-même, qu'il faut puiser en soi pour y trouver la vérité, et que cette vérité ne peut être saisie qu'à l'aide d'une méditation profonde, puisqu'elle n'est pas dans le cercle des expériences terrestres, la direction entière des esprits seroit changée; on ne rejetteroit pas avec dédain les plus hautes pensées, parce qu'elles exigent une attention réfléchie; mais ce qu'on trouveroit insupportable, c'est le superficiel et le commun, car le vide est à la longue singulièrement lourd.

Voltaire sentoit si bien l'influence que les systèmes métaphysiques exercent sur la tendance générale des esprits, que c'est pour combattre Leibnitz qu'il a composé *Candide*. Il prit une humeur singulière contre les causes finales, l'optimisme, le libre arbitre, enfin contre toutes les opinions philosophiques qui

relient la dignité de l'homme, et il fit *Candide*, cet ouvrage d'une gaieté infernale, car il semble écrit par un être d'une autre nature que nous, indifférent à notre sort, content de nos souffrances et riant comme un démon, ou comme un singe, des misères de cette espèce humaine avec laquelle il n'a rien de commun. Le plus grand poète du siècle, l'auteur d'*Alzire*, de *Tancrède*, de *Mérope*, de *Zaire* et de *Brutus*, méconnut dans cet écrit toutes les grandeurs morales qu'il avoit si dignement célébrées.

Quand Voltaire, comme auteur tragique, sentoit et pensoit dans le rôle d'un autre, il étoit admirable; mais quand il reste dans le sien propre, il est persifleur et cynique. La même mobilité qui lui faisoit prendre le caractère des personnages qu'il vouloit peindre, ne lui a que trop bien inspiré le langage, qui dans de certains moments convenoit à Voltaire.

Candide met en action cette philosophie moqueuse si indulgente en apparence, si féroce en réalité; il présente la nature humaine sous le plus déplorable aspect, et nous offre pour toute consolation le rire sardonique qui nous

affranchit de la pitié envers les autres, en nous y faisant renoncer pour nous-mêmes.

C'est en conséquence de ce système que Voltaire a pour but, dans son Histoire universelle, d'attribuer les actions vertueuses, comme les grands crimes, à des évènements fortuits qui ôtent aux unes tout leur mérite et tout leur tort aux autres. En effet, s'il n'y a rien dans l'ame que ce que les sensations y ont mis, l'on ne doit plus reconnoître que deux choses réelles et durables sur la terre, la force et le bien-être, la tactique et la gastronomie ; mais si l'on fait grace encore à l'esprit, tel que la philosophie moderne l'a formé, il sera bientôt réduit à désirer qu'un peu de nature exaltée reparoisse pour avoir au moins contre quoi s'exercer.

Les stoiciens ont souvent répété qu'il falloit braver tous les coups du sort, et ne s'occuper que de ce qui dépend de notre ame, nos sentiments et nos pensées. La philosophie des sensations auroit un résultat tout-à-fait inverse ; ce sont nos sentiments et nos pensées dont elle nous débarrasseroit pour tourner tous nos efforts vers le bien-être matériel ; elle nous diroit :—Attachez-vous au moment présent, considérez comme des chimères tout ce qui

sort du cercle des plaisirs ou des affaires de ce monde, et passez cette courte vie le mieux que vous pourrez, en soignant votre santé qui est la base du bonheur.—On a connu de tout temps ces maximes ; mais on les croyoit réservées aux valets dans les comédies, et de nos jours on a fait la doctrine de la raison, fondée sur la nécessité, doctrine bien différente de la résignation religieuse, car l'une est aussi vulgaire que l'autre est noble et relevée.

Ce qui est singulier, c'est d'avoir su tirer d'une philosophie aussi commune la théorie de l'élégance ; notre pauvre nature est souvent égoïste et vulgaire, il faut s'en affliger ; mais c'est s'en vanter qui est nouveau. L'indifférence et le dédain pour les choses exaltées sont devenus le type de la grace, et les plaisanteries ont été dirigées contre l'intérêt vif qu'on peut mettre à tout ce qui n'a pas dans ce monde un résultat positif.

Le principe raisonné de la frivolité du cœur et de l'esprit, c'est la métaphysique qui rapporte toutes nos idées à nos sensations ; car il ne nous vient rien que de superficiel par le dehors, et la vie sérieuse est au fond de l'ame. Si la fatalité matérialiste, admise comme théorie de l'esprit humain, conduisoit au dégoût

de tout ce qui est extérieur, comme à l'incrédulité sur tout ce qui est intime, il y auroit encore dans ce système une certaine noblesse inactive, une indolence orientale qui pourroit avoir quelque grandeur ; et des philosophes Grecs ont trouvé le moyen de mettre presque de la dignité dans l'apathie ; mais l'empire des sensations, en affoiblissant par degrés le sentiment, a laissé subsister l'activité de l'intérêt personnel, et ce ressort des actions a été d'autant plus puissant, qu'on avoit brisé tous les autres.

A l'incrédulité de l'esprit, à l'égoïsme du cœur, il faut encore ajouter la doctrine sur la conscience qu'Helvétius a développé, lorsqu'il a dit que les actions vertueuses en elles-mêmes avoient pour but d'obtenir les jouissances physiques qu'on peut goûter ici-bas ; il en est résulté qu'on a considéré comme une espèce de duperie les sacrifices qu'on pourroit faire au culte idéal de quelqu'opinion ou de quelque sentiment que ce soit ; et comme rien ne paroît plus redoutable aux hommes que de passer pour dupes, ils se sont hâtés de jeter du ridicule sur tous les enthousiasmes qui tournoient mal ; car ceux qui étoient récompensés par le succès échappoient à la moque-

rie : le bonheur a toujours raison auprès des matérialistes.

L'incrédulité dogmatique, c'est-à-dire celle qui révoque en doute tout ce qui n'est pas prouvé par les sensations, est la source de la grande ironie de l'homme envers lui-même : toute la dégradation morale vient de là. Cette philosophie doit sans doute être considérée autant comme l'effet que comme la cause de la disposition actuelle des esprits ; néanmoins il est un mal dont elle est le premier auteur, elle a donné à l'insouciance de la légèreté l'apparence d'un raisonnement réfléchi : elle fournit des arguments spécieux à l'égoïsme, et fait considérer les sentiments les plus nobles comme une maladie accidentelle dont les circonstances extérieures seules sont la cause.

Il importe donc d'examiner si la nation, qui s'est constamment défendue de la métaphysique dont on a tiré de telles conséquences, n'avoit pas raison en principe et plus encore dans l'application qu'elle a faite de ce principe au développement des facultés et à la conduite morale de l'homme.

CHAPITRE V.

Observations générales sur la Philosophie Allemande.

LA philosophie spéculative a toujours trouvé beaucoup de partisans parmi les nations Germaniques, et la philosophie expérimentale parmi les nations Latines. Les Romains, très habiles dans les affaires de la vie, n'étoient point métaphysiciens ; ils n'ont rien su à cet égard que par leurs rapports avec la Grèce, et les nations civilisées par eux ont hérité, pour la plupart, de leurs connoissances dans la politique et de leur indifférence pour les études qui ne pouvoient s'appliquer aux affaires de ce monde. Cette disposition se montre en France dans sa plus grande force, les Italiens et les Espagnols y ont aussi participé ; mais l'imagination du midi a quelquefois dévié de la raison

pratique pour s'occuper des théories purement abstraites.

La grandeur d'âme des Romains donnoit à leur patriotisme et à leur morale un caractère sublime ; mais c'est aux institutions républicaines qu'il faut l'attribuer. Quand la liberté n'a plus existé à Rome, on y a vu régner presque sans partage un luxe égoïste et sensuel, une politique adroite qui devoit porter tous les esprits vers l'observation et l'expérience. Les Romains ne gardèrent de l'étude qu'ils avoient faite de la littérature et de la philosophie des Grecs que le goût des arts, et ce goût même dégénéra bientôt en jouissances grossières.

L'influence de Rome ne s'exerça pas sur les peuples septentrionaux. Ils ont été civilisés presque en entier par le christianisme, et leur antique religion qui contenoit en elle les principes de la chevalerie ne ressembloit en rien au paganisme du midi. Il y avoit un esprit de dévouement héroïque et généreux, un enthousiasme pour les femmes, qui faisoit de l'amour un noble culte ; enfin la rigueur du climat empêchant l'homme de se plonger dans les délices de la nature, il en goûtoit d'autant mieux les plaisirs de l'âme.

On pourroit m'objecter que les Grecs avoient la même religion et le même climat que les Romains, et qu'ils se sont pourtant livrés plus qu'aucun autre peuple à la philosophie spéculative ; mais ne peut-on pas attribuer aux Indiens quelques uns des systèmes intellectuels développés chez les Grecs ? La philosophie idéaliste de Pythagore et de Platon ne s'accorde guère avec le paganisme tel que nous le connoissons, aussi les traditions historiques portent-elles à croire que c'est à travers l'Égypte que les peuples du midi de l'Europe ont reçu l'influence de l'orient. La philosophie d'Epicure est la seule vraiment originaire de la Grèce.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que la spiritualité de l'ame et toutes les pensées qui en dérivent ont été facilement naturalisées chez les nations du nord, et que parmi ces nations les Allemands se sont toujours montrés plus enclins qu'aucun autre peuple à la philosophie contemplative. Leur Bacon et leur Descartes, c'est Leibnitz. On trouve dans ce beau génie toutes les qualités dont les philosophes Allemands en général se font gloire d'approcher : érudition immense, bonne foi parfaite, enthousiasme

caché sous des formes sévères. Il avoit profondément étudié la théologie, la jurisprudence, l'histoire, les langues, les mathématiques, la physique, la chimie ; car il étoit convaincu que l'universalité des connoissances est nécessaire pour être supérieur dans une partie quelconque : enfin tout manifestoit en lui ces vertus qui tiennent à la hauteur de la pensée, et qui méritent à la fois l'admiration et le respect.

Ses ouvrages peuvent être divisés en trois branches, les sciences exactes, la philosophie théologique, et la philosophie de l'ame. Tout le monde sait que Leibnitz étoit le rival de Newton dans la théorie du calcul. La connoissance des mathématiques sert beaucoup aux études métaphysiques ; le raisonnement abstrait n'existe dans sa perfection que dans l'algèbre et la géométrie, nous chercherons à démontrer ailleurs les inconvénients de ce raisonnement, quand on veut y soumettre ce qui tient d'une manière quelconque à la sensibilité ; mais il donne à l'esprit humain une force d'attention qui le rend beaucoup plus capable de s'analyser lui-même : il faut aussi connoître les lois et les forces de l'univers pour étudier l'homme sous tous les

rappports. Il y a une telle analogie et une telle différence entre le monde physique et le monde moral, les ressemblances et les diversités se prêtent de telles lumières, qu'il est impossible d'être un savant du premier ordre sans le secours de la philosophie spéculative, ni un philosophe spéculatif sans avoir étudié les sciences positives.

Locke et Condillac ne s'étoient pas assez occupés de ces sciences; mais Leibnitz avoit à cet égard une supériorité incontestable. Descartes étoit aussi un très grand mathématicien, et il est à remarquer que la plupart des philosophes partisans de l'idéalisme ont tous fait un immense usage de leurs facultés intellectuelles. L'exercice de l'esprit, comme celui du cœur, donne un sentiment de l'activité interne dont tous les êtres qui s'abandonnent aux impressions qui viennent du dehors sont rarement capables.

La première classe des écrits de Leibnitz contient ceux qu'on pourroit appeler théologiques, parcequ'ils portent sur des vérités qui sont du ressort de la religion, et la théorie de l'esprit humain est renfermée dans la seconde. Dans la première classe il s'agit de l'origine du bien et du mal, de la pres-

science divine, enfin de ces questions primitives qui dépassent l'intelligence humaine. Je ne prétends point blâmer, en m'exprimant ainsi, les grands hommes qui depuis Pythagore et Platon jusqu'à nous ont été attirés vers ces hautes spéculations philosophiques. Le génie ne s'impose de bornes à lui-même qu'après avoir lutté long-temps contre cette dure nécessité. Qui peut avoir la faculté de penser et ne pas s'essayer à connoître l'origine et le but des choses de ce monde ?

Tout ce qui a vie sur la terre, excepté l'homme, semble s'ignorer soi-même. Lui seul sait qu'il mourra, et cette terrible vérité réveille son intérêt pour toutes les grandes pensées qui s'y rattachent. Dès qu'on est capable de réflexion, on résoud ou plutôt on croit résoudre à sa manière les questions philosophiques qui peuvent expliquer la destinée humaine ; mais il n'a été accordé à personne de la comprendre dans son ensemble. Chacun en saisit un côté différent, chaque homme a sa philosophie, comme sa poétique, comme son amour. Cette philosophie est d'accord avec la tendance particulière de son caractère et de son esprit. Quand on s'élève jusqu'à l'infini, mille explications peuvent être

également vraies, quoique diverses, parce que des questions sans bornes ont des milliers de faces, dont une seule peut occuper la durée entière de l'existence.

Si le mystère de l'univers est au-dessus de la portée de l'homme, néanmoins l'étude de ce mystère donne plus d'étendue à l'esprit; il en est de la métaphysique comme de l'alchimie : en cherchant la pierre philosophale, en s'attachant à découvrir l'impossible, on rencontre sur sa route des vérités qui nous seroient restées inconnues : d'ailleurs on ne peut empêcher un être méditatif de s'occuper au moins quelque temps de la philosophie transcendante ; cet élan de la nature spirituelle ne sauroit être combattu qu'en la dégradant.

On a réfuté avec succès l'harmonie préétablie de Leibnitz qu'il croyoit une grande découverte ; il se flattoit d'expliquer les rapports de l'ame et de la matière en les considérant l'une et l'autre comme des instruments accordés d'avance qui se répètent, se répondent et s'imitent mutuellement. Ses monades, dont il fait les éléments simples de l'univers, ne sont qu'une hypothèse aussi gratuite que toutes celles dont on s'est servi

pour expliquer l'origine des choses; néanmoins dans quelle perplexité singulière l'esprit humain n'est-il pas? Sans cesse attiré vers le secret de son être, il lui est également impossible et de le découvrir, et de n'y pas songer toujours.

Les Persans disent que Zoroastre interrogea la divinité et lui demanda comment le monde avoit commencé, quand il devoit finir, quelle étoit l'origine du bien et du mal? La divinité répondit à toutes ces questions, *fais le bien et gagne l'immortalité.* Ce qui rend sur tout cette réponse admirable, c'est qu'elle ne décourage point l'homme des méditations les plus sublimes; elle lui enseigne seulement que c'est par la conscience et le sentiment qu'il peut s'élever aux plus profondes conceptions de la philosophie.

Leibnitz étoit un idéaliste qui ne fondeoit son système que sur le raisonnement; et de là vient qu'il a poussé trop loin les abstractions et qu'il n'a point assez appuyé sa théorie sur la persuasion intime, seule véritable base de ce qui est supérieur à l'entendement: en effet, raisonnez sur la liberté de l'homme, et vous n'y croirez pas; mettez la main sur votre conscience, et vous n'en pourrez douter.

La conséquence et la contradiction, dans le sens que nous attachons à l'une et à l'autre, n'existent pas dans la sphère des grandes questions sur la liberté de l'homme, sur l'origine du bien et du mal, sur la prescience divine, etc. Dans ces questions le sentiment est presque toujours en opposition avec le raisonnement, afin que l'homme apprenne que ce qu'il appelle l'incroyable dans l'ordre des choses terrestres, est peut-être la vérité suprême sous des rapports universels.

Le Dante a exprimé une grande pensée philosophique par ce vers :

*A guisa del ver primo che l'uom crede.**

Il faut croire à de certaines vérités comme à l'existence ; c'est l'âme qui nous les révèle, et les raisonnements de tout genre ne sont jamais que de foibles dérivés de cette source.

La Théodicée de Leibnitz traite de la prescience divine et de la cause du bien et du mal, c'est un des ouvrages les plus profonds et les mieux raisonnés sur la théorie de l'infini ; toutefois l'auteur applique trop souvent, à ce qui est sans bornes, une logique dont les objets

* C'est ainsi que l'homme croit à la vérité primitive.

circonscrits sont seuls susceptibles. Leibnitz étoit un homme très religieux, mais par cela même il se croyoit obligé de fonder les vérités de la foi sur des raisonnements mathématiques, afin de les appuyer sur les bases qui sont admises dans l'empire de l'expérience : cette erreur tient à un respect qu'on ne s'avoue pas pour les esprits froids et arides ; on veut les convaincre à leur manière ; on croit que des arguments dans la forme logique ont plus de certitude qu'une preuve de sentiment, et il n'en est rien.

Dans la région des vérités intellectuelles et religieuses que Leibnitz a traitées, il faut se servir de notre conscience intime comme d'une démonstration. Leibnitz, en voulant s'en tenir aux raisonnements abstraits, exige des esprits une sorte de tension dont la plupart sont incapables ; des ouvrages métaphysiques, qui ne sont fondés ni sur l'expérience ni sur le sentiment, fatiguent singulièrement la pensée, et l'on peut en éprouver un malaise physique et moral, tel qu'en s'obstinant à le vaincre on briserait dans sa tête les organes de la raison. Un poëte, Baggesen, fait du Vertige une divinité ; il faut se recommander à elle quand on veut étudier ces ouvrages qui nous placent

tellement au sommet des idées, que nous n'avons plus d'échelons pour redescendre à la vie.

Les écrivains métaphysiques et religieux, éloquents et sensibles tout à la fois, tels qu'il en existe quelques uns, conviennent bien mieux à notre nature. Loin d'exiger de nous que nos facultés sensibles se taisent, afin que notre faculté d'abstraction soit plus nette, ils nous demandent de penser, de sentir, de vouloir, pour que toute la force de l'ame nous aide à pénétrer dans les profondeurs des cieus; mais s'en tenir à l'abstraction est un effort tel, qu'il est assez simple que la plupart des hommes y aient renoncé et qu'il leur ait paru plus facile de ne rien admettre au-delà de ce qui est visible.

La philosophie expérimentale est complète en elle-même, c'est un tout assez vulgaire, mais compacte, borné, conséquent; et quand on s'en tient au raisonnement, tel qu'il est reçu dans les affaires de ce monde, on doit s'en contenter; l'immortel et l'infini ne nous sont sensibles que par l'ame; elle seul peut répandre de l'intérêt sur la haute métaphysique. On se persuade bien à tort que plus une théorie est abstraite, plus elle doit préserver

de toute illusion, car c'est précisément ainsi qu'elle peut induire en erreur. On prend l'enchaînement des idées pour leur preuve, on aligne avec exactitude des chimères et l'on se figure que c'est une armée. Il n'y a que le génie du sentiment qui soit au-dessus de la philosophie expérimentale, comme de la philosophie spéculative ; il n'y a que lui qui puisse porter la conviction au-delà des limites de la raison humaine.

Il me semble donc que, tout en admirant la force de tête et la profondeur du génie de Leibnitz, on désireroit, dans ses écrits sur les questions de théologie métaphysique, plus d'imagination et de sensibilité, afin de reposer de la pensée par l'émotion. Leibnitz se faisoit presque scrupule d'y recourir, craignant d'avoir ainsi l'air de séduire en faveur de la vérité ; il avoit tort, car le sentiment est la vérité elle-même dans des sujets de cette nature.

Les objections que je me suis permises sur les ouvrages de Leibnitz, qui ont pour objet des questions insolubles par le raisonnement, ne s'appliquent point à ses écrits sur la formation des idées dans l'esprit humain ; ceux-là sont d'une clarté lumineuse, ils portent sur un

mystère que l'homme peut, jusqu'à un certain point, pénétrer, car il en sait plus sur lui-même que sur l'univers. Les opinions de Leibnitz à cet égard tendent surtout au perfectionnement moral, s'il est vrai, comme les philosophes allemands ont tâché de le prouver, que le libre arbitre repose sur la doctrine qui affranchit l'ame des objets extérieurs, et que la vertu ne puisse exister sans la parfaite indépendance du vouloir.

Leibnitz a combattu avec une force de dialectique admirable le système de Locke, qui attribue toutes nos idées à nos sensations. On avoit mis en avant cet axiome si connu, qu'il n'y avoit rien dans l'intelligence qui n'eût été d'abord dans les sensations, et Leibnitz y ajouta cette sublime restriction, *si ce n'est l'intelligence elle-même*.* De ce principe dérive toute la philosophie nouvelle qui exerce tant d'influence sur les esprits en Allemagne. Cette philosophie est aussi expérimentale, car elle s'attache à connoître ce qui se passe en nous. Elle ne fait que mettre l'observation du sentiment intime à la place de celle des sensations extérieures.

* *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu, nisi intellectus ipse.*

La doctrine de Locke eut pour partisans en Allemagne des hommes qui cherchèrent, comme Bonnet à Genève, et plusieurs autres philosophes en Angleterre, à concilier cette doctrine avec les sentiments religieux que Locke lui-même a toujours professés. Le génie de Leibnitz prévint toutes les conséquences de cette métaphysique; et ce qui fonde à jamais sa gloire, c'est d'avoir su maintenir en Allemagne la philosophie de la liberté morale contre celle de la fatalité sensuelle. Tandis que le reste de l'Europe adoptoit les principes qui font considérer l'ame comme passive, Leibnitz fut avec constance le défenseur éclairé de la philosophie idéaliste, telle que son génie la concevoit. Elle n'avoit aucun rapport ni avec le système de Berkley, ni avec les rêveries des sceptiques grecs sur la non existence de la matière, mais elle maintenoit l'être moral dans son indépendance et dans ses droits.

CHAPITRE VI.

Kant,

KANT a vécu jusque dans un âge très avancé, et jamais il n'est sorti de Königsberg ; c'est là qu'au milieu des glaces du nord, il a passé sa vie entière à méditer sur les lois de l'intelligence humaine. Une ardeur infatigable pour l'étude lui a fait acquérir des connoissances sans nombre. Les sciences, les langues, la littérature, tout lui étoit familier ; et sans rechercher la gloire dont il n'a joui que très tard, n'entendant que dans sa vieillesse le bruit de sa renommée, il s'est contenté du plaisir silencieux de la réflexion. Solitaire, il contemploit son ame avec recueillement ; l'examen de la pensée lui prêtoit de nouvelles forces à l'appui de la vertu, et quoiqu'il ne se mêlât jamais avec les passions ardentes des

hommes, il a su forger des armes pour ceux qui seroient appelés à les combattre.

On n'a guère d'exemple que chez les Grecs d'une vie aussi rigoureusement philosophique, et déjà cette vie répond de la bonne foi de l'écrivain. A cette bonne foi la plus pure, il faut encore ajouter un esprit fin et juste qui seroit de censeur au génie quand il se laissoit emporter trop loin. C'en est assez, ce me semble, pour qu'on doive juger au moins impartialement les travaux persévérants d'un tel homme.

Kant publia d'abord divers écrits sur les sciences physiques, et il montra dans ce genre d'études une telle sagacité que c'est lui qui prévint le premier l'existence de la planète Uranus. Herschel lui-même, après l'avoir découverte, a reconnu que c'étoit Kant qui l'avoit annoncée. Son traité sur la nature de l'entendement humain, intitulé *Critique de la Raison pure*, parut il y a près de trente ans, et cet ouvrage fut quelque temps inconnu ; mais lorsqu'enfin on découvrit les trésors d'idées qu'il renferme, il produisit une telle sensation en Allemagne, que presque tout ce qui s'est fait depuis lors, en littérature comme

en philosophie, vient de l'impulsion donnée par cet ouvrage.

A ce traité sur l'entendement humain succéda la *Critique de la Raison pratique*, qui portoit sur la morale, et la *Critique du Jugement*, qui avoit la nature du beau pour objet ; la même théorie sert de base à ces trois traités, qui embrassent les lois de l'intelligence, les principes de la vertu et la contemplation des beautés de la nature et des arts.

Je vais tâcher de donner un aperçu des idées principales que renferme cette doctrine ; quelque soin que je prenne pour l'exposer avec clarté, je ne me dissimule point qu'il faudra toujours de l'attention pour la comprendre. Un prince qui apprenoit les mathématiques s'impatientoit du travail qu'exigeoit cette étude :—Il faut nécessairement, lui dit celui qui les enseignoit, que votre altesse se donne la peine d'étudier pour savoir ; car il n'y a point de route royale en mathématiques.—Le public Français, qui a tant de raisons de se croire un prince, permettra bien qu'on lui dise qu'il n'y a point de route royale en métaphysique, et que, pour arriver à la conception d'une théorie quelconque, il faut passer par

les intermédiaires qui ont conduit l'auteur lui-même aux résultats qu'il présente.

La philosophie matérialiste livroit l'entendement humain à l'empire des objets extérieurs, la morale à l'intérêt personnel, et réduisoit le beau à n'être que l'agréable. Kant voulut rétablir les vérités primitives et l'activité spontanée dans l'ame, la conscience dans la morale, et l'idéal dans les arts. Examinons maintenant de quelle manière il a rempli ces différents buts.

A l'époque où parut *la Critique de la Raison pure*, il n'existoit que deux systèmes sur l'entendement humain parmi les penseurs; l'un, celui de Locke, attribuoit toutes nos idées à nos sensations; l'autre, celui de Descartes et de Leibnitz, s'attachoit à démontrer la spiritualité et l'activité de l'ame, le libre arbitre, enfin toute la doctrine idéaliste; mais ces deux philosophes appuyoient leur doctrine sur des preuves purement spéculatives. J'ai exposé dans le chapitre précédent les inconvénients qui résultent de ces efforts d'abstraction qui arrêtent pour ainsi dire notre sang dans nos veines, afin que les facultés intellectuelles règnent seules en nous. La

méthode algébrique appliquée à des objets qu'on ne peut saisir par le raisonnement seul, ne laisse aucune trace durable dans l'esprit. Pendant qu'on lit ces écrits sur les hautes conceptions philosophiques, on croit les comprendre, on croit les croire, mais les arguments qui ont paru les plus convaincants échappent bientôt au souvenir.

L'homme lassé de ces efforts se borne-t-il à ne rien connoître que par les sens, tout sera douleur pour son ame. Aura-t-il l'idée de l'immortalité quand les avant-coureurs de la destruction sont si profondément gravés sur le visage des mortels, et que la nature vivante tombe sans cesse en poussière? Lorsque tous les sens parlent de mourir, quel foible espoir nous entretiendrait de renaître? Si l'on ne consultoit que les sensations, quelle idée se feroit-on de la bonté suprême? Tant de douleurs se disputent notre vie, tant d'objets hideux déshonorent la nature, que la créature infortunée maudit cent fois l'existence avant qu'une dernière convulsion la lui ravisse. L'homme, au contraire, rejette-t-il le témoignage des sens, comment se guidera-t-il sur cette terre? et s'il n'en croyoit qu'eux cependant, quel enthousiasme, quelle morale,

quelle religion résisteroient aux assauts réitérés que leur livreroient tour à tour la douleur et le plaisir ?

La réflexion erroit dans cette incertitude immense, lorsque Kant essaya de tracer les limites des deux empires, des sens et de l'ame, de la nature extérieure et de la nature intellectuelle. La puissance de méditation et la sagesse avec laquelle il marqua ces limites n'avoient peut-être point eu d'exemple avant lui : il ne s'égara point dans de nouveaux systèmes sur la création de l'univers ; il reconnut les bornes que les mystères éternels apposent à l'esprit humain, et ce qui sera nouveau peut-être pour ceux qui n'ont fait qu'entendre parler de Kant, c'est qu'il n'y a point eu de philosophe plus opposé, sous plusieurs rapports, à la métaphysique ; il ne s'est rendu si profond dans cette science que pour employer les moyens mêmes qu'elle donne à démontrer son insuffisance. On diroit que, nouveau Curtius, il s'est jeté dans le gouffre de l'abstraction pour le combler.

Locke avoit combattu victorieusement la doctrine des idées innées dans l'homme, parcequ'il a toujours représenté les idées comme faisant partie des connoissances expérimen-

tales. L'examen de la raison pure, c'est-à-dire des facultés primitives dont l'intelligence se compose, ne fixa pas son attention. Leibnitz, comme nous l'avons dit plus haut, prononça cet axiome sublime: " Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne vienne par les sens, si ce n'est l'intelligence elle-même." Kant a reconnu de même que Locke qu'il n'y avoit point d'idées innées, mais il s'est proposé de pénétrer dans le sens de l'axiome de Leibnitz, en examinant quelles sont les lois et les sentiments qui constituent l'essence de l'ame humaine indépendamment de toute expérience. La Critique de la Raison pure s'attache à montrer en quoi consistent ces lois et quels sont les objets sur lesquels elles peuvent s'exercer.

Le scepticisme, auquel le matérialisme conduit presque toujours, étoit porté si loin que Hume avoit fini par ébranler la base du raisonnement même en cherchant des arguments contre l'axiome qu'il n'y a point d'effet sans cause. Et telle est l'instabilité de la nature humaine quand on ne place pas au centre de l'ame, le principe de toute conviction, que l'incrédulité, qui commence par attaquer l'existence du monde moral, arrive

à défaire aussi le monde matériel dont elle s'étoit d'abord servie pour renverser l'autre.

Kant vouloit savoir si la certitude absolue étoit possible à l'esprit humain, et il ne la trouva que dans les notions nécessaires, c'est-à-dire dans toutes les lois de notre entendement, qui sont de nature à ce que nous ne puissions rien concevoir autrement que ces lois ne nous le représentent.

Au premier rang des formes impératives de notre esprit, sont l'espace et le temps. Kant démontre que toutes nos perceptions sont soumises à ces deux formes, il en conclut qu'elles sont en nous et non pas dans les objets, et qu'à cet égard, c'est notre entendement qui donne des lois à la nature extérieure au lieu d'en recevoir d'elle. La géométrie qui mesure l'espace et l'arithmétique qui divise le temps sont des sciences d'une évidence complète parcequ'elles reposent sur les notions nécessaires de notre esprit.

Les vérités acquises par l'expérience n'emportent jamais avec elles cette certitude absolue ; quand on dit *le soleil se lève chaque jour, tous les hommes sont mortels*, etc. l'imagination pourroit se figurer une exception à ces vérités que l'expérience seule fait consi-

dérer comme indubitables, mais l'imagination elle-même ne sauroit rien supposer hors de l'espace et du temps ; et l'on ne peut considérer comme un résultat de l'habitude, c'est-à-dire de la répétition constante des mêmes phénomènes, ces formes de notre pensée que nous imposons aux choses ; les sensations peuvent être douteuses, mais le prisme à travers lequel nous les recevons est immuable.

A cette intuition primitive de l'espace et du temps, il faut ajouter ou plutôt donner pour base les principes du raisonnement, sans lesquels nous ne pouvons rien comprendre, et qui sont les lois de notre intelligence ; la liaison des causes et des effets, l'unité, la pluralité, la totalité, la possibilité, la réalité, la nécessité, etc.* Kant les considère également comme de notions nécessaires, et il n'élève au rang de sciences que celles qui sont fondées immédiatement sur ces notions, parceque c'est dans celles-là seulement que la certitude peut exister. Les formes du raisonnement n'ont de résultat que quand on les applique au jugement des objets extérieurs, et dans cette application elles sont sujettes à l'erreur ; mais

* Kant donne le nom de *catégorie* aux diverses notions nécessaires de l'entendement dont il présente le tableau.

elles n'en sont pas moins nécessaires en elles-mêmes, c'est-à-dire que nous ne pouvons nous en départir dans aucune de nos pensées ; il nous est impossible de nous rien figurer hors des relations de causes et d'effets, de possibilité, de quantité, etc. ; et ces notions sont aussi inhérentes à notre conception que l'espace et le temps. Nous n'apercevons rien qu'à travers les lois immuables de notre manière de raisonner ; donc ces lois aussi sont en nous-mêmes et non au dehors de nous.

On appelle, dans la philosophie Allemande, idées *subjectives* celles qui naissent de la nature de notre intelligence et de ses facultés, et idées *objectives* toutes celles qui sont excitées par les sensations. Quelle que soit la dénomination qu'on adopte à cet égard, il me semble que l'examen de notre esprit s'accorde avec la pensée dominante de Kant, c'est-à-dire la distinction qu'il établit entre les formes de notre entendement et les objets que nous connoissons d'après ces formes ; et soit qu'il s'en tienne aux conceptions abstraites, soit qu'il en appelle, dans la religion et dans la morale, aux sentiments qu'il considère aussi comme indépendants de l'expérience, rien n'est plus lumineux que la ligne de démar-

cation qu'il trace entre ce qui nous vient par les sensations et ce qui tient à l'action spontanée de notre ame.

Quelques mots de la doctrine de Kant ayant été mal interprétés, on a prétendu qu'il croyoit aux connoissances *à priori*, c'est-à-dire à celles qui seroient gravées dans notre esprit avant que nous les eussions apprises. D'autres philosophes Allemands, plus rapprochés du système de Platon, ont en effet pensé que le type du monde étoit dans l'esprit humain, et que l'homme ne pourroit concevoir l'univers s'il n'en avoit pas l'image innée en lui-même; mais il n'est pas question de cette doctrine dans Kant: il réduit les sciences intellectuelles à trois, la logique, la métaphysique et les mathématiques. La logique n'enseigne rien par elle-même, mais comme elle repose sur les lois de notre entendement, elle est incontestable dans ses principes, abstraction faite; cette science ne peut conduire à la vérité que dans son application aux idées et aux choses; ses principes sont innés, son application est expérimentale. Quant à la métaphysique, Kant nie son existence, puisqu'il prétend que le raisonnement ne peut avoir lieu que dans la sphère de l'ex-

périence. Les mathématiques seules lui paroissent dépendre immédiatement de la notion de l'espace et du temps, c'est-à-dire des lois de notre entendement, antérieures à l'expérience. Il cherche à prouver que les mathématiques ne sont point une simple analyse, mais une science synthétique, positive, créatrice, et certaine par elle-même, sans qu'on ait besoin de recourir à l'expérience pour s'assurer de sa vérité. On peut étudier dans le livre de Kant les arguments sur lesquels il appuie cette manière de voir ; mais au moins est-il vrai qu'il n'y a point d'homme plus opposé à ce qu'on appelle la philosophie des rêveurs, et qu'il auroit plutôt du penchant pour une façon de penser sèche et didactique, quoique sa doctrine ait pour objet de relever l'espèce humaine dégradée par la philosophie matérialiste.

Loin de rejeter l'expérience, Kant considère l'œuvre de la vie comme n'étant autre chose que l'action de nos facultés innées sur les connoissances qui nous viennent du dehors. Il croit que l'expérience ne seroit qu'un chaos sans les lois de l'entendement, mais que les lois de l'entendement n'ont pour objet que les éléments donnés par l'expérience. Il s'en suit

qu'au-delà de ses limites la métaphysique elle-même ne peut rien nous apprendre, et que c'est au sentiment que l'on doit attribuer la prescience et la conviction de tout ce qui sort du monde visible.

Lorsqu'on veut se servir du raisonnement seul pour établir les vérités religieuses, c'est un instrument pliable en tout sens, qui peut également les défendre et les attaquer, parcequ'on ne sauroit à cet égard trouver aucun point d'appui dans l'expérience. Kant place sur deux lignes parallèles les arguments pour et contre la liberté de l'homme, l'immortalité de l'ame, la durée passagère ou éternelle du monde ; et c'est au sentiment qu'il en appelle pour faire pencher la balance, car les preuves métaphysiques lui paroissent en égale force de part et d'autre.* Peut-être a-t-il eu tort de pousser jusque-là le scepticisme du raisonnement ; mais c'est pour anéantir plus sûrement ce scepticisme, en écartant de certaines questions les discussions abstraites qui l'ont fait naître.

Il seroit injuste de soupçonner la piété sincère de Kant, parcequ'il a soutenu qu'il y

* Ces arguments opposés sur les grandes questions métaphysiques sont appelés *antimonies* dans le livre de Kant.

avoit parité entre les raisonnements pour et contre dans les grandes questions de la métaphysique transcendante. Il me semble au contraire qu'il y a de la candeur dans cet aveu. Un si petit nombre d'esprits sont en état de comprendre de tels raisonnements, et ceux qui en sont capables ont une telle tendance à se combattre les uns les autres, que c'est rendre un grand service à la foi religieuse que de bannir la métaphysique de toutes les questions qui tiennent à l'existence de Dieu, au libre arbitre, à l'origine du bien et du mal.

Quelques personnes respectables ont dit qu'il ne faut négliger aucune arme, et que les arguments métaphysiques aussi doivent être employés pour persuader ceux sur qui ils ont de l'empire; mais ces arguments conduisent à la discussion, et la discussion au doute sur quelque sujet que ce soit.

Les belles époques de l'espèce humaine dans tous les temps ont été celles où des vérités d'un certain ordre n'étoient jamais contestées ni par des écrits ni par des discours. Les passions pouvoient entraîner à des actes coupables, mais nul ne révoquoit en doute la religion même à laquelle il n'obéissoit pas. Les sophismes de tout genre, abus d'une cer-

taine philosophie, ont détruit, dans divers pays et dans différents siècles, cette noble fermeté de croyance, source du dévouement héroïque. N'est-ce donc pas une belle idée à un philosophe que d'interdire à la science même qu'il professe l'entrée du sanctuaire, et d'employer toute la force de l'abstraction à prouver qu'il y a des régions dont elle doit être bannie ?

Des despotes et des fanatiques ont essayé de défendre à la raison humaine l'examen de certains sujets, et toujours la raison s'est affranchie de ces injustes entraves. Mais les bornes qu'elle s'impose à elle-même, loin de l'asservir, lui donnent une nouvelle force, celle qui résulte toujours de l'autorité des lois librement consenties par ceux qui s'y soumettent.

Un sourd-muet, avant d'avoir été élevé par l'abbé Sicard, pourroit avoir une certitude intime de l'existence de la divinité. Beaucoup d'hommes sont aussi loin des penseurs profonds que les sourds-muets le sont des autres hommes, et cependant ils n'en sont pas moins susceptibles d'éprouver pour ainsi dire en eux-mêmes les vérités primitives, parceque ces vérités sont du ressort du sentiment.

Les médecins, dans l'étude physique de

l'homme, reconnoissent le principe qui l'anime, et cependant nul ne sait ce que c'est que la vie, et, si l'on se mettoit à raisonner, on pourroit très-bien, comme l'ont fait quelques philosophes Grecs, prouver aux hommes qu'ils ne vivent pas. Il en est de même de Dieu, de la conscience, du libre arbitre. Il faut y croire, parcequ'on les sent : tout argument sera toujours d'un ordre inférieur à ce fait.

L'anatomie ne peut s'exercer sur un corps vivant sans le détruire ; l'analyse, en s'essayant sur des vérités indivisibles, les dénature par cela même qu'elle porte atteinte à leur unité. Il faut partager notre ame en deux, pour qu'une moitié de nous-mêmes observe l'autre. De quelque manière que ce partage ait lieu, il ôte à notre être l'identité sublime sans laquelle nous n'avons pas la force nécessaire pour croire ce que la conscience seule peut affirmer.

Réunissez un grand nombre d'hommes au théâtre et dans la place publique, et dites-leur quelque vérité de raisonnement, quelque idée générale que ce puisse être, à l'instant vous verrez se manifester presque autant d'opinions diverses qu'il y aura d'individus rassemblés. Mais, si quelques traits de grandeur d'ame

sont racontés, si quelques accents de générosité se font entendre, aussitôt des transports unanimes vous apprendront que vous avez touché à cet instinct de l'ame, aussi vif, aussi puissant dans notre être, que l'instinct conservateur de l'existence.

En rapportant au sentiment, qui n'admet point le doute, la connoissance des vérités transcendantes, en cherchant à prouver que le raisonnement n'est valable que dans la sphère des sensations, Kant est bien loin de considérer cette puissance du sentiment comme une illusion ; il lui assigne au contraire le premier rang dans la nature humaine ; il fait de la conscience le principe inné de notre existence morale, et le sentiment du juste et de l'injuste est, selon lui, la loi primitive du cœur, comme l'espace et le temps celle de l'intelligence.

L'homme, à l'aide du raisonnement, n'a-t-il pas nié le libre arbitre ? Et cependant il en est si convaincu, qu'il se surprend à éprouver de l'estime ou du mépris pour les animaux eux-mêmes, tant il croit au choix spontané du bien et du mal dans tous les êtres !

C'est le sentiment qui nous donne la certitude de notre liberté, et cette liberté est le

fondement de la doctrine du devoir ; car, si l'homme est libre, il doit se créer à lui-même des motifs tout-puissants qui combattent l'action des objets extérieurs et dégagent la volonté de l'égoïsme. Le devoir est la preuve et la garantie de l'indépendance métaphysique de l'homme.

Nous examinerons dans les chapitres suivants les arguments de Kant contre la morale fondée sur l'intérêt personnel, et la sublime théorie qu'il met à la place de ce sophisme hypocrite ou de cette doctrine perverse. Il peut exister deux manières de voir sur le premier ouvrage de Kant, *la Critique de la Raison pure* ; précisément parcequ'il a reconnu lui-même le raisonnement pour insuffisant et pour contradictoire, il devoit s'attendre à ce qu'on s'en serviroit contre lui ; mais il me semble impossible de ne pas lire avec respect sa *Critique de la Raison pratique*, et les différents écrits qu'il a composés sur la morale.

Non seulement les principes de la morale de Kant sont austères et purs, comme on devoit les attendre de l'inflexibilité philosophique ; mais il rallie constamment l'évidence du cœur à celle de l'entendement, et se complait singulièrement à faire servir sa théorie ab-

straite sur la nature de l'intelligence à l'appui des sentiments les plus simples et les plus forts.

Une conscience acquise par les sensations pourroit être étouffée par elles, et l'on dégrade la dignité du devoir en le faisant dépendre des objets extérieurs. Kant revient donc sans cesse à montrer que le sentiment profond de cette dignité est la condition nécessaire de notre être moral, la loi par laquelle il existe. L'empire des sensations et les mauvaises actions qu'elles font commettre ne peuvent pas plus détruire en nous la notion du bien ou du mal que celle de l'espace et du temps n'est altérée par les erreurs d'application que nous en pouvons faire. Il y a toujours, dans quelque situation qu'on soit, une force de réaction contre les circonstances, qui naît du fond de l'ame ; et l'on sent bien que ni les lois de l'entendement, ni la liberté morale, ni la conscience, ne viennent en nous de l'expérience.

Dans son traité sur le sublime et le beau, intitulé : *Critique du Jugement*, Kant applique aux plaisirs de l'imagination le même système dont il a tiré des développements si féconds dans la sphère de l'intelligence et du

sentiment, ou plutôt c'est la même ame qu'il examine, et qui se manifeste dans les sciences, la morale et les beaux-arts. Kant soutient qu'il y a dans la poésie et dans les arts dignes comme elle de peindre les sentiments par des images, deux genres de beauté, l'un qui peut se rapporter au temps et à cette vie, l'autre à l'éternel et à l'infini.

Et qu'on ne dise pas que l'infini et l'éternel sont intelligibles, c'est le fini et le passager qu'on seroit souvent tenté de prendre pour un rêve ; car la pensée ne peut voir de terme à rien, et l'être ne sauroit concevoir le néant. On ne peut approfondir les sciences exactes elles-mêmes, sans y rencontrer l'infini et l'éternel ; et les choses les plus positives appartiennent autant, sous de certains rapports, à cet infini et à cet éternel, que le sentiment et l'imagination.

De cette application du sentiment de l'infini aux beaux-arts, doit naître l'idéal, c'est-à-dire le beau, considéré, non pas comme la réunion et l'imitation de ce qu'il y a de mieux dans la nature, mais comme l'image réalisée de ce que notre ame se représente. Les philosophes matérialistes jugent le beau sous le rapport de l'impression agréable qu'il cause, et le placent

ainsi dans l'empire des sensations ; les philosophes spiritualistes, qui rapportent tout à la raison, voient dans le beau le parfait, et lui trouvent quelque analogie avec l'utile et le bon, qui sont les premiers degrés du parfait. Kant a rejeté l'une et l'autre explication.

Le beau, considéré seulement comme l'agréable, seroit renfermé dans la sphère des sensations, et soumis par conséquent à la différence des goûts ; il ne pourroit mériter cet assentiment universel qui est le véritable caractère de la beauté. Le beau, défini comme la perfection, exigeroit une sorte de jugement pareil à celui qui fonde l'estime : l'enthousiasme que le beau doit inspirer ne tient ni aux sensations, ni au jugement ; c'est une disposition innée, comme le sentiment du devoir et les notions nécessaires de l'entendement, et nous reconnoissons la beauté quand nous la voyons, parcequ'elle est l'image extérieure de l'idéal, dont le type est dans notre intelligence. La diversité des goûts peut s'appliquer à ce qui est agréable, car les sensations sont la source de ce genre de plaisir ; mais tous les hommes doivent admirer ce qui est beau, soit dans les arts, soit dans la nature, parcequ'ils

ont dans leur ame des sentiments d'origine céleste que la beauté réveille, et dont elle les fait jouir.

Kant passe de la théorie du beau à celle du sublime, et cette seconde partie de sa critique du jugement est plus remarquable encore que la première : il fait consister le sublime dans la liberté morale, aux prises avec le destin ou avec la nature. La puissance sans bornes nous épouvante, la grandeur nous accable, toutefois nous échappons par la vigueur de la volonté au sentiment de notre foiblesse physique. Le pouvoir du destin et l'immensité de la nature sont dans une opposition infinie avec la misérable dépendance de la créature sur la terre ; mais une étincelle du feu sacré dans notre sein triomphe de l'univers, puisqu'il suffit de cette étincelle pour résister à ce que toutes les forces de monde pourroient exiger de nous.

Le premier effet du sublime est d'accabler l'homme ; et le second, de le relever. Quand nous contemplons l'orage qui soulève les flots de la mer et semble menacer et la terre et le ciel, l'effroi s'empare d'abord de nous à cet aspect, bien qu'aucun danger personnel ne

puisse alors nous atteindre ; mais quand les nuages s'amoncellent, quand toute la fureur de la nature se manifeste, l'homme se sent une énergie intérieure qui peut l'affranchir de toutes les craintes, par la volonté ou par la résignation, par l'exercice ou par l'abdication de sa liberté morale ; et cette conscience de lui-même le ranime et l'encourage.

Quand on nous raconte une action généreuse, quand on nous apprend que des hommes ont supporté des douleurs inouïes pour rester fidèles à leur opinion, jusque dans ses moindres nuances, d'abord l'image des supplices qu'ils ont soufferts confond notre pensée ; mais, par degrés, nous reprenons des forces, et la sympathie que nous nous sentons avec la grandeur d'ame, nous fait espérer que nous aussi nous saurions triompher des misérables sensations de cette vie, pour rester vrais, nobles et fiers jusqu'à notre dernier jour.

Au reste, personne ne sauroit définir ce qui est, pour ainsi dire, au sommet de notre existence ; *nous sommes trop élevés à l'égard de nous-mêmes, pour nous comprendre*, dit St. Augustin. Il seroit bien pauvre en imagination, celui qui croiroit pouvoir épuiser la con-

templation de la plus simple fleur ; comment donc parviendrait-on à connoître tout ce que renferme l'idée du sublime ?

Je ne me flatte assurément pas d'avoir pu rendre compte, en quelques pages, d'un système qui occupe, depuis vingt ans, toutes les têtes pensantes de l'Allemagne ; mais j'espère en avoir dit assez pour indiquer l'esprit général de la philosophie de Kant, et pour pouvoir expliquer dans les chapitres suivants l'influence qu'elle a exercée sur la littérature, les sciences et la morale.

Pour bien concilier la philosophie expérimentale avec la philosophie idéaliste, Kant n'a point soumis l'une à l'autre, mais il a su donner à chacune des deux séparément un nouveau degré de force. L'Allemagne étoit menacée de cette doctrine aride, qui considéroit tout enthousiasme comme une erreur, et rangeoit au nombre des préjugés les sentimens consolateurs de l'existence. Ce fut une satisfaction vive pour des hommes à la fois si philosophes et si poètes, si capables d'étude et d'exaltation, de voir toutes les belles affections de l'ame défendues avec la rigueur des raisonnemens les plus abstraits. La force de l'esprit ne peut jamais être long-temps né-

gative, c'est-à-dire, consister principalement dans ce qu'on ne croit pas, dans ce qu'on ne comprend pas, dans ce qu'on dédaigne. Il faut une philosophie de croyance, d'enthousiasme; une philosophie qui confirme par la raison ce que le sentiment nous révèle.

Les adversaires de Kant l'ont accusé de n'avoir fait que répéter les arguments des anciens idéalistes; ils ont prétendu que la doctrine du philosophe allemand n'étoit qu'un ancien système dans un langage nouveau. Ce reproche n'est pas fondé. Il y a non seulement des idées nouvelles, mais un caractère particulier dans la doctrine de Kant.

Elle se ressent de la philosophie du dix-huitième siècle, quoiqu'elle soit destinée à la réfuter, parcequ'il est dans la nature de l'homme d'entrer toujours en composition avec l'esprit de son temps, lors même qu'il veut le combattre. La philosophie de Platon est plus poétique que celle de Kant, la philosophie de Mallebranche plus religieuse; mais le grand mérite du philosophe allemand a été de relever la dignité morale, en donnant pour base à tout ce qu'il y a de beau dans le cœur une théorie fortement raisonnée. L'opposition qu'on a voulu mettre entre la raison et le

sentiment conduit nécessairement la raison à l'égoïsme et le sentiment à la folie ; mais Kant, qui sembloit appelé à conclure toutes les grandes alliances intellectuelles, a fait de l'ame un seul foyer où toutes les facultés sont d'accord entre elles.

La partie polémique des ouvrages de Kant, celle dans laquelle il attaque la philosophie matérialiste, seroit à elle seule un chef-d'œuvre. Cette philosophie a jeté dans les esprits de si profondes racines, il en est résulté tant d'irréligion et d'égoïsme, qu'on devoit encore regarder comme les bienfaiteurs de leur pays ceux qui n'auroient fait que combattre ce système, et raviver les pensées de Platon, de Descartes et de Leibnitz : mais la philosophie de la nouvelle école allemande contient une foule d'idées qui lui sont propres ; elle est fondée sur d'immenses connoissances scientifiques, qui se sont accrues chaque jour, et sur une méthode de raisonnement singulièrement abstraite et logique ; car, bien que Kant blâme l'emploi de ces raisonnements dans l'examen des vérités hors du cercle de l'expérience, il montre dans ses écrits une force de tête en métaphysique, qui le place sous ce rapport au premier rang des penseurs.

On ne sauroit nier que le style de Kant, dans sa Critique de la Raison pure, ne mérite presque tous les reproches que ses adversaires lui ont faits. Il s'est servi d'une terminologie très difficile à comprendre, et du néologisme le plus fatigant. Il vivoit seul avec ses pensées, et se persuadoit qu'il falloit des mots nouveaux pour des idées nouvelles, et cependant il y a des paroles pour tout.

Dans les objets les plus clairs par eux-mêmes, Kant prend souvent pour guide une métaphysique fort obscure, et ce n'est que dans les ténèbres de la pensée qu'il porte une flambeau lumineux: il rappelle les Israélites, qui avoient pour guide une colonne de feu pendant la nuit, et une colonne nébuleuse pendant le jour.

Personne en France ne seroit donné la peine d'étudier des ouvrages aussi hérissés de difficultés que ceux de Kant; mais il avoit affaire à des lecteurs patients et persévérants. Ce n'étoit pas sans doute une raison pour en abuser; peut-être toutefois n'auroit-il pas creusé si profondément dans la science de l'entendement humain, s'il avoit mis plus d'importance aux expressions dont il se servoit pour l'expliquer. Les philosophes an-

ciens ont toujours divisé leur doctrine en deux parties distinctes, celle qu'ils réservoient pour les initiés et celle qu'ils professoient en public. La manière d'écrire de Kant est tout-à-fait différente, lorsqu'il s'agit de sa théorie, ou de l'application de cette théorie.

Dans ses traités de métaphysique il prend les mots comme des chiffres, et leur donne la valeur qu'il veut, sans s'embarrasser de celle qu'ils tiennent de l'usage. C'est, ce me semble, une grande erreur; car l'attention du lecteur s'épuise à comprendre le langage avant d'arriver aux idées, et le connu ne sert jamais d'échelon pour parvenir à l'inconnu.

Il faut néanmoins rendre à Kant la justice qu'il mérite même comme écrivain, quand il renonce à son langage scientifique. En parlant des arts, et surtout de la morale, son style est presque toujours parfaitement clair, énergique et simple. Combien sa doctrine paroît alors admirable! Comme il exprime le sentiment du beau et l'amour du devoir! Avec quelle force il les sépare tous les deux de tout calcul d'intérêt ou d'utilité! Comme il ennoblit les actions par leur source et non par leur succès! Enfin, quelle grandeur morale ne sait-il pas donner à l'homme, soit

qu'il l'examine en lui-même, soit qu'il le considère dans ses rapports extérieurs; l'homme, cet exilé du ciel, ce prisonnier de la terre, si grand, comme exilé, si misérable, comme captif!

On pourroit extraire des écrits de Kant une foule d'idées brillantes sur tous les sujets, et peut-être même est-ce de cette doctrine seule qu'il est possible de tirer maintenant des aperçus ingénieux et nouveaux; car le point de vue matérialiste en toutes choses n'offre plus rien d'intéressant ni d'original. Le piquant des plaisanteries contre ce qui est sérieux, noble et divin, est usé, et l'on ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine, qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison.

CHAPITRE VII.

*Des Philosophes les plus célèbres de l'Allemagne
avant et après Kant.*

L'ESPRIT philosophique par sa nature ne sauroit être généralement répandu dans aucun pays. Cependant il y a en Allemagne une telle tendance vers la réflexion, que la nation Allemande peut être considérée comme la nation métaphysique par excellence. Elle renferme tant d'hommes en état de comprendre les questions les plus abstraites, que le public même y prend intérêt aux arguments employés dans ce genre de discussions.

Chaque homme d'esprit a sa manière de voir à lui sur les questions philosophiques. Les écrivains du second et du troisième ordre en Allemagne ont encore des connoissances assez approfondies pour être chefs ailleurs. Les rivaux se haïssent dans ce pays comme

dans tout autre, mais aucun n'oseroit se présenter au combat sans avoir prouvé par des études solides l'amour sincère de la science dont il s'occupe. Il ne suffit pas d'aimer le succès, il faut le mériter pour être admis seulement à concourir. Les Allemands, si indulgents quand il s'agit de ce qui peut manquer à la forme d'un ouvrage, sont impitoyables sur sa valeur réelle; et quand ils aperçoivent quelque chose de superficiel dans l'esprit, dans l'ame ou dans le savoir d'un écrivain, ils tâchent d'emprunter la plaisanterie Française elle-même, pour tourner en ridicule ce qui est frivole.

Je me suis proposé de donner dans ce chapitre un aperçu rapide des principales opinions des philosophes célèbres avant et après Kant; on ne pourroit pas bien juger la marche qu'ont suivie ses successeurs si l'on ne retournoit pas en arrière pour se représenter l'état des esprits au moment où la doctrine *Kantienne* se répandit en Allemagne: elle combattoit à la fois le système de Locke comme tendant au matérialisme, et l'école de Leibnitz comme ayant tout réduit à l'abstraction.

Les pensées de Leibnitz étoient hautes,

mais ses disciples, Wolf à leur tête, les commentèrent avec des formes logiques et métaphysiques. Leibnitz avoit dit que les notions qui nous viennent par les sens sont confuses et que celles qui appartiennent aux perceptions immédiates de l'ame sont les seules claires : sans doute il vouloit indiquer par-là que les vérités invisibles sont plus certaines et plus en harmonie avec notre être moral, que tout ce que nous apprenons par le témoignage des sens. Wolf et ses disciples en tirèrent pour conséquence qu'il falloit réduire en idées abstraites tout ce qui peut occuper notre esprit. Kant reporta l'intérêt et la chaleur dans cet idéalisme sans vie ; il fit à l'expérience une juste part comme aux facultés innées, et l'art avec lequel il appliqua sa théorie à tout ce qui intéresse les hommes, à la morale, à la poésie et aux beaux-arts, en étendit l'influence.

Trois hommes principaux, Lessing, Hemsterhuis et Jacobi précédèrent Kant dans la carrière philosophique. Ils n'avoient point une école, puisqu'ils ne fondoient pas un système ; mais ils commencèrent l'attaque contre la doctrine des matérialistes. Lessing est celui des trois dont les opinions à cet

égard étoient les moins décidées ; toutefois il avoit trop d'étendue dans l'esprit pour se renfermer dans le cercle borné qu'on peut se tracer si facilement en renonçant aux vérités les plus hautes. La toute-puissante polémique de Lessing réveilloit le doute sur les questions les plus importantes, et portoit à faire de nouvelles recherches en tout genre. Lessing lui-même ne peut être considéré ni comme matérialiste, ni comme idéaliste, mais le besoin d'examiner et d'étudier pour connoître étoit le mobile de son existence. “ Si “ le Tout-Puissant, disoit-il, tenoit dans une “ main la vérité, et dans l'autre la recherche “ de la vérité, c'est la recherche que je lui “ demanderois par préférence.”

Lessing n'étoit point orthodoxe en religion. Le christianisme ne lui étoit point nécessaire comme sentiment, et toutefois il savoit l'admirer philosophiquement. Il comprenoit ses rapports avec le cœur humain, et c'est toujours d'un point de vue universel qu'il considère toutes les manières de voir. Rien d'intolérant, rien d'exclusif ne se trouve dans ses écrits. Quand on se place au centre des idées on a toujours de la bonne foi, de la profondeur et de l'étendue. Ce qui est in-

juste, vaniteux et borné vient du besoin de tout rapporter à quelques aperçus partiels qu'on s'est appropriés et dont on se fait un objet d'amour-propre.

Lessing exprime avec un style tranchant et positif des opinions pleines de chaleur. Hemsterhuis, philosophe Hollandois, fut le premier qui, au milieu du dix-huitième siècle, indiqua dans ses écrits la plupart des idées généreuses sur lesquelles la nouvelle école allemande est fondée. Ses ouvrages sont aussi très remarquables par le contraste qui existe entre le caractère de son style et les pensées qu'il énonce. Lessing est enthousiaste avec des formes ironiques, Hemsterhuis avec un langage mathématicien. On ne trouve guère que parmi les nations Germaniques le phénomène de ces écrivains qui consacrent la métaphysique la plus abstraite à la défense des systèmes les plus exaltés, et qui cachent une imagination vive sous une logique austère.

Les hommes, qui se mettent toujours en garde contre l'imagination qu'ils n'ont pas, se confient plus volontiers aux écrivains qui bannissent des discussions philosophiques le talent et la sensibilité, comme s'il n'étoit pas au moins aussi facile de déraisonner sur

de tels sujets avec des syllogismes qu'avec de l'éloquence. Car le syllogisme, posant toujours pour base qu'une chose est ou n'est pas, réduit dans chaque circonstance à une simple alternative la foule immense de nos impressions, tandis que l'éloquence en embrasse l'ensemble. Néanmoins, quoiqu'Hemsterhuis ait trop souvent exprimé les vérités philosophiques avec des formes algébriques, un sentiment moral, un pur amour du beau se fait admirer dans ses écrits ; il a senti, l'un des premiers, l'union qui existe entre l'idéalisme, ou, pour mieux dire, le libre arbitre de l'homme et la morale stoïque, et c'est sous ce rapport surtout que la nouvelle doctrine des Allemands acquiert une grande importance.

Avant même que les écrits de Kant eussent paru, Jacobi avoit déjà combattu la philosophie des sensations et plus victorieusement encore la morale fondée sur l'intérêt. Il ne s'étoit point astreint exclusivement dans sa philosophie aux formes abstraites du raisonnement. Son analyse de l'ame humaine est pleine d'éloquence et de charme. Dans les chapitres suivants j'examinerai la plus belle partie de ses ouvrages, celle qui tient

à la morale ; mais il mérite comme philosophe une gloire à part. Plus instruit que personne dans l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, il a consacré ses études à l'appui des vérités les plus simples. Le premier, parmi les philosophes de son temps, il a fondé notre nature intellectuelle toute entière sur le sentiment religieux, et l'on dirait qu'il n'a si bien appris la langue des métaphysiciens et des savants que pour rendre hommage aussi dans cette langue à la vertu et à la divinité.

Jacobi s'est montré l'adversaire de la philosophie de Kant ; mais il ne l'attaque point en partisan de la philosophie des sensations.* Au contraire, ce qu'il lui reproche, c'est de ne pas s'appuyer assez sur la religion, considérée comme la seule philosophie possible dans les vérités au-delà de l'expérience.

La doctrine de Kant a rencontré beaucoup d'autres adversaires en Allemagne, mais on ne l'a point attaquée sans la connoître ou en lui opposant pour toute réponse les opinions de Locke et de Condillac. Leibnitz conservoit encore trop d'ascendant sur les esprits de ses

* Cette philosophie a reçu généralement en Allemagne le nom de *philosophie empirique*.

compatriotes pour qu'ils ne montrassent pas du respect pour toute opinion analogue à la sienne. Une foule d'écrivains pendant dix ans n'ont cessé de commenter les ouvrages de Kant. Mais aujourd'hui les philosophes allemands, d'accord avec Kant sur l'activité spontanée de la pensée, ont adopté néanmoins chacun un système particulier à cet égard. En effet, qui n'a pas essayé de se comprendre soi-même selon ses forces? Mais parceque l'homme a donné une innombrable diversité d'explications de son être, s'ensuit-il que cet examen philosophique soit inutile? non, sans doute. Cette diversité même est la preuve de l'intérêt qu'un tel examen doit inspirer.

On diroit de nos jours qu'on voudroit en finir avec la nature morale et lui solder son compte en une fois, pour n'en plus entendre parler. Les uns déclarent que la langue a été fixée tel jour de tel mois, et que depuis ce moment l'introduction d'un mot nouveau seroit une barbarie. D'autres affirment que les règles dramatiques ont été définitivement arrêtées dans telle année, et que le génie qui voudroit maintenant y changer quelque chose a tort de n'être pas né avant cette année, sans appel, où l'on a terminé toutes les discus-

sions littéraires passées, présentes et futures. Enfin, dans la métaphysique surtout, l'on a décidé que depuis Condillac on ne peut faire un pas de plus sans s'égarer. Les progrès sont encore permis aux sciences physiques, parcequ'on ne peut les leur nier ; mais dans la carrière philosophique et littéraire, on voudroit obliger l'esprit humain à courir sans cesse la bague de la vanité autour du même cercle.

Ce n'est point simplifier le système de l'univers que de s'en tenir à cette philosophie expérimentale, qui présente un genre d'évidence faux dans le principe, quoique spécieux dans la forme. En considérant comme non existant tout ce qui dépasse les lumières des sensations, on peut mettre aisément beaucoup de clarté dans un système dont on trace soi-même les limites ; c'est un travail qui dépend de celui qui le fait. Mais tout ce qui est au-delà de ces limites en existe-t-il moins parcequ'on le compte pour rien ? L'incomplète vérité de la philosophie spéculative approche bien plus de l'essence même des choses que cette lucidité apparente qui tient à l'art d'écarter les difficultés d'un certain ordre. Quand on lit dans les ouvrages philosophiques du dernier

siècle ces phrases si souvent répétées : *Il n'y a que cela de vrai, tout le reste est chimère*, on se rappelle cette histoire connue d'un acteur Français, qui devant se battre avec un homme beaucoup plus gros que lui, proposa de tirer sur le corps de son adversaire une ligne au-delà de laquelle les coups ne compteroient plus. Au delà de cette ligne cependant comme en-deçà il y avoit le même être qui pouvoit recevoir des coups mortels. De même ceux qui placent au terme de leur horizon les colonnes d'Hercule ne sauroient empêcher qu'il y ait une nature par-delà la leur, où l'existence est plus vive encore que dans la sphère matérielle à laquelle on veut nous borner.

Les deux philosophes les plus célèbres qui aient succédé à Kant, c'est Fichte et Schelling, ils prétendirent aussi simplifier son système ; mais c'étoit en mettant à sa place une philosophie plus transcendante encore que la sienne qu'ils se flattèrent d'y parvenir.

Kant avoit séparé d'une main ferme les deux empires de l'ame et des sensations ; ce *dualisme* philosophique étoit fatigant pour les esprits qui aiment à se reposer dans les idées

absolues. Depuis les Grecs jusqu'à nos jours, on a souvent répété cet axiome, *Que tout est un*, et les efforts des philosophes ont toujours tendu à trouver dans un seul principe, dans l'ame ou dans la nature, l'explication du monde. J'oserai le dire cependant, il me semble qu'un des titres de la philosophie de Kant à la confiance des hommes éclairés, c'est d'avoir affirmé, comme nous le sentons, qu'il existe une ame et une nature extérieure, et qu'elles agissent mutuellement l'une sur l'autre par telles ou telles lois. Je ne sais pourquoi l'on trouve plus de hauteur philosophique dans l'idée d'un seul principe, soit matériel, soit intellectuel ; un ou deux ne rend pas l'univers plus facile à comprendre, et notre sentiment s'accorde mieux avec les systèmes qui reconnoissent comme distincts le physique et le moral.

Fichte et Schelling se sont partagé l'empire que Kant avoit reconnu pour divisé, et chacun a voulu que sa moitié fut le tout. L'un et l'autre sont sortis de la sphère de nous-mêmes, et ont voulu s'élever jusqu'à connoître le système de l'univers. Bien différents en cela de Kant, qui a mis autant de force d'es

prit à montrer ce que l'esprit humain ne parviendra jamais à comprendre qu'à développer ce qu'il peut savoir.

Cependant nul philosophe, avant Fichte, n'avoit poussé le système de l'idéalisme à une rigueur aussi scientifique ; il fait de l'activité de l'ame l'univers entier. Tout ce qui peut être conçu, tout ce qui peut être imaginé vient d'elle ; c'est d'après ce système qu'il a été soupçonné d'incrédulité. On lui entendoit dire que, dans la leçon suivante, il alloit créer DIEU, et l'on étoit avec raison scandalisé de cette expression. Ce qu'elle signifioit, c'est qu'il alloit montrer comment l'idée de la Divinité naissoit et se développoit dans l'ame de l'homme. Le mérite principal de la philosophie de Fichte, c'est la force incroyable d'attention qu'elle suppose. Car il ne se contente pas de tout rapporter à l'existence intérieure de l'homme, au moi qui sert de base à tout ; mais il distingue encore dans ce moi celui qui est passager, et celui qui est durable. En effet, quand on réfléchit sur les opérations de l'entendement, on croit assister soi-même à sa pensée, on croit la voir passer comme l'onde, tandis que la portion de soi qui la contemple est immuable. Il arrive souvent à

ceux qui réunissent un caractère passionné à un esprit observateur, de se regarder souffrir, et de sentir en eux-mêmes un être supérieur à sa propre peine, qui la voit, et tour à tour la blâme ou la plaint.

Il s'opère des changements continuels en nous, par les circonstances extérieures de notre vie, et néanmoins nous avons toujours le sentiment de notre identité. Qu'est-ce donc qui atteste cette identité, si ce n'est le MOI toujours le même, qui voit passer devant son tribunal le MOI modifié par les impressions extérieures ?

C'est à cette ame inébranlable, témoin de l'ame mobile, que Fichte attribue le don de l'immortalité et la puissance de créer, ou pour traduire plus exactement, de *rayonner en elle-même* l'image de l'univers. Ce système qui fait tout reposer sur le sommet de notre existence, et place la pyramide sur la pointe, est singulièrement difficile à suivre. Il dépouille les idées des couleurs qui servent si bien à les faire comprendre ; et les beaux-arts, la poésie, la contemplation de la nature disparaissent dans ces abstractions sans mélange d'imagination ni de sensibilité.

Fichte ne considère le monde extérieur que

comme une borne de notre existence, sur laquelle la pensée travaille. Dans son système, cette borne est créée par l'ame elle-même, dont l'activité constante s'exerce sur le tissu qu'elle a formé. Ce que Fichte a écrit sur le MOI métaphysique ressemble un peu au réveil de la statue de Pygmalion, qui, touchant alternativement elle-même et la pierre sur laquelle elle étoit placée, dit tour à tour ; —C'est moi, et ce n'est pas moi.—Mais quand, en prenant la main de Pygmalion, elle s'écrie : —C'est encore moi !—Il s'agit déjà d'un sentiment qui dépasse de beaucoup la sphère des idées abstraites. L'idéalisme dépouillé du sentiment a néanmoins l'avantage d'exciter au plus haut degré l'activité de l'esprit ; mais la nature et l'amour perdent tout leur charme par ce système ; car si les objets que nous voyons et les êtres que nous aimons ne sont rien que l'œuvre de nos idées, c'est l'homme lui-même qu'on peut considérer alors comme *le grand célibataire du monde.*

Il faut reconnoître cependant deux grands avantages de la doctrine de Fichte : l'un sa morale stoïque, qui n'admet aucune excuse ; car tout venant du MOI, c'est à ce MOI seul à répondre de l'usage qu'il fait de sa volonté :

l'autre, un exercice de la pensée, tellement fort et subtil en même temps, que celui qui a bien compris ce système, dût-il ne pas l'adopter, auroit acquis une puissance d'attention et une sagacité d'analyse qu'il pourroit ensuite appliquer en se jouant à tout autre genre d'étude.

De quelque manière qu'on juge l'utilité de la métaphysique, on ne peut nier qu'elle ne soit la gymnastique de l'esprit. On impose aux enfants divers genres de lutte dans leurs premières années, quoiqu'ils ne soient point appelés à se battre de cette manière un jour. On peut dire avec vérité que l'étude de la métaphysique idéaliste est presque un moyen sûr de développer les facultés morales de ceux qui s'y livrent. La pensée réside, comme tout ce qui est précieux, au fond de nous-mêmes; car, à la superficie, il n'y a rien que de la sottise ou de l'insipidité. Mais quand on oblige de bonne heure les hommes à creuser dans leur réflexion, à tout voir dans leur ame, ils y puisent une force et une sincérité de jugement qui ne se perdent jamais.

Fichte est dans les idées abstraites une tête mathématique comme Euler ou La Grange. Il méprise singulièrement toutes les expres-

sions un peu substantielles : l'existence est déjà un mot trop prononcé pour lui. L'être, le principe, l'essence sont à peine des paroles assez éthérées pour indiquer les subtiles nuances de ses opinions. On diroit qu'il craint le contact des choses réelles, et qu'il tend toujours à y échapper. A force de le lire ou de s'entretenir avec lui, l'on perd la conscience de ce monde, et l'on a besoin, comme les ombres que nous peint Homère, de rappeler en soi les souvenirs de la vie.

Le matérialisme absorbe l'ame en la dégradant, l'idéalisme de Fichte, à force de l'exalter, la sépare de la nature. Dans l'un et l'autre extrême, le sentiment, qui est la véritable beauté de l'existence, n'a point le rang qu'il mérite.

Schelling a bien plus de connoissance de la nature et des beaux-arts que Fichte, et son imagination, pleine de vie, ne sauroit se contenter des idées abstraites ; mais, de même que Fichte, il a pour but de réduire l'existence à un seul principe. Il traite avec un profond dédain tous les philosophes qui en admettent deux ; et il ne veut accorder le nom de philosophie qu'au système dans lequel tout s'enchaîne, et qui explique tout. Certainement

il a raison d'affirmer que celui-là seroit le meilleur, mais où est-il ? Schelling prétend que rien n'est plus absurde que cette expression communément reçue : la philosophie de Platon, la philosophie d'Aristote. Diroit-on, la géométrie d'Euler, la géométrie de La Grange ? Il n'y a qu'une philosophie, selon l'opinion de Schelling, ou il n'y en a point. Certes, si l'on n'entendoit par philosophie que le mot de l'énigme de l'univers, on pourroit dire avec vérité qu'il n'y a point de philosophie.

Le système de Kant parut insuffisant à Schelling comme à Fichte, parcequ'il reconnoît deux natures, deux sources de nos idées, les objets extérieurs et les facultés de l'ame. Mais pour arriver à cette unité tant désirée, pour se débarrasser de cette double vie physique et morale, qui déplaît tant aux partisans des idées absolues, Schelling rapporte tout à la nature, tandis que Fichte fait tout ressortir de l'ame. Fichte ne voit dans la nature que l'opposé de l'ame : elle n'est à ses yeux qu'une limite ou qu'une chaîne, dont il faut travailler sans cesse à se dégager. Le système de Schelling repose et charme davantage l'imagination, néanmoins il rentre nécessairement dans celui

de Spinoza ; mais au lieu de faire descendre l'ame jusqu'à la matière, comme cela s'est pratiqué de nos jours, Schelling tâche d'élever la matière jusqu'à l'ame ; et quoique sa théorie dépende en entier de la nature physique, elle est cependant très idéaliste dans le fond, et plus encore dans la forme.

L'idéal et le réel tiennent, dans son langage, la place de l'intelligence et de la matière, de l'imagination et de l'expérience ; et c'est dans la réunion de ces deux puissances en une harmonie complète que consiste, selon lui, le principe unique et absolu de l'univers organisé. Cette harmonie, dont les deux pôles et le centre sont l'image, et qui est renfermée dans le nombre trois, de tout temps si mystérieux, fournit à Schelling les applications les plus ingénieuses. Il croit la retrouver dans les beaux-arts comme dans la nature, et ses ouvrages sur les sciences physiques sont estimés même des savants qui ne considèrent que les faits et leurs résultats. Enfin, dans l'examen de l'ame, il cherche à démontrer comment les sensations et les conceptions intellectuelles se confondent dans le sentiment qui réunit ce qu'il y a d'involontaire et de

réfléchi dans les unes et dans les autres, et contient ainsi tout le mystère de la vie.

Ce qui intéresse surtout dans ces systèmes, ce sont leurs développements. La base première de la prétendue explication du monde est également vraie comme également fausse dans la plupart des théories ; car toutes sont comprises dans l'immense pensée qu'elles veulent embrasser : mais dans l'application aux choses de ce monde, ces théories sont très spirituelles, et répandent souvent de grandes lumières sur plusieurs objets en particulier.

Schelling s'approche beaucoup, on ne sauroit le nier, des philosophes appelés panthéistes, c'est-à-dire de ceux qui accordent à la nature les attributs de la Divinité. Mais ce qui le distingue, c'est l'étonnante sagacité avec laquelle il a su rallier à sa doctrine les sciences et les arts ; il instruit, il donne à penser dans chacune de ses observations, et la profondeur de son esprit étonne surtout quand il ne prétend pas l'appliquer au secret de l'univers ; car aucun homme ne peut atteindre à un genre de supériorité qui ne sauroit exister entre des êtres de la même espèce, à quelque distance qu'ils soient l'un de l'autre.

Pour conserver des idées religieuses au mi-

lieu de l'apothéose de la nature, l'école de Schelling suppose que l'individu périt en nous, mais que les qualités intimes que nous possédons rentrent dans le grand tout de la création éternelle. Cette immortalité-là ressemble terriblement à la mort ; car la mort physique elle-même n'est autre chose que la nature universelle qui se ressaisit des dons qu'elle avoit faits à l'individu.

Schelling tire de son système des conclusions très nobles sur la nécessité de cultiver dans notre ame les qualités immortelles, celles qui sont en relation avec l'univers, et de mépriser en nous-mêmes tout ce qui ne tient qu'à nos circonstances. Mais les affections du cœur et la conscience elle-même ne sont-elles pas attachées aux rapports de cette vie ? Nous éprouvons dans la plupart des situations deux mouvements tout-à-fait distincts, celui qui nous unit à l'ordre général, et celui qui nous ramène à nos intérêts particuliers ; le sentiment du devoir, et la personnalité. Le plus noble de ces deux mouvements c'est l'universel. Mais c'est précisément parceque nous avons un instinct, conservateur de l'existence, qu'il est beau de le sacrifier ; c'est parceque nous sommes des êtres concentrés en nous-mêmes

que notre attraction vers l'ensemble est généreuse; enfin c'est parceque nous subsistons individuellement et séparément que nous pouvons nous choisir et nous aimer les uns et les autres: que seroit donc cette immortalité abstraite qui nous dépouillerait de nos souvenirs les plus chers comme de modifications accidentelles?

—Voulez-vous, disent-ils en Allemagne, ressusciter avec toutes vos circonstances actuelles, renaître baron ou marquis?— Non sans doute, mais qui ne voudroit pas renaître fille et mère, et comment seroit-on soi si l'on ne ressentoit plus les mêmes amitiés! Les vagues idées de réunion avec la nature détruisent à la longue l'empire de la religion sur les ames, car la religion s'adresse à chacun de nous en particulier. La Providence nous protège dans tous les détails de notre sort. Le christianisme se proportionne à tous les esprits et répond comme un confident aux besoins individuels de notre cœur. Le panthéisme au contraire, c'est-à-dire la nature divinisée, à force d'inspirer de la religion pour tout, la disperse sur l'univers et ne la concentre point en nous-mêmes.

Ce système a eu dans tous les temps beau-

coup de partisans parmi les philosophes. La pensée tend toujours à se généraliser de plus en plus, et l'on prend quelquefois pour une idée nouvelle ce travail de l'esprit qui s'en va toujours ôtant ses bornes. On croit parvenir à comprendre l'univers comme l'espace, en renversant toujours les barrières, en reculant les difficultés sans les résoudre, et l'on n'approche pas davantage ainsi de l'infini. Le sentiment seul nous le révèle sans nous l'expliquer.

Ce qui est vraiment admirable dans la philosophie allemande, c'est l'examen qu'elle nous fait faire de nous-mêmes; elle remonte jusqu'à l'origine de la volonté, jusqu'à cette source inconnue du fleuve de notre vie; et c'est là que, pénétrant dans les secrets les plus intimes de la douleur et de la foi, elle nous éclaire et nous affermit. Mais tous les systèmes qui aspirent à l'explication de l'univers ne peuvent guère être analysés clairement par aucune parole: les mots ne sont pas propres à ce genre d'idées, et il en résulte que, pour les y faire servir, on répand sur toutes choses l'obscurité qui précéda la création, mais non la lumière qui l'a suivie. Les expressions scientifiques prodiguées sur un sujet

auquel tout le monde croit avoir des droits révoltent l'amour-propre. Ces écrits si difficiles à comprendre prêtent, quelque sérieux qu'on soit, à la plaisanterie, car il y a toujours des méprises dans les ténèbres. L'on se plaît à réduire à quelques assertions principales et faciles à combattre cette foule de nuances et de restrictions qui paroissent toutes sacrées à l'auteur, mais que bientôt les profanes oublient ou confondent.

Les Orientaux ont été de tout temps idéalistes, et l'Asie ne ressemble en rien au midi de l'Europe. L'excès de la chaleur porte dans l'orient à la contemplation, comme l'excès du froid dans le nord. Les systèmes religieux de l'Inde sont très mélancoliques et très spiritualistes, tandis que les peuples du midi de l'Europe ont toujours eu du penchant pour un paganisme assez matériel. Les savants Anglais qui ont voyagé dans l'Inde ont fait de profondes recherches sur l'Asie ; et des Allemands, qui n'avoient pas, comme les princes de la mer, les occasions de s'instruire par leurs propres yeux, sont arrivés, avec l'unique secours de l'étude, à des découvertes très intéressantes sur la religion, la littérature et les langues des nations Asiatiques ; ils sont portés

à croire, d'après plusieurs indices, que des lumières surnaturelles ont éclairé jadis les peuples de ces contrées et qu'il en est resté des traces ineffaçables. La philosophie des Indiens ne peut être bien comprise que par les idéalistes allemands ; les rapports d'opinion les aident à la concevoir.

Frédéric Schlegel, non content de savoir presque toutes les langues de l'Europe, a consacré des travaux inouïs à la connoissance de ce pays, berceau du monde. L'ouvrage qu'il vient de publier sur la langue et la philosophie des Indiens contient des vues profondes et des connoissances positives qui doivent fixer l'attention des hommes éclairés de l'Europe. Il croit, et plusieurs philosophes, au nombre desquels il faut compter Bailly, ont soutenu la même opinion, qu'un peuple primitif a occupé quelques parties de la terre, et particulièrement l'Asie, dans une époque antérieure à tous les documents de l'histoire. Frédéric Schlegel trouve des traces de ce peuple dans la culture intellectuelle des nations et dans la formation des langues. Il remarque une ressemblance extraordinaire entre les idées principales et même les mots qui les expriment chez plusieurs peuples du monde, alors même que, d'après

ce que nous connoissons de l'histoire, ils n'ont jamais eu de rapport entre eux. Frédéric Schlegel n'admet point dans ses écrits la supposition assez généralement reçue, que les hommes ont commencé par l'état sauvage, et que les besoins mutuels ont formé les langues par degrés. C'est donner une origine bien grossière au développement de l'esprit et de l'ame, que de l'attribuer ainsi à notre nature animale, et la raison combat cette hypothèse que l'imagination repousse.

On ne conçoit point par quelle gradation il seroit possible d'arriver du cri sauvage à la perfection de la langue grecque ; l'on diroit que dans les progrès nécessaires pour parcourir cette distance infinie il faudroit que chaque pas franchît un abîme ; nous voyons de nos jours que les sauvages ne se civilisent jamais d'eux-mêmes, et que ce sont les nations voisines qui leur enseignent avec grande peine ce qu'ils ignorent. On est donc bien tenté de croire que le peuple primitif a été l'instituteur du genre humain ; et ce peuple, qui l'a formé, si ce n'est une révélation ? Toutes les nations ont exprimé de tout temps des regrets sur la perte d'un état heureux qui précédoit l'époque où elles se trouvoient : d'où vient cette idée si

généralement répandue? dira-t-on que c'est une erreur? Les erreurs universelles sont toujours fondées sur quelques vérités altérées, défigurées peut-être mais qui avoient pour base des faits cachés dans la nuit des temps ou quelques forces mystérieuses de la nature.

Ceux qui attribuent la civilisation du genre humain aux besoins physiques qui ont réuni les hommes entre eux, expliqueront difficilement comment il arrive que la culture morale des peuples les plus anciens est plus poétique, plus favorable aux beaux-arts, plus noblement inutile enfin, sous les rapports matériels, que ne le sont les raffinements de la civilisation moderne. La philosophie des Indiens est idéaliste et leur religion mystique: ce n'est certes pas le besoin de maintenir l'ordre dans la société qui a donné naissance à cette philosophie ni à cette religion.

La poésie presque partout a précédé la prose, et l'introduction des mètres, du rythme, de l'harmonie, est antérieur à la précision rigoureuse, et par conséquent à l'utile emploi des langues. L'astronomie n'a pas été étudiée seulement pour servir à l'agricul-

ture ; mais les Chaldéens, les Egyptiens, etc., ont poussé leurs recherches fort au-delà des avantages pratiques qu'on pouvoit en retirer, et l'on croit voir l'amour du ciel et le culte du temps dans ces observations si profondes et si exactes sur les divisions de l'année, le cours des astres et les périodes de leur jonction.

Les rois, chez les Chinois, étoient les premiers astronomes de leur pays ; ils passaient les nuits à contempler la marche des étoiles, et leur dignité royale consistoit dans ces belles connoissances et dans ces occupations désintéressées qui les élevoient au-dessus du vulgaire. Le magnifique système, qui donne à la civilisation pour origine une révélation religieuse, est appuyé par une érudition dont les partisans des opinions matérialistes sont rarement capables ; c'est être déjà presque idéaliste que de se vouer entièrement à l'étude.

Les Allemands accoutumés à réfléchir profondément et solitairement, pénètrent si avant dans la vérité, qu'il faut être, ce me semble, un ignorant ou un fat pour dédaigner aucun de leurs écrits avant de s'en être long-temps occupé. Il y avoit autrefois beaucoup d'er-

reurs et de superstitions qui tenoient au manque de connoissances ; mais quand, avec les lumières de notre temps et d'immenses travaux individuels, on énonce des opinions hors du cercle des expériences communes, il faut s'en réjouir pour l'espèce humaine, car son trésor actuel est assez pauvre, du moins si l'on en juge par l'usage qu'elle en fait.

En lisant le compte que je viens de rendre des idées principales de quelques philosophes Allemands, d'une part, leurs partisans trouveront avec raison que j'ai indiqué bien superficiellement des recherches très importantes, et de l'autre, les gens du monde se demanderont à quoi sert tout cela ? mais à quoi servent l'Apollon du Belvédère, les tableaux de Raphaël, les tragédies de Racine ? à quoi sert tout ce qui est beau, si ce n'est à l'ame ? Il en est de même de la philosophie, elle est la beauté de la pensée, elle atteste la dignité de l'homme qui peut s'occuper de l'éternel et de l'invisible, quoique tout ce qu'il y a de grossier dans sa nature l'en éloigne.

Je pourrois encore citer beaucoup d'autres noms justement honorés dans la carrière de la philosophie ; mais il me semble que cette

esquisse, quelque imparfaite qu'elle soit, suffit pour servir d'introduction à l'examen de l'influence que la philosophie transcendante des Allemands a exercée sur le développement de l'esprit et sur le caractère et la moralité de la nation où règne cette philosophie ; et c'est là surtout le but que je me suis proposé.

CHAPITRE VIII.

*Influence de la nouvelle Philosophie Allemande sur
le développement de l'esprit.*

L'ATTENTION est peut-être de toutes les facultés de l'esprit humain celle qui a le plus de pouvoir, et l'on ne sauroit nier que la métaphysique idéaliste la fortifie d'une manière étonnante. M. de Buffon prétendoit que le génie pouvoit s'acquérir par la patience, c'étoit trop dire ; mais cet hommage rendu à l'attention, sous le nom de la patience, honore beaucoup un homme d'une imagination aussi brillante. Les idées abstraites exigent déjà un grand effort de méditation, mais quand on y joint l'observation la plus exacte et la plus persévérante des actes intérieurs de la volonté, toute la force de l'intelligence y est employée. La subtilité de l'esprit est un grand défaut dans les affaires de ce monde ; mais certes les

Allemands n'en sont pas soupçonnés. La subtilité philosophique qui nous fait démêler les moindres fils de nos pensées est précisément ce qui doit porter le plus loin le génie, car une réflexion dont il résulteroit peut-être les plus sublimes inventions, les plus étonnantes découvertes, passe en nous-mêmes inaperçue, si nous n'avons pas pris l'habitude d'examiner avec sagacité les conséquences et les liaisons des idées les plus éloignées en apparence.

En Allemagne, un homme supérieur se borne rarement à une seule carrière. Goethe fait des découvertes dans les sciences, Schelling est un excellent littérateur, Frédéric Schlegel un poète plein d'originalité. On ne sauroit peut-être réunir un grand nombre de talents divers, mais la vue de l'entendement doit tout embrasser.

La nouvelle philosophie allemande est nécessairement plus favorable qu'aucune autre à l'étendue de l'esprit ; car, rapportant tout au foyer de l'ame et considérant le monde lui-même comme régi par des lois dont le type est en nous, elle ne sauroit admettre le préjugé qui destine chaque homme d'une manière exclusive à telle ou telle branche

d'études. Les philosophes idéalistes croient qu'un art, qu'une science, qu'une partie quelconque ne sauroit être comprise sans des connoissances universelles, et que depuis le moindre phénomène jusqu'au plus grand, rien ne peut être sagement examiné ou poétiquement dépeint sans cette hauteur d'esprit qui fait voir l'ensemble en décrivant les détails.

Montesquieu dit que *l'esprit consiste à connoître la ressemblance des choses diverses et la différence des choses semblables*. S'il pouvoit exister une théorie qui apprît à devenir un homme d'esprit, ce seroit celle de l'entendement telle que les Allemands la conçoivent ; il n'en est pas de plus favorable aux rapprochements ingénieux entre les objets extérieurs et les facultés de l'esprit, ce sont les divers rayons d'un même centre. La plupart des axiomes physiques correspondent à des vérités morales, et la philosophie universelle présente de mille manières la nature toujours une et toujours variée, qui se réfléchit toute entière dans chacun de ses ouvrages et fait porter au brin d'herbe comme au cèdre l'empreinte de l'univers.

Cette philosophie donne un attrait singulier

pour tous les genres d'étude. Les découvertes qu'on fait en soi-même sont toujours intéressantes ; mais s'il est vrai qu'elles doivent nous éclairer sur les mystères mêmes du monde créé à notre image, quelle curiosité n'inspirent-elles pas ! L'entretien d'un philosophe allemand, tel que ceux que j'ai nommés, rappelle les dialogues de Platon ; et quand vous interrogez un de ces hommes sur un sujet quelconque, il y répand tant de lumières qu'en l'écoutant vous croyez penser pour la première fois, si penser est, comme le dit Spinoza, *s'identifier avec la nature par l'intelligence, et devenir un avec elle.*

Il circule en Allemagne, depuis quelques années, une telle quantité d'idées neuves sur les sujets littéraires et philosophiques, qu'un étranger pourroit très bien prendre pour un génie supérieur celui qui ne feroit que répéter ces idées. Il m'est quelquefois arrivé de croire un esprit prodigieux à des hommes d'ailleurs assez communs, seulement parcequ'ils s'étoient familiarisés avec les systèmes idéalistes, aurore d'une vie nouvelle.

Les défauts qu'on reproche d'ordinaire aux Allemands dans la conversation, la lenteur et la pédanterie, se remarquent infiniment

moins dans les disciples de l'école moderne; les personnes du premier rang en Allemagne se sont formées pour la plupart d'après les bonnes manières Françaises; mais il s'établit maintenant parmi les philosophes hommes de lettres une éducation qui est aussi de bon goût quoique dans un tout autre genre. On y considère la véritable élégance comme inséparable de l'imagination poétique et de l'attrait pour les beaux-arts, et la politesse comme fondée sur la connoissance et l'appréciation des talents et du mérite.

On ne sauroit nier cependant que les nouveaux systèmes philosophiques et littéraires n'aient inspiré à leurs partisans un grand mépris pour ceux qui ne les comprennent pas. La plaisanterie Française veut toujours humilier par le ridicule, sa tactique est d'éviter l'idée pour attaquer la personne, et le fond pour se moquer de la forme. Les Allemands de la nouvelle école considèrent l'ignorance et la frivolité comme les maladies d'une enfance prolongée; ils ne s'en sont pas tenus à combattre les étrangers, ils s'attaquent aussi eux-mêmes les uns les autres avec amertume, et l'on diroit, à les entendre, qu'un degré de plus en fait d'abstraction ou de profondeur

donne le droit de traiter en esprit vulgaire et borné quiconque ne voudroit pas ou ne pourroit pas y atteindre.

Quand les obstacles ont irrité les esprits, l'exagération s'est mêlée à cette révolution philosophique d'ailleurs si salutaire. Les Allemands de la nouvelle école pénètrent avec le flambeau du génie dans l'intérieur de l'ame. Mais quand il s'agit de faire entrer leurs idées dans la tête des autres, ils en connoissent mal les moyens; ils se mettent à dédaigner, parcequ'ils ignorent, non la vérité, mais la manière de la dire. Le dédain, excepté pour le vice, indique presque toujours une borne dans l'esprit, car, avec plus d'esprit encore, on se seroit fait comprendre même des esprits vulgaires, ou du moins on l'auroit essayé de bonne foi.

Le talent de s'exprimer avec méthode et clarté est assez rare en Allemagne: les études spéculatives ne le donnent pas. Il faut se placer pour ainsi dire en dehors de ses propres pensées pour juger de la forme qu'on doit leur donner. La philosophie fait connoître l'homme plutôt que les hommes. C'est l'habitude de la société qui seule nous apprend quels sont les rapports de notre esprit avec

celui des autres. La candeur d'abord, et l'orgueil ensuite, portent les philosophes sincères et sérieux à s'indigner contre ceux qui ne pensent pas ou ne sentent pas comme eux. Les Allemands recherchent le vrai consciencieusement ; mais ils ont un esprit de secte très ardent en faveur de la doctrine qu'ils adoptent ; car tout se change en passion dans le cœur de l'homme.

Cependant, malgré les diversités d'opinions qui forment en Allemagne différentes écoles opposées l'une à l'autre, elles tendent également pour la plupart à développer l'activité de l'ame : aussi n'est-il point de pays où chaque homme tire plus de parti de lui-même au moins sous le rapport des travaux intellectuels.

CHAPITRE IX.

*Influence de la nouvelle Philosophie allemande sur
la littérature et les arts.*

CE que je viens de dire sur le développement de l'esprit s'applique aussi à la littérature; cependant il est peut-être intéressant d'ajouter quelques observations particulières à ces réflexions générales.

Dans les pays où l'on croit que toutes les idées nous viennent par les objets extérieurs, il est naturel d'attacher un plus grand prix aux convenances dont l'empire est au dehors; mais lorsqu'au contraire on est convaincu des lois immuables de l'existence morale, la société a moins de pouvoir sur chaque homme: l'on traite de tout avec soi-même; et l'essentiel, dans les productions de la pensée comme dans les actions de la vie, c'est de s'assurer qu'elles

partent de notre conviction intime et de nos émotions spontanées.

Il y a dans le style des qualités qui tiennent à la vérité même du sentiment, il y en a qui dépendent de la correction grammaticale. On auroit de la peine à faire comprendre à des Allemands que la première chose à examiner dans un ouvrage, c'est la manière dont il est écrit, et que l'exécution doit l'emporter sur la conception. La philosophie expérimentale estime un ouvrage surtout par la forme ingénieuse et lucide sous laquelle il est présenté; la philosophie idéaliste, au contraire, toujours attirée vers le foyer de l'ame, n'admire que les écrivains qui s'en rapprochent.

Il faut l'avouer aussi, l'habitude de creuser dans les mystères les plus cachés de notre être donne du penchant pour ce qu'il y a de plus profond et quelquefois de plus obscur dans la pensée. Aussi les Allemands mêlent-ils trop souvent la métaphysique à la poésie.

La nouvelle philosophie inspire le besoin de s'élever jusqu'aux pensées et aux sentiments sans bornes. Cette impulsion peut être favorable au génie, mais elle ne l'est qu'à lui, et souvent elle donne à ceux qui n'en ont pas des prétensions assez ridicules. En France,

la médiocrité trouve tout trop fort et trop exalté ; en Allemagne, rien ne lui paroît à la hauteur de la nouvelle doctrine. En France, la médiocrité se moque de l'enthousiasme ; en Allemagne, elle dédaigne un certain genre de raison. Un écrivain n'en sauroit jamais faire assez pour convaincre les lecteurs Allemands qu'il n'est pas superficiel, qu'il s'occupe en toutes choses de l'immortel et de l'infini. Mais comme les facultés de l'esprit ne répondent pas toujours à de si vastes désirs, il arrive souvent que des efforts gigantesques ne conduisent qu'à des résultats communs. Néanmoins cette disposition générale seconde l'essor de la pensée ; et il est plus facile, en littérature, de poser des limites que de donner de l'émulation.

Le goût que les Allemands manifestent pour le genre naïf, et dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, semble en contradiction avec leur penchant pour la métaphysique, penchant qui naît du besoin de se connoître et de s'analyser soi-même ; cependant c'est aussi à l'influence d'un système qu'il faut rapporter ce goût pour le naïf ; car il y a de la philosophie dans tout en Allemagne, même dans l'imagination. L'un des premiers carac-

tères du naïf, c'est d'exprimer ce qu'on sent ou ce qu'on pense, sans réfléchir à aucun résultat ni tendre vers aucun but ; et c'est en cela qu'il s'accorde avec la théorie des Allemands sur la littérature.

Kant, en séparant le beau de l'utile, prouve clairement qu'il n'est point du tout dans la nature des beaux-arts de donner des leçons. Sans doute tout ce qui est beau doit faire naître des sentiments généreux, et ces sentiments excitent à la vertu ; mais dès qu'on a pour objet de mettre en évidence un précepte de morale, la libre impression que produisent les chefs-d'œuvre de l'art est nécessairement détruite ; car le but, quel qu'il soit, quand il est connu, borne et gêne l'imagination. On prétend que Louis XIV disoit à un prédicateur qui avoit dirigé son sermon contre lui : " Je veux bien me faire ma part ; mais je ne veux pas qu'on me la fasse." L'on pourroit appliquer ces paroles aux beaux-arts en général : ils doivent élever l'ame, et non pas l'endoctriner.

La nature déploie ses magnificences souvent sans but, souvent avec un luxe que les partisans de l'utilité appelleroient prodigue. Elle semble se plaire à donner plus d'éclat aux

fleurs, aux arbres des forêts, qu'aux végétaux qui servent d'aliment à l'homme. Si l'utile avoit le premier rang dans la nature, ne revêtiroit-elle pas de plus de charmes les plantes nutritives que les roses, qui ne sont que belles? Et d'où vient cependant que, pour parer l'autel de la Divinité, l'on chercheroit plutôt les inutiles fleurs que les productions nécessaires? D'où vient que ce qui sert au maintien de notre vie a moins de dignité que les beautés sans but? C'est que le beau nous rappelle une existence immortelle et divine dont le souvenir et le regret vivent à la fois dans notre cœur.

Ce n'est certainement pas pour méconnoître la valeur morale de ce qui est utile que Kant en a séparé le beau; c'est pour fonder l'admiration en tout genre sur un désintéressement absolu; c'est pour donner aux sentiments qui rendent le vice impossible la préférence sur les leçons qui servent à le corriger.

Rarement les fables mythologiques des anciens ont été dirigées dans le sens des exhortations de morale ou des exemples édifiants, et ce n'est pas du tout parceque les modernes valent mieux qu'eux qu'ils cherchent souvent

à donner à leurs fictions un résultat utile, c'est plutôt parcequ'ils ont moins d'imagination, et qu'ils transportent dans la littérature l'habitude que donnent les affaires de toujours tendre vers un but. Les évènements, tels qu'ils existent dans la réalité, ne sont point calculés comme une fiction dont le dénouement est moral. La vie elle-même est conçue d'une manière tout-à-fait poétique: car ce n'est point d'ordinaire parceque le coupable est puni et l'homme vertueux récompensé, qu'elle produit sur nous une impression morale, c'est parcequ'elle développe dans notre âme l'indignation contre le coupable et l'enthousiasme pour l'homme vertueux.

Les Allemands ne considèrent point, ainsi qu'on le fait d'ordinaire, l'imitation de la nature comme le principal objet de l'art; c'est la beauté idéale qui leur paroît le principe de tous les chefs-d'œuvre, et leur théorie poétique est à cet égard tout-à-fait d'accord avec leur philosophie. L'impression qu'on reçoit par les beaux-arts n'a pas le moindre rapport avec le plaisir que fait éprouver une imitation quelconque; l'homme a dans son âme des sentiments innés que les objets réels ne satisferont jamais, et c'est à ces sentiments que

l'imagination des peintres et des poètes sait donner un forme et une vie. Le premier des arts, la musique, qu'imité-t-il? de tous les dons de la Divinité cependant c'est le plus magnifique, car il semble pour ainsi dire superflu. Le soleil nous éclaire, nous respirons l'air d'un ciel serein, toutes les beautés de la nature servent en quelque façon à l'homme; la musique seule est d'une noble inutilité, et c'est pour cela qu'elle nous émeut si profondément; plus elle est loin de tout but, plus elle se rapproche de cette source intime de nos pensées que l'application à un objet quelconque resserre dans son cours.

La théorie littéraire des Allemands diffère de toutes les autres, en ce qu'elle n'assujettit point les écrivains à des usages ni à des restrictions tyranniques. C'est une théorie toute créatrice, c'est une philosophie des beaux-arts qui, loin de les contraindre, cherche comme Prométhée à dérober le feu du ciel pour en faire don aux poètes. Homère, Le Dante, Shakespear, me dira-t-on, savoient-ils rien de tout cela? ont-ils eu besoin de cette métaphysique pour être de grands écrivains? Sans doute la nature n'a point attendu la philosophie, ce qui se réduit à dire que le fait a

précédé l'observation du fait ; mais puisque nous sommes arrivés à l'époque des théories, ne faut-il pas au moins se garder de celles qui peuvent étouffer le talent ?

Il faut avouer cependant qu'il résulte assez souvent quelques inconvénients essentiels de ces systèmes de philosophie appliqués à la littérature ; les lecteurs allemands, accoutumés à lire Kant, Fichte, etc., considèrent un moindre degré d'obscurité comme la clarté même, et les écrivains ne donnent pas toujours aux ouvrages de l'art cette lucidité frappante qui leur est si nécessaire. On peut, on doit même exiger une attention soutenue, quand il s'agit d'idées abstraites ; mais les émotions sont involontaires. Il ne peut être question dans les jouissances des arts, ni de complaisance, ni d'effort, ni de réflexion ; il s'agit là de plaisir et non de raisonnement ; l'esprit philosophique peut réclamer l'examen, mais le talent poétique doit commander l'entraînement.

Les idées ingénieuses qui dérivent des théories font illusion sur la véritable nature du talent. On prouve spirituellement que telle ou telle pièce n'a pas dû plaire, et cependant elle plaît, et l'on se met alors à mépriser

ceux qui l'aiment. On prouve aussi que telle pièce, composée d'après tels principes, doit intéresser, et cependant quand on veut qu'elle soit jouée, quand on lui dit *lève-toi et marche*, la pièce ne va pas, et il faut donc encore mépriser ceux qui ne s'amuse point d'un ouvrage composé selon les lois de l'idéal et du réel. On a tort presque toujours quand on blâme le jugement du public dans les arts, car l'impression populaire est plus philosophique encore que la philosophie même, et quand les combinaisons de l'homme instruit ne s'accordent pas avec cette impression, ce n'est point parce que ces combinaisons sont trop profondes, mais plutôt parce qu'elles ne le sont pas assez.

Néanmoins il vaut infiniment mieux, ce me semble, pour la littérature d'un pays, que sa poétique soit fondée sur des idées philosophiques, même un peu abstraites, que sur de simples règles extérieures; car ces règles ne sont que des barrières pour empêcher les enfants de tomber.

L'imitation des anciens a pris chez les Allemands une direction toute autre que dans le reste de l'Europe. Le caractère consciencieux dont ils ne se départent jamais les a

conduits à ne point mêler ensemble le génie moderne avec le génie antique ; ils traitent à quelques égards les fictions comme de la vérité, car ils trouvent le moyen d'y porter du scrupule ; ils appliquent aussi cette même disposition à la connoissance exacte et profonde des monuments qui nous restent des temps passés. En Allemagne, l'étude de l'antiquité comme celle des sciences et de la philosophie réunit les branches divisées de l'esprit humain.

Heyne embrasse tout ce qui se rapporte à la littérature, à l'histoire et aux beaux-arts avec une étonnante perspicacité. Wolf tire des observations les plus fines, les indications les plus hardies, et ne se soumettant en rien à l'autorité, il juge par lui-même l'authenticité des écrits des Grecs et leur valeur. On peut voir dans un dernier écrit de M. Ch. de Villers, que j'ai déjà nommé avec la haute estime qu'il mérite, quels travaux immenses l'on publie chaque année en Allemagne sur les auteurs classiques. Les Allemands se croient appelés en toutes choses au rôle de contemplateurs, et l'on diroit qu'ils ne sont pas de leur siècle, tant leurs réflexions et

leur intérêt se tournent vers une autre époque du monde.

Il se peut que le meilleur temps pour la poésie fût celui de l'ignorance, et que la jeunesse du genre humain soit passée pour toujours ; cependant on croit sentir dans les écrits des Allemands une jeunesse nouvelle, celle qui naît du noble choix qu'on peut faire après avoir tout connu. L'âge des lumières a son innocence aussi-bien que l'âge d'or, et si dans l'enfance du genre humain on n'en croit que son ame, lorsqu'on a tout appris on revient à ne plus se confier qu'en elle.

CHAPITRE X.

*Influence de la Nouvelle Philosophie sur les
Sciences.*

IL n'est pas douteux que la philosophie idéaliste ne porte au recueillement, et que disposant l'esprit à se replier sur lui-même, elle n'augmente sa pénétration et sa persistance dans les travaux intellectuels. Mais cette philosophie est-elle également favorable aux sciences qui consistent dans l'observation de la nature ? C'est à l'examen de cette question que les réflexions suivantes sont destinées.

On a généralement attribué les progrès des sciences, dans le dernier siècle, à la philosophie expérimentale, et comme l'observation sert en effet beaucoup dans cette carrière, on s'est cru d'autant plus certain d'atteindre aux

vérités scientifiques, qu'on accordoit plus d'importance aux objets extérieurs ; cependant la patrie de Kepler et de Leibnitz n'est pas à dédaigner pour la science. Les principales découvertes modernes, la poudre, l'imprimerie, ont été faites par les Allemands, et néanmoins la tendance des esprits, en Allemagne, a toujours été vers l'idéalisme.

Bacon a comparé la philosophie spéculative à l'alouette qui s'élève jusqu'aux cieux et redescend sans rien rapporter de sa course, et la philosophie expérimentale, au faucon qui s'élève aussi haut, mais revient avec sa proie.

Peut-être que de nos jours Bacon eût senti les inconvénients de la philosophie purement expérimentale ; elle a travesti la pensée en sensation, la morale en intérêt personnel, et la nature en mécanisme, car elle tendoit à rabaisser toutes choses. Les Allemands ont combattu son influence dans les sciences physiques comme dans un ordre plus relevé, et tout en soumettant la nature à l'observation, ils considèrent ses phénomènes en général d'une manière vaste et animée ; c'est toujours une présomption en faveur d'une opinion que son

empire sur l'imagination, car tout annonce que le beau est aussi le vrai dans la sublime conception de l'univers.

La philosophie nouvelle a déjà exercé sous plusieurs rapports son influence sur les sciences physiques en Allemagne ; d'abord le même esprit d'universalité, que j'ai remarqué dans les littérateurs et les philosophes, se retrouve aussi dans les savants. Humboldt raconte en observateur exact les voyages dont il a bravé les dangers en chevalier valeureux, et ses écrits intéressent également les physiciens et les poètes. Schelling, Bader, Schubert, etc., ont publié des ouvrages dans lesquels les sciences sont présentées sous un point de vue qui captive la réflexion et l'imagination : et long-temps avant que les métaphysiciens modernes eussent existé, Keppler et Haller avoient su tout à la fois observer et deviner la nature.

L'attrait de la société est si grand en France, qu'elle ne permet à personne de donner beaucoup de temps au travail. Il est donc naturel qu'on n'ait point de confiance dans ceux qui veulent réunir plusieurs genres d'études. Mais dans un pays où la vie entière

d'un homme peut être livrée à la méditation, on a raison d'encourager la multiplicité des connoissances ; on se donne ensuite exclusivement à celle de toutes que l'on préfère ; mais il est peut-être impossible de comprendre à fond une science sans s'être occupé de toutes. Sir Humphry Davy maintenant le premier chimiste de l'Angleterre cultive les lettres avec autant de goût que de succès. La littérature répand des lumières sur les sciences, comme les sciences sur la littérature ; et la connexion qui existe entre tous les objets de la nature doit avoir lieu de même dans les idées de l'homme.

L'universalité des connoissances conduit nécessairement au désir de trouver les lois générales de l'ordre physique. Les Allemands descendent de la théorie à l'expérience, tandis que les Français remontent de l'expérience à la théorie. Les Français, en littérature, reprochent aux Allemands de n'avoir que des beautés de détail, et de ne pas s'entendre à la composition d'un ouvrage. Les Allemands reprochent aux Français de ne considérer que les faits particuliers dans les sciences, et de ne pas les rallier à un système ; c'est en cela

principalement que consiste la différence entre les savants Allemands et les savants Français.

En effet, s'il étoit possible de découvrir les principes qui régissent cet univers, il vaudroit certainement mieux partir de cette source pour étudier tout ce qui en dérive ; mais on ne sait guère rien de l'ensemble en toutes choses qu'à l'aide des détails, et la nature n'est pour l'homme que les feuilles éparses de la sybille, dont nul, jusqu'à ce jour, n'a pu faire un livre. Néanmoins les savants Allemands, qui sont en même temps philosophes, répandent un intérêt prodigieux sur la contemplation des phénomènes de ce monde : ils n'interrogent point la nature au hasard, d'après le cours accidentel des expériences ; mais ils prédisent par la pensée ce que l'observation doit confirmer.

Deux grandes vues générales leur servent de guide dans l'étude des sciences ; l'une, que l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'autre, que l'analogie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie, et de chaque partie dans le tout.

C'est une belle conception que celle qui tend à trouver la ressemblance des lois de l'entendement humain avec celles de la nature, et considère le monde physique comme le relief du monde moral. Si le même génie étoit capable de composer l'Iliade et de sculpter comme Phidias, le Jupiter du sculpteur ressembleroit au Jupiter du poëte ; pourquoi donc l'intelligence suprême, qui a formé la nature et l'ame, n'auroit-elle pas fait de l'une l'emblème de l'autre ? Ce n'est point un vain jeu de l'imagination que ces métaphores continuelles, qui servent à comparer nos sentiments avec les phénomènes extérieurs, la tristesse, avec le ciel couvert de nuages, le calme, avec les rayons argentés de la lune, la colère, avec les flots agités par les vents ; c'est la même pensée du créateur qui se traduit dans deux langages différents, et l'un peut servir d'interprète à l'autre. Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le monde et l'intelligence est l'indice d'un grand mystère, et tous les esprits en seroient frappés, si l'on parvenoit à en tirer des découvertes positives ; mais toute-

fois cette lueur encore incertaine porte bien loin les regards.

Les analogies des divers éléments de la nature physique entre eux servent à constater la suprême loi de la création, la variété dans l'unité, et l'unité dans la variété. Qu'y a-t-il de plus étonnant, par exemple, que le rapport des sons et des formes, des sons et des couleurs? Un Allemand, Chladni, a fait nouvellement l'expérience que les vibrations des sons mettent en mouvement des grains de sable réunis sur un plateau de verre, de telle manière que quand les tons sont purs, les grains de sable se réunissent en formes régulières, et quand les tons sont discordants, les grains de sable tracent sur le verre des figures sans aucune symétrie. L'aveugle-né Sanderson disoit qu'il se représentoit la couleur écarlate comme le son de la trompette, et un savant a voulu faire un clavecin pour les yeux qui pût imiter par l'harmonie des couleurs le plaisir que cause la musique. Sans cesse nous comparons la peinture à la musique, et la musique à la peinture, parceque les émotions que nous éprouvons nous révèlent des analogies où l'observation froide ne verroit que des différences. Chaque plante, chaque

fleur contient le système entier de l'univers ; un instant de vie recèle en son sein l'éternité, le plus foible atome est un monde, et le monde peut-être n'est qu'un atome. Chaque portion de l'univers semble un miroir où la création toute entière est représentée, et l'on ne sait ce qui inspire le plus d'admiration, ou de la pensée, toujours la même, ou de la forme, toujours diverse.

On peut diviser les savants de l'Allemagne en deux classes, ceux qui se vouent en entier à l'observation, et ceux qui prétendent à l'honneur de pressentir les secrets de la nature. Parmi les premiers, on doit citer d'abord Werner, qui a puisé dans la minéralogie la connoissance de la formation du globe et des époques de son histoire ; Herschel et Schroeter, qui font sans cesse des découvertes nouvelles dans le pays des cieux ; des astronomes calculateurs tels que Zach et Bode ; de grands chimistes tels que Klaproth et Bucholz ; dans la classe des physiciens philosophes, il faut compter Schelling, Ritter, Bader, Steffens, etc. Les esprits les plus distingués de ces deux classes se rapprochent et s'entendent, car les physiciens philosophes ne sauroient dédaigner l'expérience, et les

observateurs profonds ne se refusent point aux résultats possibles des hautes contemplations.

Déjà l'attraction et l'impulsion ont été l'objet d'un examen nouveau, et l'on en a fait une application heureuse aux affinités chimiques. La lumière, considérée comme un intermédiaire entre la matière et l'esprit, a donné lieu à plusieurs aperçus très philosophiques. L'on parle avec estime d'un travail de Goethe sur les couleurs. Enfin, de toutes parts en Allemagne l'émulation est excitée par le désir et l'espoir de réunir la philosophie expérimentale et la philosophie spéculative, et d'agrandir ainsi la science de l'homme et celle de la nature.

L'idéalisme intellectuel fait de la volonté, qui est l'ame, le centre de tout : le principe de l'idéalisme physique c'est la vie. L'homme parvient par la chimie comme par le raisonnement au plus haut degré de l'analyse ; mais la vie lui échappe par la chimie, comme le sentiment par le raisonnement. Un écrivain Français avoit prétendu que la pensée n'étoit autre chose *qu'un produit matériel du cerveau*. Un autre savant a dit que lorsqu'on seroit plus avancé dans la chimie, on parviendroit à savoir

comment on fait de la vie; l'un outrageoit la nature comme l'autre outrageoit l'ame.

Il faut, disoit Fichte, comprendre ce qui est incompréhensible comme tel. Cette expression singulière renferme un sens profond: il faut sentir et reconnoître ce qui doit rester inaccessible à l'analyse, et dont l'essor de la pensée peut seul approcher.

On a cru trouver dans la nature trois modes d'existence distincts; la végétation, l'irritabilité et la sensibilité. Les plantes, les animaux et les hommes se trouvent renfermés dans ces trois manières de vivre, et si l'on veut appliquer aux individus même de notre espèce cette division ingénieuse, on verra que, parmi les différents caractères, on peut également la retrouver. Les uns végètent comme des plantes, les autres jouissent ou s'irritent à la manière des animaux, et les plus nobles enfin, possèdent et développent en eux les qualités qui distinguent la nature humaine. Quoi qu'il en soit, la volonté qui est la vie, la vie qui est aussi la volonté, renferment tout le secret de l'univers et de nous-mêmes, et ce secret-là, comme on ne peut ni le nier, ni l'expliquer, il faut y arriver nécessairement par une espèce de divination.

Quel emploi de force ne faudroit-il pas pour ébranler avec un levier fait sur le modèle du bras les poids que le bras soulève ! Ne voyons-nous pas tous les jours la colère, ou quelque autre affection de l'ame, augmenter comme par miracle la puissance du corps humain ? Quelle est donc cette puissance mystérieuse de la nature qui se manifeste par la volonté de l'homme ? et comment, sans étudier sa cause et ses effets, pourroit-on faire aucune découverte importante dans la théorie des puissances physiques ?

La doctrine de l'Écossais Brown, analysée plus profondément en Allemagne que partout ailleurs, est fondée sur ce même système d'action et d'unité centrale qui est si fécond dans ses conséquences. Brown a cru que l'état de souffrance ou l'état de santé ne tenoit point à des maux partiels, mais à l'intensité du principe vital qui s'affoiblissoit ou s'exaltoit selon les différentes vicissitudes de l'existence.

Parmi les savants Anglois il n'y a guères que Hartley et son disciple Priestley, qui aient pris la métaphysique comme la physique, sous un point de vue tout-à-fait matérialiste. On dira que la physique ne peut-être que ma-

térialiste ; j'ose ne pas être de cet avis. Ceux qui font de l'ame même un être passif, bannisent à plus forte raison des sciences positives l'inexplicable ascendant de la volonté de l'homme ; et cependant il est plusieurs circonstances dans lesquelles cette volonté agit sur l'intensité de la vie, et la vie sur la matière. Le principe de l'existence est comme un intermédiaire entre le corps et l'ame dont la puissance ne sauroit être calculée, mais ne peut être niée sans méconnoître ce qui constitue la nature animée et sans réduire ses lois purement au mécanisme.

Le docteur Gall, de quelque manière que son système soit jugé, est respecté de tous les savants pour les études et les découvertes qu'il a faites dans la science de l'anatomie ; et si l'on considère les organes de la pensée comme différents d'elle-même, c'est-à-dire comme les moyens qu'elle employe, on peut ce me semble admettre que la mémoire et le calcul, l'aptitude à telle ou telle science, le talent pour tel ou tel art, enfin tout ce qui sert d'instrument à l'intelligence, dépend en quelque sorte de la structure du cerveau. S'il existe une échelle graduée depuis la pierre

jusqu'à la vie humaine, il doit y avoir de certaines facultés en nous qui tiennent de l'ame et du corps tout à la fois, et de ce nombre sont la mémoire et le calcul, les plus physiques de nos facultés intellectuelles, et les plus intellectuelles de nos facultés physiques. Mais l'erreur commenceroit au moment où l'on voudroit attribuer à la structure du cerveau une influence sur les qualités morales, car la volonté est tout-à-fait indépendante des facultés physiques : c'est dans l'action purement intellectuelle de cette volonté que consiste la conscience, et la conscience est et doit être affranchie de l'organisation corporelle. Tout ce qui tendroit à nous ôter la responsabilité de nos actions seroit faux et mauvais.

Un jeune médecin d'un grand talent, Koeff, attire déjà l'attention de ceux qui l'ont entendu, par des considérations toutes nouvelles sur le principe de la vie, sur l'action de la mort, sur les causes de la folie ; tout ce mouvement dans les esprits annonce une révolution quelconque même dans la manière de considérer les sciences. Il est impossible d'en prévoir encore les résultats ; mais ce qu'on peut affirmer avec vérité, c'est que si les Allemands se laissent guider par l'imagination, ils

ne s'épargnent aucun travail, aucune recherche, aucune étude, et réunissent au plus haut degré deux qualités qui semblent s'exclure, la patience et l'enthousiasme.

Quelques savants Allemands poussant encore plus loin l'idéalisme physique, combattent l'axiome *qu'il n'y a pas d'action à distance*, et veulent au contraire rétablir partout le mouvement spontané dans la nature. Ils rejettent l'hypothèse des fluides, dont les effets tiendroient à quelques égards des forces mécaniques qui se pressent et se refoulent sans qu'aucune organisation indépendante les dirige.

Ceux qui considèrent la nature comme une intelligence ne donnent pas à ce mot le même sens qu'on a coutume d'y attacher; car la pensée de l'homme consiste dans la faculté de se replier sur soi-même, et l'intelligence de la nature marche en avant, comme l'instinct des animaux. La pensée se possède elle-même puisqu'elle se juge; l'intelligence sans réflexion est une puissance toujours attirée au dehors. Quand la nature cristallise selon les formes les plus régulières, il ne s'ensuit pas qu'elle sache les mathématiques, ou du moins elle ne sait pas qu'elle les sait, et la conscience

d'elle-même lui manque. Les savants Allemands attribuent aux forces physiques une certaine originalité individuelle, et d'autre part ils paroissent admettre, dans leur manière de présenter quelques phénomènes du magnétisme animal, que la volonté de l'homme sans acte extérieur, exerce une très grande influence sur la matière, et spécialement sur les métaux.

Pascal dit *que les astrologues et les alchimistes ont quelques principes, mais qu'ils en abusent.* Il y a eu peut-être dans l'antiquité des rapports plus intimes entre l'homme et la nature qu'il n'en existe de nos jours. Les mystères d'Eleusis, le culte des Egyptiens, le système des émanations chez les Indiens, l'adoration des éléments et du soleil chez les Persans, l'harmonie des nombres qui fonda la doctrine de Pythagore, sont des traces d'un attrait singulier qui réunissoit l'homme avec l'univers.

Le spiritualisme, en fortifiant la puissance de la réflexion, a séparé davantage l'homme des influences physiques, et la réformation, en portant plus loin encore le penchant vers l'analyse, a mis la raison en garde contre les impressions primitives de l'imagination : les Allemands tendent vers le véritable perfec-

tionnement de l'esprit humain, lorsqu'ils cherchent à réveiller les inspirations de la nature par les lumières de la pensée.

L'expérience conduit chaque jour les savants à reconnoître des phénomènes auxquels on ne croyoit plus, parcequ'ils étoient mélangés avec des superstitions, et que l'on en faisoit jadis des présages. Les anciens ont raconté que des pierres tomboient du ciel, et de nos jours on a constaté l'exactitude de ce fait dont on avoit nié l'existence. Les anciens ont parlé de pluies rouges comme du sang et des foudres de la terre, on s'est assuré nouvellement de la vérité de leurs assertions à cet égard.

L'astronomie et la musique sont la science et l'art que les hommes ont connus de toute antiquité : pourquoi les sons et les astres ne seroient-ils pas réunis par des rapports que les anciens auroient sentis, et que nous pourrions retrouver ? Pythagore avoit soutenu que les planètes étoient entre elles à la même distance que les sept cordes de la lyre, et l'on affirme qu'il a pressenti les nouvelles planètes qui été découverte entre ont Mars et Jupiter.*

* M. Prevost, professeur de philosophie à Genève, a publié sur ce sujet un brochure d'un très grand intérêt. Cet écrivain philosophe est aussi connu en Europe qu'estimé dans sa patrie.

Il paroît qu'il n'ignoroit pas le vrai système des cieux, l'immobilité du soleil, puisque Copernic s'appuie à cet égard de son opinion citée par Cicéron. D'où venoient donc ces étonnantes découvertes, sans le secours des expériences et des machines nouvelles dont les modernes sont en possession? C'est que les anciens marchaient hardiment éclairés par le génie. Ils se servoient de la raison sur laquelle repose l'intelligence humaine; mais ils consultoient aussi l'imagination qui est la prêtresse de la nature.

Ce que nous appelons des erreurs et des superstitions tenoit peut-être à des lois de l'univers qui nous sont encore inconnues. Les rapports des planètes avec les métaux, l'influence de ces rapports, les oracles même, et les présages, ne pourroient-ils pas avoir pour cause des puissances occultes dont nous n'avons plus aucune idée? et qui sait s'il n'y a pas un germe de vérité caché dans tous les apologues, dans toutes les croyances, qu'on a flétri du nom de folie? Il ne s'ensuit pas assurément qu'il fallût renoncer à la méthode expérimentale, si nécessaire dans les sciences. Mais pourquoi ne donneroit-on pas pour guide suprême à cette méthode une philosophie plus

étendue, qui embrasseroit l'univers dans son ensemble, et ne mépriseroit pas *le côté nocturne de la nature*, en attendant qu'on puisse y répandre de la clarté?

—C'est de la poésie, répondra-t-on, que toute cette manière de considérer le monde physique; mais on ne parvient à le connoître d'une manière certaine que par l'expérience, et tout ce qui n'est pas susceptible de preuves peut être un amusement de l'esprit, mais ne conduit jamais à des progrès solides.—Sans doute les Français ont raison de recommander aux Allemands le respect pour l'expérience; mais ils ont tort de tourner en ridicule les pressentiments de la réflexion, qui seront peut-être un jour confirmés par la connoissance des faits. La plupart des grandes découvertes ont commencé par paroître absurdes, et l'homme de génie ne fera jamais rien s'il a peur des plaisanteries; elles sont sans force quand on les dédaigne, et prennent toujours plus d'ascendant quand on les redoute. On voit dans les contes de fées des fantômes qui s'opposent aux entreprises des chevaliers et les tourmentent jusqu'à ce que ces chevaliers aient passé outre. Alors tous les sortilèges s'évanouissent, et la campagne

féconde s'offre à leurs regards. L'envie et la médiocrité ont bien aussi leurs sortilèges : mais il faut marcher vers la vérité, sans s'inquiéter des obstacles apparents qui se présentent.

Lorsque Keppler eut découvert les lois harmoniques du mouvement des corps célestes, c'est ainsi qu'il exprima sa joie : “ Enfin, “ après dix-huit mois, une première lueur “ m'a éclairé, et dans ce jour remarquable “ j'ai senti les purs rayons des vérités su- “ blimes. Rien à présent ne me retient : “ j'ose me livrer à ma sainte ardeur, j'ose “ insulter aux mortels en leur avouant que “ je me suis servi de la science mondaine, “ que j'ai dérobé les vases d'Egypte pour en “ construire un temple à mon Dieu. Si l'on “ me pardonne, je m'en réjouirai ; si l'on me “ blâme, je le supporterai. Le sort en est “ jeté, j'écris ce livre : qu'il soit lu par mes “ contemporains ou par la postérité, n'im- “ porte ; il peut bien attendre un lecteur “ pendant un siècle, puisque Dieu lui-même “ a manqué, durant six mille années, d'un “ contemplateur tel que moi.” Cette expres- sion hardie d'un orgueilleux enthousiasme prouve la force intérieure du génie.

Goethe a dit sur la perfectibilité de l'esprit

humain un mot plein de sagacité : *Il avance toujours, mais en ligne spirale.* Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'à beaucoup d'époques il semble reculer, et revient ensuite sur ses pas, en ayant gagné quelques degrés de plus. Il y a des moments où le scepticisme est nécessaire au progrès des sciences ; il en est d'autres où, selon Hemsterhuis, *l'esprit merveilleux doit l'emporter sur l'esprit géométrique.* Quand l'homme est dévoré, ou plutôt réduit en poussière par l'incrédulité, cet esprit merveilleux est le seul qui rende à l'ame une puissance d'admiration sans laquelle on ne peut comprendre la nature.

La théorie des sciences en Allemagne a donné aux esprits un élan semblable à celui que la métaphysique avoit imprimé dans l'étude de l'ame. La vie tient dans les phénomènes physiques le même rang que la volonté dans l'ordre moral. Si les rapports de ces deux systèmes les font bannir tous deux par de certaines gens, il y en a qui verroient dans ces rapports la double garantie de la même vérité. Ce qui est certain au moins, c'est que l'intérêt des sciences est singulièrement augmenté par cette manière de les rattacher toutes à quelques idées principales. Les poètes pour-

roient trouver dans les sciences une foule de pensées à leur usage, si elles communiquoient entre elles par la philosophie de l'univers, et si cette philosophie de l'univers, au lieu d'être abstraite, étoit animée par l'inépuisable source du sentiment. L'univers ressemble plus à un poëme qu'à une machine; et s'il falloit choisir, pour le concevoir, de l'imagination ou de l'esprit mathématique, l'imagination approcheroit davantage de la vérité. Mais encore une fois il ne faut pas choisir, puisque c'est la totalité de notre être moral qui doit être employée dans une si importante méditation.

Le nouveau système de physique générale, qui sert de guide en Allemagne à la physique expérimentale, ne peut être jugé que par ses résultats. Il faut voir s'il conduira l'esprit humain à des découvertes nouvelles et constatées. Mais ce qu'on ne peut nier, ce sont les rapports qu'il établit entre les différentes branches d'études. On se fuit les uns les autres d'ordinaire, quand on a des occupations différentes, parcequ'on s'ennuie réciproquement. L'érudit n'a rien à dire au poëte, le poëte au physicien, et même, entre les savants, ceux qui s'occupent de sciences diverses ne s'intéressent guère à leurs tra-

vaux mutuels : cela ne peut être ainsi depuis que la philosophie centrale établit une relation d'une nature sublime entre toutes les pensées. Les savants pénètrent la nature à l'aide de l'imagination. Les poètes trouvent dans les sciences les véritables beautés de l'univers. Les érudits enrichissent les poètes par les souvenirs, et les savants par les analogies.

Les sciences présentées isolément et comme un domaine étranger à l'ame n'attirent pas les esprits exaltés. La plupart des hommes qui s'y sont voués, à quelques honorables exceptions près, ont donné à notre siècle cette tendance vers le calcul qui sert si bien à connoître dans tous les cas quel est le plus fort. La philosophie allemande fait entrer les sciences physiques dans cette sphère universelle des idées où les moindres observations comme les plus grands résultats tiennent à l'intérêt de l'ensemble.

CHAPITRE XI.

De l'influence de la nouvelle Philosophie sur le caractère des Allemands.

IL sembleroit qu'un système de philosophie qui attribue à ce qui dépend de nous, à notre volonté, une action toute-puissante, devrait fortifier le caractère et le rendre indépendant des circonstances extérieures ; mais il y a lieu de croire que les institutions politiques et religieuses peuvent seules former l'esprit public, et que nulle théorie abstraite n'est assez efficace pour donner à une nation de l'énergie : car il faut l'avouer les Allemands de nos jours n'ont pas ce qu'on peut appeler du caractère. Ils sont vertueux, intègres, comme hommes privés, comme pères de famille, comme administrateurs ; mais leur empressement gracieux et complaisant pour le pouvoir fait de la peine, surtout quand on les aime et

qu'on les croit les défenseurs spéculatifs les plus éclairés de la dignité humaine.

La sagacité de l'esprit philosophique leur a seulement appris à connoître en toutes circonstances la cause et les conséquences de ce qui arrive, et il leur semble que, dès qu'ils ont trouvé une théorie pour un fait, il est justifié. L'esprit militaire et l'amour de la patrie ont porté diverses nations au plus haut degré possible d'énergie ; maintenant ces deux sources de dévouement existent à peine chez les Allemands pris en masse. Ils ne comprennent guère de l'esprit militaire qu'une tactique pédantesque qui les autorise à être battus selon les règles, et de la liberté que cette subdivision en petits pays qui, accoutumant les citoyens à se sentir foibles comme nation, les conduit bientôt à se montrer foibles aussi comme individus. Le respect pour les formes est très favorable au maintien des lois ; mais ce respect, tel qu'il existe en Allemagne, donne l'habitude d'une marche si ponctuelle et si précise, qu'on ne sait pas même, quand le but est devant soi, s'ouvrir une route nouvelle pour y arriver.

Les spéculations philosophiques ne conviennent qu'à un petit nombre de penseurs, et loin

qu'elles servent à lier ensemble une nation, elles mettent trop de distance entre les ignorants et les hommes éclairés. Il y a en Allemagne trop d'idées neuves et pas assez d'idées communes en circulation, pour connoître les hommes et les choses. Les idées communes sont nécessaires à la conduite de la vie; les affaires exigent l'esprit d'exécution plutôt que celui d'invention: ce qu'il y a de bizarre dans les différentes manières de voir des Allemands tend à les isoler les uns des autres, car les pensées et les intérêts qui réunissent les hommes entre eux doivent être d'une nature simple et d'une vérité frappante.

Le mépris du danger, de la souffrance et de la mort, n'est pas assez universel dans toutes les classes de la nation Allemande. Sans doute la vie a plus de prix pour des hommes capables de sentiments et d'idées, que pour ceux qui ne laissent après eux ni traces ni souvenirs; mais de même que l'enthousiasme poétique peut se renouveler par le plus haut degré des lumières, la fermeté raisonnée devrait remplacer l'instinct de l'ignorance. C'est à la philosophie fondée sur la religion qu'il appartiendrait d'inspirer dans toutes les occasions un courage inaltérable.

Si toutefois la philosophie ne s'est pas montrée toute-puissante à cet égard en Allemagne, il ne faut pas pour cela la dédaigner; elle soutient, elle éclaire chaque homme en particulier; mais le gouvernement seul peut exciter cette électricité morale qui fait éprouver le même sentiment à tous. On est plus irrité contre les Allemands, quand on les voit manquer d'énergie, que contre les Italiens, dont la situation politique a depuis plusieurs siècles affaibli le caractère. Les Italiens conservent toute leur vie, par leur grâce et leur imagination, des droits prolongés à l'enfance, mais les physionomies et les manières rudes des Germains semblent annoncer une âme ferme, et l'on est désagréablement surpris quand on ne la trouve pas. Enfin la faiblesse du caractère se pardonne quand elle est avouée, et dans ce genre les Italiens ont une franchise singulière qui inspire une sorte d'intérêt, tandis que les Allemands, n'osant confesser cette faiblesse qui leur va si mal, sont flatteurs avec énergie et vigoureusement soumis. Ils accentuent durement les paroles pour cacher la souplesse des sentiments, et se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique.

au monde : le respect pour la force, et l'attendrissement de la peur qui change ce respect en admiration.

C'est à de tels contrastes qu'il faut attribuer la disgrâce Allemande que l'on se plaît à contrefaire dans les comédies de tous les pays. Il est permis d'être lourd et roide, lorsqu'on reste sévère et ferme ; mais si l'on revêt cette roideur naturelle du faux sourire de la servilité, c'est alors que l'on s'expose au ridicule mérité ; le seul qui reste. Enfin, il y a une certaine maladresse dans le caractère des Allemands, nuisible à ceux même qui auroient la meilleure envie de tout sacrifier à leur intérêt, et l'on s'impatiente d'autant plus contre eux, qu'ils perdent les honneurs de la vertu, sans arriver aux profits de l'habileté.

Tout en reconnoissant que la philosophie allemande est insuffisante pour former une nation, il faut convenir que les disciples de la nouvelle école sont beaucoup plus près que tous les autres d'avoir de la force dans le caractère : ils la rêvent, ils la désirent, ils la conçoivent ; mais elle leur manque souvent. Il y a très peu d'hommes en Allemagne qui sachent seulement écrire sur la politique. La plupart de ceux qui s'en mêlent sont systé-

matiques et très souvent inintelligibles. Quand il s'agit de de la métaphysique transcendante, quand on s'essaie à se plonger dans les ténèbres de la nature, tous les aperçus, quelque vagues qu'ils soient, ne sont pas à dédaigner, tous les pressentiments peuvent guider, tous les à-peu-près sont encore beaucoup. Il n'en est pas ainsi des affaires de ce monde; il est possible de les savoir, il faut donc les présenter avec clarté. L'obscurité dans le style, lorsqu'on traite des pensées sans bornes, est quelquefois l'indice de l'étendue même de l'esprit; mais l'obscurité dans l'analyse des choses de la vie prouve seulement qu'on ne les comprend pas.

Lorsqu'on fait intervenir la métaphysique dans les affaires, elle sert à tout confondre pour tout excuser, et l'on prépare ainsi des brouillards pour asile à sa conscience. L'emploi de cette métaphysique seroit de l'adresse, si de nos jours tout n'étoit pas réduit à deux idées très simples et très claires, l'intérêt ou le devoir. Les hommes énergiques, quelle que soit celle de ces deux directions qu'ils suivent, vont tout droit au but sans s'embarrasser des théories, qui ne trompent ni ne persuadent plus personne.

—Vous voilà donc revenue, dira-t-on, à vanter comme nous, l'expérience et l'observation.—Je n'ai jamais nié qu'il ne fallût l'une et l'autre pour se mêler des intérêts de ce monde ; mais c'est dans la conscience de l'homme que doit être le principe idéal d'une conduite extérieurement dirigée par de sages calculs. Les sentiments divins sont ici-bas en proie aux choses terrestres, c'est la condition de l'existence. Le beau est dans notre ame et la lutte au dehors. Il faut combattre pour la cause de l'éternité, mais avec les armes du temps ; nul individu n'arrive, ni par la philosophie spéculative, ni par la connoissance des affaires seulement, à toute la dignité du caractère de l'homme ; et les institutions libres ont seules l'avantage de fonder dans les nations une morale publique, qui donne aux sentiments exaltés l'occasion de se développer dans la pratique de la vie.

CHAPITRE XII.

De la morale fondée sur l'intérêt personnel.

LES écrivains Français ont eu tout-à-fait raison de considérer la morale fondée sur l'intérêt comme une conséquence de la métaphysique qui attribuoit toutes les idées aux sensations. S'il n'y a rien dans l'ame que ce que les sensations y ont mis, l'agréable ou le désagréable doit être l'unique mobile de notre volonté. Helvétius, Diderot, Saint-Lambert, n'ont pas dévié de cette ligne, et ils ont expliqué toutes les actions, y compris le dévouement des martyrs, par l'amour de soi-même. Les Anglais, qui, pour la plupart, professent en métaphysique la philosophie expérimentale, n'ont jamais pu supporter cependant la morale fondée sur l'intérêt. Shaftsbury, Hutcheson, Smith, etc., ont proclamé le sens moral, et

la sympathie, comme la source de toutes les vertus. Hume lui-même, le plus sceptique des philosophes Anglais, n'a pu lire sans dégoût cette théorie de l'amour de soi, qui flétrit la beauté de l'ame. Rien n'est plus opposé que ce système à l'ensemble des opinions des Allemands : aussi leurs écrivains philosophiques et moralistes, à la tête desquels il faut placer Kant, Fichte et Jacobi, l'ont-ils combattu victorieusement.

Comme la tendance des hommes vers le bonheur est la plus universelle et la plus active de toutes, on a cru fonder la moralité de la manière la plus solide, en disant qu'elle consistoit dans l'intérêt personnel bien entendu. Cette idée a séduit des hommes de bonne foi, et d'autres se sont proposé d'en abuser, et n'y ont que trop bien réussi. Sans doute, les lois générales de la nature et de la société mettent en harmonie le bonheur et la vertu ; mais ces lois sont sujettes à des exceptions très nombreuses, et paroissent en avoir encore plus qu'elles n'en ont.

L'on échappe aux arguments tirés de la prospérité du vice et des revers de la vertu, en faisant consister le bonheur dans la satisfaction de la conscience ; mais cette satisfac-

tion, d'un ordre tout-à-fait religieux, n'a point de rapport avec ce qu'on désigne ici-bas par le mot de bonheur. Appeler le dévouement ou l'égoïsme, le crime ou la vertu, un intérêt personnel bien ou mal entendu, c'est vouloir combler l'abîme qui sépare l'homme coupable de l'homme honnête, c'est détruire le respect, c'est affaiblir l'indignation ; car si la morale n'est qu'un bon calcul, celui qui peut y manquer ne doit être accusé que d'avoir l'esprit faux. L'on ne sauroit éprouver le noble sentiment de l'estime pour quelqu'un, parcequ'il calcule bien, ni la vigueur du mépris contre un autre, parcequ'il calcule mal. On est donc parvenu par ce système au but principal de tous les hommes corrompus, qui veulent mettre de niveau le juste avec l'injuste, ou du moins considérer l'un et l'autre comme une partie bien ou mal jouée : aussi les philosophes de cette école se servent-ils plus souvent du mot de faute que de celui de crime ; car, d'après leur manière de voir, il n'y a dans la conduite de la vie que des combinaisons habiles ou maladroites.

On ne concevrait pas non plus comment le remords pourroit entrer dans un pareil système ; le criminel, lorsqu'il est puni, doit

éprouver le genre de regret que cause une spéculation manquée; car si notre propre bonheur est notre principal objet, si nous sommes l'unique but de nous-mêmes, la paix doit être bientôt rétablie entre ces deux proches alliés, celui qui a eu tort et celui qui en souffre. C'est presque un proverbe généralement admis, que, dans ce qui ne concerne que soi, chacun est libre; or, puisque dans la morale fondée sur l'intérêt il ne s'agit jamais que de soi, je ne sais pas ce qu'on auroit à répondre à celui qui diroit: "Vous me donnez pour mobile de mes actions mon propre avantage; bien obligé: mais la manière de concevoir cet avantage dépend nécessairement du caractère de chacun. J'ai du courage, ainsi je puis braver mieux qu'un autre les périls attachés à la désobéissance aux lois reçues; j'ai de l'esprit, ainsi je me crois plus de moyens pour éviter d'être puni; enfin, si cela me tourne mal, j'ai assez de fermeté pour prendre mon parti de m'être trompé; et j'aime mieux les plaisirs et les hasards d'un gros jeu que la monotonie d'une existence régulière."

Combien d'ouvrages Français, dans le dernier siècle, n'ont-ils pas commenté ces argu-

ments qu'on ne sauroit réfuter complètement ; car, en fait de chances, une sur mille peut suffire pour exciter l'imagination à tout faire pour l'obtenir ; et, certes, il y a plus d'un contre mille à parier en faveur des succès du vice.—Mais, diront beaucoup d'honnêtes partisans de la morale fondée sur l'intérêt, cette morale n'exclut pas l'influence de la religion sur les âmes.—Quelle foible et triste part lui laisse-t-on ! Lorsque tous les systèmes admis en philosophie comme en morale sont contraires à la religion, que la métaphysique anéantit la croyance à l'invisible, et la morale le sacrifice de soi, la religion reste dans les idées, comme le roi restoit dans la constitution que l'assemblée constituante avoit décrétée. C'étoit une république, plus, un roi ; je dis de même que tous ces systèmes de métaphysique matérialiste et de moralité égoïste sont de l'athéisme, plus, un Dieu. Il est donc aisé de prévoir ce qui sera sacrifié dans l'édifice des pensées, quand l'on n'y donne qu'une place superflue à l'idée centrale du monde et de nous-mêmes.

La conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte jamais pour rien les suites heureuses ou malheureuses de

ses actions, lorsque ces actions sont dictées par le devoir. Il faut avoir toujours présent à l'esprit, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but ; mais cette prudence est à la vertu comme le bon sens au génie : tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux. Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'ame ; mais, s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. Le calcul, dans la conduite de la vie, doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions. C'est un bon moyen d'exécution, mais il faut que la source de la volonté soit d'une nature plus élevée, et qu'on ait en soi-même un sentiment intérieur qui nous force aux sacrifices de nos intérêts personnels.

Lorsqu'on vouloit empêcher saint Vincent de Paul de s'exposer aux plus grands périls pour secourir les malheureux, il répondoit :
" Me croyez-vous assez lâche pour préférer
" ma vie à moi !" Si les partisans de la morale fondée sur l'intérêt veulent retrancher de cet intérêt tout ce qui concerne l'existence terrestre, alors ils seront d'accord avec les

hommes les plus religieux ; mais encore pourra-t-on leur reprocher les mauvaises expressions dont ils se servent.

—En effet, dira-t-on, il ne s'agit que d'une dispute de mots ; nous appelons utile ce que vous appelez vertueux, mais nous plaçons de même l'intérêt bien entendu des hommes dans le sacrifice de leurs passions à leurs devoirs.— Les disputes de mots sont toujours des disputes de choses ; car tous les gens de bonne foi conviendront qu'ils ne tiennent à tel ou tel mot que par préférence pour telle ou telle idée ; comment les expressions habituellement employées dans les rapports les plus vulgaires pourroient-elles inspirer des sentiments généreux ? En prononçant les mots d'intérêt et d'utilité, réveillera-t-on les mêmes pensées dans notre cœur qu'en nous adjurant au nom du dévouement et de la vertu ?

Lorsque Thomas Morus aima mieux périr sur l'échafaud que de remonter au faite des grandeurs en faisant le sacrifice d'un scrupule de conscience ; lorsqu'après une année de prison, affaibli par la souffrance, il refusa d'aller retrouver sa femme et ses enfants qu'il chérissoit, et de se livrer de nouveau à ces occupations de l'esprit qui donnent tout à la

fois tant de calme et d'activité à l'existence ; lorsque l'honneur seul, cette religion mondaine, fit retourner dans les prisons d'Angleterre un vieux roi de France, parceque son fils n'avoit pas tenu les promesses au nom desquelles il avoit obtenu sa liberté ; lorsque les chrétiens vivoient dans les Catacombes, qu'ils renonçoient à la lumière du jour, et ne sentoient le ciel que dans leur ame ; si quelqu'un avoit dit qu'ils entendoient bien leur intérêt, quel froid glacé se seroit répandu dans les veines en l'écoutant, et combien un regard attendri nous eût mieux révélé tout ce qu'il y a de sublime dans de tels hommes !

Non certes, la vie n'est pas si aride que l'égoïsme nous l'a faite ; tout n'y est pas prudence, tout n'y est pas calcul ; et quand une action sublime ébranle toutes les puissances de notre être, nous ne pensons pas que l'homme généreux qui se sacrifie a bien connu, bien combiné son intérêt personnel : nous pensons qu'il immole tous les plaisirs, tous les avantages de ce monde, mas qu'un rayon divin descend dans son cœur pour lui causer un genre de félicité qui ne ressemble pas plus à tout ce que nous revêtons de ce nom, que l'immortalité à la vie.

Ce n'est pas sans motifs, cependant, qu'on met tant d'importance à fonder la morale sur l'intérêt personnel : on a l'air de ne soutenir qu'une théorie, et c'est en résultat une combinaison très ingénieuse pour établir le joug de tous les genres d'autorité. Nul homme, quelque dépravé qu'il soit, ne dira qu'il ne faut pas de morale ; car celui même qui seroit le plus décidé à en manquer voudroit encore avoir affaire à des dupes qui la conservassent. Mais quelle adresse d'avoir donné pour base à la morale la prudence ! quel accès ouvert à l'ascendant du pouvoir, aux transactions de la conscience, à tous les mobiles conseils des évènements !

Si le calcul doit présider à tout, les actions des hommes seront jugées d'après le succès ; l'homme dont les bons sentiments ont causé le malheur sera justement blâmé ; l'homme pervers mais habile sera justement applaudi. Enfin les individus ne se considérant entre eux que comme des obstacles ou des instruments, ils se haïront comme obstacles, et ne s'estimeront plus que comme moyens. Le crime même a plus de grandeur, quand il tient au désordre des passions enflammées, que lorsqu'il a pour objet l'intérêt personnel ; comment donc pourroit-on donner pour principe

à la vertu ce qui déshonoreroit même le crime !*

* Dans l'ouvrage de Bentham sur la législation, publié ou plutôt illustré par M. Dumont, il y a divers raisonnements sur le principe de l'utilité d'accord à plusieurs égards avec le système qui fonde la morale sur l'intérêt personnel. L'anecdote connue d'Aristide, qui fit rejeter un projet de Thémistocle, en disant seulement aux Athéniens, *que ce projet étoit avantageux mais injuste*, est citée par M. Dumont ; mais il rapporte les conséquences qu'on peut tirer de ce trait ainsi que de plusieurs autres, à l'utilité générale admise par Bentham comme la base de tous les devoirs. L'utilité de chacun, dit-il, doit être sacrifiée à l'utilité de tous, et celle du moment présent, à l'avenir, en faisant un pas de plus ; on pourroit convenir que la vertu consiste dans le sacrifice du temps à l'éternité, et ce genre de calcul ne seroit sûrement pas blâmé par les partisans de l'enthousiasme ; mais quelque effort que puisse tenter un homme aussi supérieur que M. Dumont pour étendre le sens de l'utilité, il ne pourra jamais faire que ce mot soit synonyme de celui de dévouement. Il dit que le premier mobile des actions des hommes, c'est le plaisir et la douleur, et il suppose alors que le plaisir des âmes nobles consiste à s'exposer volontiers aux souffrances matérielles pour acquérir des satisfactions d'un ordre plus relevé. Sans doute, il est aisé de faire de chaque parole un miroir qui réfléchisse toutes les idées ; mais si l'on veut s'en tenir à la signification naturelle de chaque terme, on verra que l'homme à qui l'on dit que son propre bonheur doit être le but de toutes ses actions ne peut être détourné de faire le mal qui lui convient, que par la crainte

ou le danger d'être puni,—crainte que la passion fait braver,—danger auquel un esprit habile peut se flatter d'échapper ;—sur quoi fondez-vous l'idée du juste ou de l'injuste, dira-t-on, si ce n'est sur ce qui est utile ou nuisible au plus grand nombre ? La justice pour les individus consiste dans le sacrifice d'eux-mêmes à leur famille ; pour la famille, dans le sacrifice d'elle-même à l'état, et pour l'état dans le respect de certains principes inaltérables qui font le bonheur et le salut de l'espèce humaine. Sans doute la majorité des générations dans la durée des siècles se trouvera bien d'avoir suivi la route de la justice, mais pour être vraiment et religieusement honnête il faut avoir toujours en vue le culte du beau moral indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent en résulter—l'utilité est nécessairement modifiée par les circonstances, la vertu ne doit jamais l'être.

CHAPITRE XIII.

De la Morale fondée sur l'intérêt national.

NON SEULEMENT la morale fondée sur l'intérêt personnel met, dans les rapports des individus entre eux, des calculs de prudence et d'égoïsme qui en banissent la sympathie, la confiance et la générosité; mais la morale des hommes publics, de ceux qui traitent au nom des nations, doit être nécessairement pervertie par ce système. S'il est vrai que la morale des individus puisse être fondée sur leur intérêt, c'est parceque la société toute entière tend à l'ordre et punit celui qui veut s'en écarter; mais une nation, et surtout un état puissant est comme un être isolé que les lois de la réciprocité n'atteignent pas. On peut dire, avec vérité, qu'au bout d'un certain nombre d'années les nations injustes succombent à la

haine qu'inspirent leurs injustices ; mais plusieurs générations peuvent s'écouler avant que de si vastes fautes soient punies, et je ne sais comment on pourroit prouver à un homme d'état dans toutes les circonstances, que telle résolution, condamnable en elle-même, n'est pas utile, et que la morale et la politique sont toujours d'accord ; aussi ne le prouve-t-on pas, et c'est presque un axiome reçu, qu'on ne peut les réunir.

Cependant que deviendrait le genre humain, si la morale n'étoit plus qu'un conte de vieille femme fait pour consoler les foibles, en attendant qu'ils soient les plus forts ? Comment pourroit-elle rester en honneur dans les relations privées, s'il étoit convenu que l'objet des regards de tous, que le gouvernement peut s'en passer ? et comment cela ne seroit-il pas convenu, si l'intérêt est la base de la morale ? Il y a, nul ne peut le nier, des circonstances où ces grandes masses qu'on appelle des empires, ces grandes masses en état de nature l'une envers l'autre, trouvent un avantage momentané à commettre une injustice, mais la génération qui suit en a presque toujours souffert.

Kant, dans ses écrits sur la morale poli-

tique, montre avec la plus grande force, que nulle exception ne peut être admise dans le code du devoir. En effet, quand on s'appuie des circonstances pour justifier une action immorale, sur quel principe pourroit-on se fonder pour s'arrêter à telle ou telle borne ? les passions naturelles les plus impétueuses ne seroient-elles pas encore plus aisément justifiées que les calculs de la raison, si l'on admettoit l'intérêt public ou particulier comme une excuse de l'injustice ?

Quand, à l'époque la plus sanglante de la révolution, on a voulu autoriser tous les crimes, on a nommé le gouvernement *comité de salut public* ; c'étoit mettre en lumière cette maxime reçue, que le salut du peuple est la suprême loi.—La suprême loi, c'est la justice.—Quand il seroit prouvé qu'on serviroit les intérêts terrestres d'un peuple par une bassesse ou par une injustice, on seroit également vil ou criminel en la commettant ; car l'intégrité des principes de la morale importe plus que les intérêts des peuples. L'individu et la société sont responsables, avant tout, de l'héritage céleste qui doit être transmis aux générations successives de la race humaine. Il faut que la fierté, la générosité,

l'équité, tous les sentiments magnanimes enfin soient sauvés à nos dépens d'abord, et même aux dépens des autres, puisque les autres doivent, comme nous, s'immoler à ces sentiments.

L'injustice sacrifie toujours une portion quelconque de la société à l'autre. Jusqu'à quel calcul arithmétique ce sacrifice est-il commandé? La majorité peut-elle disposer de la minorité, si l'une l'emporte à peine de quelques voix sur l'autre? Les membres d'une même famille, une compagnie de négociants, les nobles, les ecclésiastiques, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont pas le droit de dire que tout doit céder à leur intérêt : mais quand une réunion quelconque, fût-elle aussi peu considérable que celle des Romains dans leur origine, quand cette réunion, dis-je, s'appelle une nation, tout lui seroit permis pour se faire du bien ! Le mot de nation seroit alors synonyme de celui de *légion* que s'attribue le démon dans l'évangile ; néanmoins il n'y a pas plus de motif pour sacrifier le devoir à une nation qu'à toute autre collection d'hommes.

Ce n'est pas le nombre des individus qui constitue leur importance en morale. Lorsqu'un innocent meurt sur un échafaud, des

générations entières s'occupent de son malheur, tandis que des milliers d'hommes périssent dans une bataille sans qu'on s'informe de leur sort. D'où vient cette prodigieuse différence que mettent tous les hommes entre l'injustice commise envers un seul et la mort de plusieurs? c'est à cause de l'importance que tous attachent à la loi morale; elle est mille fois plus que la vie physique dans l'univers et dans l'ame de chacun de nous qui est aussi un univers.

Si l'on ne fait de la morale qu'un calcul de prudence et de sagesse, une économie de ménage, il y a presque de l'énergie à n'en pas vouloir. Une sorte de ridicule s'attache aux hommes d'état qui conservent encore ce qu'on appelle des maximes romanesques, la fidélité dans les engagements, le respect pour les droits individuels, etc. On pardonne ces scrupules aux particuliers qui sont bien les maîtres d'être dupes à leurs propres dépens; mais quand il s'agit de ceux qui disposent du destin des peuples, il y auroit des circonstances où l'on pourroit les blâmer d'être justes et leur faire un tort de la loyauté; car si la morale privée est fondée sur l'intérêt personnel, à plus forte raison la morale publique doit-elle l'être sur l'intérêt national, et cette morale, suivant l'oc-

casion, pourroit faire un devoir des plus grands forfaits, tant il est facile de conduire à l'absurde celui qui s'écarte des simples bases de la vérité. Rousseau a dit *qu'il n'étoit pas permis à une nation d'acheter la révolution la plus désirable par le sang d'un innocent*; ces simples paroles renferment ce qu'il y a de vrai, de sacré, de divin dans la destinée de l'homme.

Ce n'est sûrement pas pour les avantages de cette vie, pour assurer quelques jouissances de plus à quelques jours d'existence, et retarder un peu la mort de quelques mourants, que la conscience et la religion nous ont été données. C'est pour que des créatures en possession du libre arbitre choisissent ce qui est juste en sacrifiant ce qui est utile, préfèrent l'avenir au présent, l'invisible au visible, et la dignité de l'espèce humaine à la conservation même des individus.

Les individus sont vertueux quand ils sacrifient leur intérêt particulier à l'intérêt général; mais les gouvernements sont à leur tour des individus qui doivent immoler leurs avantages personnels à la loi du devoir; si la morale des hommes d'état n'étoit fondée que sur le bien public, elle pourroit les conduire au crime, si

ce n'est toujours, au moins quelquefois, et c'est assez d'une seule exception justifiée pour qu'il n'y ait plus de morale dans le monde ; car tous les principes vrais sont absolus : si deux et deux ne font pas quatre, les plus profonds calculs de l'algèbre sont absurdes ; s'il y a dans la théorie un seul cas où l'homme doit manquer à son devoir, toutes les maximes philosophiques et religieuses sont renversées, et ce qui reste n'est plus que de la prudence ou de l'hypocrisie.

Qu'il me soit permis de citer l'exemple de mon père, puisqu'il s'applique directement à la question dont il s'agit. On a beaucoup répété que M. Necker ne connoissoit pas les hommes, parcequ'il s'étoit refusé dans plusieurs circonstances aux moyens de corruption ou de violence dont on croyoit les avantages certains. J'ose dire que personne ne peut lire les ouvrages de M. Necker, *l'Histoire de la révolution de France, le Pouvoir exécutif dans les grands états*, etc., sans y trouver des vues lumineuses sur le cœur humain ; et je ne serai pas démentie par tous ceux qui ont vécu dans l'intimité de M. Necker, quand je dirai qu'il avoit à se défendre, malgré son admirable bonté, d'un penchant assez vif pour la

moquerie, et d'une façon un peu sévère de juger la médiocrité de l'esprit ou de l'ame : ce qu'il a écrit sur le Bonheur des Sots suffit ce me semble pour le prouver. Enfin comme il joignoit à toutes ses autres qualités celle d'être éminemment un homme d'esprit, personne ne le surpassoit dans la connoissance fine et profonde de ceux avec lesquels il avoit quelque relation ; mais il s'étoit décidé par un acte de sa conscience à ne jamais reculer devant les conséquences, quelles qu'elles fussent, d'une résolution commandée par le devoir. On peut juger diversement les évènements de la révolution Française ; mais je crois impossible à un observateur impartial de nier qu'un tel principe généralement adopté auroit sauvé la France des maux dont elle a gémi, et, ce qui est pis encore, de l'exemple qu'elle a donné.

Pendant les époques les plus funestes de la terreur, beaucoup d'honnêtes gens ont accepté des emplois dans l'administration, et même dans les tribunaux criminels, soit pour y faire du bien, soit pour diminuer le mal qui s'y commettoit ; et tous s'appuyoient sur un raisonnement assez généralement reçu, c'est qu'ils empêchoient un scélérat d'occuper la place qu'ils remplissoient et rendoient ainsi

service aux opprimés. Se permettre de mauvais moyens pour un but que l'on croit bon, c'est une maxime de conduite singulièrement vicieuse dans son principe. Les hommes ne savent rien de l'avenir, rien d'eux-mêmes pour demain; dans chaque circonstance et dans tous les instants le devoir est impératif, les combinaisons de l'esprit sur les suites qu'on peut prévoir n'y doivent entrer pour rien.

De quel droit des hommes qui étoient les instruments d'une autorité factieuse conservoient-ils le titre d'honnêtes gens parcequ'ils faisoient avec douceur une chose injuste? Il eût bien mieux valu qu'elle fût faite rudement, car il eût été plus difficile de la supporter, et de tous les assemblages le plus corrupteur, c'est celui d'un décret sanguinaire et d'un exécuter bénin.

La bienfaisance que l'on peut exercer en détail ne compense pas le mal dont on est l'auteur en prêtant l'appui de son nom au parti que l'on sert. Il faut professer le culte de la vertu sur la terre, afin que, non seulement les hommes de notre temps, mais ceux des siècles futurs en ressentent l'influence. L'ascendant d'un courageux exemple subsiste encore mille ans après que les objets d'une

charité passagère n'existent plus. La leçon qu'il importe le plus de donner aux hommes dans ce monde, et surtout dans la carrière publique, c'est de ne transiger avec aucune considération quand il s'agit du devoir.

“ * Dès qu'on se met à négocier avec les
“ circonstances, tout est perdu, car il n'est
“ personne qui n'ait des circonstances. Les
“ uns ont une femme, des enfants, ou des
“ neveux, pour lesquels il faut de la fortune ;
“ d'autres un besoin d'activité, d'occupation,
“ que sais-je, une quantité de vertus qui
“ toutes conduisent à la nécessité d'avoir une
“ place, à laquelle soient attachés de l'argent
“ et du pouvoir. N'est-on pas las de ces
“ subterfuges, dont la révolution n'a cessé
“ d'offrir l'exemple ? L'on ne rencontre
“ que des gens qui se plaignoient d'avoir été
“ forcés de quitter le repos qu'ils préféroient
“ à tout, la vie domestique, dans laquelle ils
“ étoient impatients de rentrer, et l'on ap-
“ prenoit que ces gens-là avoient employé
“ les jours et les nuits à supplier qu'on les
“ contraignît de se dévouer à la chose pu-
“ blique qui se passoit parfaitement d'eux.”

* Ce passage excita la plus grande rumeur à la censure. On eut dit que ces observations pouvoient empêcher d'obtenir et surtout de demander des places.

Les législateurs anciens faisoient un devoir aux citoyens de se mêler des intérêts politiques. La religion chrétienne doit inspirer une disposition d'une toute autre nature, celle d'obéir à l'autorité, mais de se tenir éloigné des affaires de l'état, quand elles peuvent compromettre la conscience. La différence qui existe entre les gouvernements anciens et les gouvernements modernes explique cette opposition dans la manière de considérer les relations des hommes envers leur patrie.

La science politique des anciens étoit intimement unie avec la religion et la morale, l'état social étoit un corps plein de vie. Chaque individu se considéroit comme l'un de ses membres. La petitesse des états, le nombre des esclaves qui resserroit encore de beaucoup celui des citoyens, tout faisoit un devoir d'agir pour une patrie qui avoit besoin de chacun de ses fils. Les magistrats, les guerriers, les artistes, les philosophes et presque les Dieux se mêloient sur la place publique, et les mêmes hommes tour à tour gaignoient une bataille, exposoient un chef-d'œuvre, donnoient des lois à leurs pays, ou cherchoient à découvrir celles de l'univers.

Si l'on en excepte le très petit nombre des

gouvernements libres, la grandeur des états chez les modernes, et la concentration du pouvoir des monarques, ont rendu pour ainsi dire la politique toute négative. Il s'agit de ne pas se nuire les uns aux autres, et le gouvernement est chargé de cette haute police qui doit permettre à chacun de jouir des avantages de la paix et de l'ordre social en achetant cette sécurité par de justes sacrifices. Le divin législateur des hommes commandoit donc la morale la plus adaptée à la situation du monde sous l'empire Romain, quand il faisoit une loi du paiement des tributs et de la soumission au gouvernement dans tout ce que le devoir ne défend pas ; mais il conseilloit aussi avec la plus grande force la vie privée.

Les hommes qui veulent toujours mettre en théorie leurs penchants individuels confondent habilement la morale antique et la morale chrétienne ;—il faut, disent-ils, comme les anciens, servir sa patrie, n'être pas un citoyen inutile dans l'état ;—il faut, disent-ils, comme les chrétiens, se soumettre au pouvoir établi par la volonté de Dieu.—C'est ainsi que le mélange du système de l'inertie et de celui de l'action produit une double immoralité, tandis

que pris séparément, l'un et l'autre avoient droit au respect. L'activité des citoyens grecs et romains, telle qu'elle pouvoit s'exercer dans une république, étoit une noble vertu. La force d'inertie chrétienne est aussi une vertu, et d'une grande force; car le christianisme qu'on accuse de foiblesse est invincible selon son esprit, c'est-à-dire dans l'énergie du refus. Mais l'égoïsme patelin des hommes ambitieux leur enseigne l'art de combiner les raisonnements opposés, afin de se mêler de tout comme un païen, et de se soumettre à tout comme un chrétien.

L'univers, mon ami, ne pense point à toi,

est ce qu'on peut dire maintenant à tout l'univers, les phénomènes exceptés. Ce seroit une vanité bien ridicule que de motiver dans tous les cas l'activité politique par le prétexte de l'utilité dont on peut être à son pays. Cette utilité n'est presque jamais qu'un nom pompeux dont on revêt son intérêt personnel.

L'art des sophistes a toujours été d'opposer les devoirs les uns aux autres. L'on ne cesse d'imaginer des circonstances dans lesquelles cette affreuse perplexité pourroit exister. La plupart des fictions dramatiques sont fondées

là-dessus. Toutefois la vie réelle est plus simple, l'on y voit souvent les vertus en combat avec les intérêts ; mais peut-être est-il vrai que jamais l'honnête homme dans aucune occasion n'a pu douter de ce que le devoir lui commandoit. La voix de la conscience est si délicate, qu'il est facile de l'étouffer, mais elle est si pure, qu'il est impossible de la méconnoître.

Une maxime connue contient sous une forme simple toute la théorie de la morale : *Fais ce que tu dois, arrive ce qui pourra.* Quand on établit au contraire que la probité d'un homme public consiste à tout sacrifier aux avantages temporels de sa nation, alors il peut se trouver beaucoup d'occasions où par moralité on seroit immoral. Ce sophisme est aussi contradictoire dans le fond que dans la forme : ce seroit traiter la vertu comme une science conjecturale et tout-à-fait soumise aux circonstances dans son application. Que Dieu garde le cœur humain d'une telle responsabilité ! les lumières de notre esprit sont trop incertaines pour que nous soyons en état de juger du moment où les éternelles lois du devoir pourroient être suspendues, ou plutôt ce moment n'existe pas.

S'il étoit une fois généralement reconnu que l'intérêt national lui-même doit être subordonné aux pensées plus hautes dont la vertu se compose, combien l'homme consciencieux seroit à l'aise ! comme tout lui paroîtroit clair en politique, tandis qu'auparavant une hésitation continuelle le faisoit trembler à chaque pas ! C'est cette hésitation même qui a fait regarder les honnêtes gens comme incapables des affaires d'état ; on les accusoit de pusillanimité, de timidité, de crainte, et l'on appeloit ceux qui sacrifioient légèrement le foible au puissant, et leurs scrupules à leurs intérêts, des hommes d'une *énergique nature*. C'est pourtant une énergie facile que celle qui tend à notre propre avantage, ou même à celui d'une faction dominante ; car tout ce qui se fait dans le sens de la multitude est toujours de la foiblesse, quelque violent que cela paroisse.

L'espèce humaine demande à grands cris qu'on sacrifie tout à son intérêt, et finit par compromettre cet intérêt à force de vouloir y tout immoler ; mais il seroit temps de lui dire que son bonheur même, dont on s'est tant servi comme prétexte, n'est sacré que dans ses rapports avec la morale ; car sans elle

qu'importeroient tous à chacun ? Quand une fois l'on s'est dit qu'il faut sacrifier la morale à l'intérêt national, on est bien près de resserrer de jour en jour le sens du mot nation, et d'en faire d'abord ses partisans, puis ses amis, puis sa famille, qui n'est qu'un terme décent pour se désigner soi-même.

CHAPITRE XIV.

Du principe de la morale dans la nouvelle Philosophie allemande.

LA philosophie idéaliste tend par sa nature à réfuter la morale fondée sur l'intérêt particulier ou national ; elle n'admet point que le bonheur temporel soit le but de notre existence, et ramenant tout à la vie de l'ame, c'est à l'exercice de la volonté et de la vertu qu'elle rapporte nos actions et nos pensées. Les ouvrages que Kant a écrits sur la morale ont une réputation au moins égale à ceux qu'il a composés sur la métaphysique.

Deux penchants distincts, dit-il, se manifestent dans l'homme : l'intérêt personnel qui lui vient de l'attrait des sensations, et la justice universelle qui tient à ses rapports avec le genre humain et la divinité ; entre ces deux mouvements la conscience décide ; elle est

comme Minerve, qui faisoit pencher la balance lorsque les voix étoient partagées dans l'aréopage. Les opinions les plus opposées n'ont-elles pas des faits pour appui? Le pour et le contre ne seroient-ils pas également vrais si la conscience ne portoit pas en elle la suprême certitude?

L'homme placé entre des argumens visibles et presque égaux que lui adressent en faveur du bien et du mal les circonstances de la vie, l'homme a reçu du ciel pour se décider, le sentiment du devoir. Kant cherche à démontrer que ce sentiment est la condition nécessaire de notre être moral, la vérité qui a précédé toutes celles dont on acquiert la connoissance par la vie. Peut-on nier que la conscience n'ait bien plus de dignité quand on la croit une puissance innée, que quand on voit en elle une faculté acquise comme toutes les autres par l'expérience et l'habitude? et c'est en cela surtout que la métaphysique idéaliste exerce une grande influence sur la conduite morale de l'homme: elle attribue la même force primitive à la notion du devoir qu'à celle de l'espace et du temps, et les considérant toutes deux comme inhérentes à notre

nature, elle n'admet pas plus de doute sur l'une que sur l'autre.

Toute estime pour soi-même et pour les autres doit être fondée sur les rapports qui existent entre les actions et la loi du devoir; cette loi ne tient en rien au besoin du bonheur; au contraire, elle est souvent appelée à le combattre. Kant va plus loin encore, il affirme que le premier effet du pouvoir de la vertu est de causer une noble peine par les sacrifices qu'elle exige.

La destination de l'homme sur cette terre n'est pas le bonheur, mais le perfectionnement. C'est en vain que par un jeu puéride on diroit que le perfectionnement est le bonheur; nous sentons clairement la différence qui existe entre les jouissances et les sacrifices; et si le langage vouloit adopter les mêmes termes pour des idées si peu semblables, le jugement naturel ne s'y laisseroit pas tromper.

On a beaucoup dit que la nature humaine tendoit au bonheur: c'est là son instinct involontaire; mais son instinct réfléchi, c'est la vertu. En donnant à l'homme très peu d'influence sur son propre bonheur: et des moyens sans nombre de se perfectionner, l'intention du créateur n'a pas été sans doute

que l'objet de notre vie fût un but presque impossible.— Consacrez toutes vos forces à vous rendre heureux, modérez votre caractère si vous le pouvez, de manière que vous n'éprouviez pas ces vagues désirs auxquels rien ne peut suffire, et malgré toute cette sage combinaison de l'égoïsme, vous serez malade, vous serez ruiné, vous serez emprisonné, et tout l'édifice de vos soins pour vous-même sera renversé.—

L'on répond à cela:—Je serai si circonspect que je n'aurai point d'ennemis.—Soit, vous n'aurez point à vous reprocher de généreuses imprudences ; mais on a vu quelquefois les moins courageux persécutés.—Je ménagerai si bien ma fortune, que je la conserverai.—Je le crois ; mais il y a des désastres universels qui n'épargnent pas même ceux qui ont eu pour principe de ne jamais s'exposer pour les autres, et la maladie et les accidents de toute espèce disposent de notre sort malgré nous. Comment donc le but de notre liberté morale seroit-il le bonheur de cette courte vie, que le hasard, la souffrance, la vieillesse et la mort mettent hors de notre puissance ? Il n'en est pas de même du perfectionnement ; chaque jour, chaque heure,

chaque minute peut y contribuer; tous les événements heureux et malheureux y servent également, et cette œuvre dépend en entier de nous, quelle que soit notre situation sur la terre.

La morale de Kant et de Fichte est très analogue à celle des stoïciens; cependant les stoïciens accorderoient davantage à l'empire des qualités naturelles; l'orgueil romain se retrouve dans leur manière de juger l'homme. Les *Kantiens* croient à l'action nécessaire et continuelle de la volonté contre les mauvais penchans. Ils ne tolèrent point les exceptions dans l'obéissance au devoir et rejettent toutes les excuses qui pourroient les motiver.

L'opinion de Kant sur la véracité en est un exemple, il la considère avec raison comme la base de toute morale. Quand le fils de Dieu s'est appelé le Verbe ou la parole, peut-être vouloit-il honorer ainsi dans le langage l'admirable faculté de révéler ce qu'on pense. Kant a porté le respect pour la vérité jusqu'au point de ne pas permettre qu'on la trahît, lors même qu'un scélérat viendrait vous demander si votre ami qu'il poursuit est caché dans votre maison. Il prétend qu'il ne faut jamais se permettre dans aucune

circonstance particulière ce qui ne sauroit être admis comme loi générale ; mais dans cette occasion il oublie qu'on pourroit faire une loi générale de ne sacrifier la vérité qu'à une autre vertu, car dès que l'intérêt personnel est écarté d'une question, les sophismes ne sont plus à craindre, et la conscience prononcé sur toutes choses avec équité.

La théorie de Kant en morale est sévère et quelquefois sèche, parcequ'elle exclut la sensibilité. Il la regarde comme un reflet des sensations, et comme devant conduire aux passions dans lesquelles il entre toujours de l'égoïsme ; c'est à cause de cela qu'il n'admet pas cette sensibilité pour guide, et qu'il place la morale sous la sauvegarde de principes immuables. Il n'est rien de plus sévère que cette doctrine ; mais il y a une sévérité qui attendrit alors même que les mouvements du cœur lui sont suspects et qu'elle essaie de les bannir tous : quelque rigoureux que soit un moraliste, quand c'est à la conscience qu'il s'adresse, il est sûr de nous émouvoir. Celui qui dit à l'homme :—trouvez tout en vous-même,—fait naître toujours dans l'ame quelque chose de grand qui tient encore à la sensibilité même dont il exige le sacrifice. Il

faut distinguer, en étudiant la philosophie de Kant, le sentiment de la sensibilité ; il admet l'un comme juge des vérités philosophiques ; il considère l'autre comme devant être soumise à la conscience. Le sentiment et la conscience sont employés, dans ses écrits comme des termes presque synonymes ; mais la sensibilité se rapproche davantage de la sphère des émotions et par conséquent des passions qu'elles font naître.

On ne sauroit se lasser d'admirer les écrits de Kant dans lesquels la suprême loi du devoir est consacrée ; quelle chaleur vraie, quelle éloquence animée dans un sujet où d'ordinaire il ne s'agit que de réprimer ! On se sent pénétré d'un profond respect pour l'austérité d'un vieillard philosophe constamment soumis à cet invisible pouvoir de la vertu sans autre empire que la conscience, sans autres armes que les remords, sans autres trésors à distribuer que les jouissances intérieures de l'ame, jouissances dont on ne peut même donner l'espoir pour motif, puisqu'on ne les comprend qu'après les avoir éprouvées.

Parmi les philosophes Allemands, des hommes non moins vertueux que Kant, et qui

se rapprochent davantage de la religion par leurs penchants, ont attribué au sentiment religieux l'origine de la loi morale. Ce sentiment ne sauroit être de la nature de ceux qui peuvent devenir une passion. Sénèque en a dépeint le calme et la profondeur quand il a dit : *Dans le sein de l'homme vertueux, je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu.*

Kant a prétendu que c'étoit altérer la pureté désintéressée de la morale que de donner à nos actions pour but la perspective d'une vie future ; plusieurs écrivains Allemands l'ont parfaitement réfuté à cet égard ; en effet, l'immortalité céleste n'a nul rapport avec les peines et les récompenses que l'on conçoit sur cette terre ; le sentiment qui nous fait aspirer à l'immortalité est aussi désintéressé que celui qui nous feroit trouver notre bonheur dans le dévouement à celui des autres ; car les prémices de la félicité religieuse, c'est le sacrifice de nous-mêmes ; ainsi donc elle écarte nécessairement toute espèce d'égoïsme.

Quelque effort qu'on fasse, il faut en revenir à reconnoître que la religion est le véritable fondement de la morale ; c'est l'objet sensible et réel au dedans de nous qui peut seul détourner nos regards des objets exté-

rieurs. Si la pitié ne causoit pas des émotions sublimes, qui sacrifieroit même des plaisirs, quelque vulgaires qu'ils fussent, à la froide dignité de la raison ? il faut commencer l'histoire intime de l'homme par la religion ou par la sensation, car il n'y a de vivant que l'une ou l'autre. La morale fondée sur l'intérêt personnel seroit aussi évidente qu'une vérité mathématique, qu'elle n'en exerceroit pas plus d'empire sur les passions qui foulent aux pieds tous les calculs ; il n'y a qu'un sentiment qui puisse triompher d'un sentiment, la nature violente ne sauroit être dominée que par la nature exaltée. Le raisonnement, dans de pareils cas, ressemble au maître d'école de La Fontaine, personne ne l'écoute, et tout le monde crie au secours.

Jacobi, comme je le montrerai dans l'analyse de ses ouvrages, a combattu les arguments dont Kant se sert pour ne pas admettre le sentiment religieux comme base de la morale. Il croit au contraire que la divinité se révèle à chaque homme en particulier comme elle s'est révélée au genre humain, lorsque les prières et les œuvres ont préparé le cœur à la comprendre. Un autre philosophe affirme que l'immortalité commence déjà sur

cette terre pour celui qui désire et qui sent en lui-même le goût des choses éternelles ; un autre, que la nature fait entendre la volonté de Dieu à l'homme et qu'il y a dans l'univers une voix gémissante et captive qui l'invite à délivrer le monde et lui-même en combattant le principe du mal sous toutes ses apparences funestes. Ces divers systèmes tiennent à l'imagination de chaque écrivain et sont adoptés par ceux qui sympathisent avec lui ; mais la direction générale de ces opinions est toujours la même. Affranchir l'âme de l'influence des objets extérieurs, placer l'empire de nous en nous-mêmes, et donner à cet empire le devoir pour loi, et pour espérance une autre vie.

Sans doute les vrais chrétiens ont enseigné de tout temps la même doctrine ; mais ce qui distingue la nouvelle école Allemande, c'est de réunir à tous ces sentiments dont on vouloit faire le partage des simples et des ignorants, la plus haute philosophie et les connoissances les plus positives. Le siècle orgueilleux étoit venu nous dire que le raisonnement et les sciences détruisoient toutes les perspectives de l'imagination, toutes les terreurs de la conscience, toutes les croyances du cœur, et l'on

rougissoit de la moitié de son être déclarée foible et presque insensée ; mais ils sont arrivés ces hommes qui, à force de penser, ont trouvé la théorie de toutes les impressions naturelles, et, loin de vouloir les étouffer, ils nous ont fait découvrir la noble source dont elles sortent. Les moralistes allemands ont relevé le sentiment et l'enthousiasme des dédains d'une raison tyrannique, qui comptoit comme richesses tout ce qu'elle avoit anéanti, et mettoit sur le lit de Procruste l'homme et la nature, enfin d'en retrancher ce que la philosophie matérialiste ne pouvoit comprendre !

CHAPITRE XV.

De la Morale scientifique.

ON a voulu tout démontrer depuis que le goût des sciences exactes s'est emparé des esprits, et le calcul des probabilités permettant de soumettre l'incertain même à des règles, l'on s'est flatté de résoudre mathématiquement toutes les difficultés que présentent les questions les plus délicates, et de faire ainsi régner l'algèbre sur l'univers. Des philosophes en Allemagne ont aussi prétendu donner à la morale les avantages d'une science, rigoureusement prouvée dans ses principes comme dans ses conséquences, et qui n'admet ni objection ni exception dès qu'on en adopte la première base. Kant et Fichte ont essayé ce travail métaphysique, et Schleiermacher, le traducteur de Platon, et l'auteur de plusieurs dis-

cours sur la religion, dont nous parlerons dans la section suivante, a publié un livre très profond sur l'examen des diverses morales considérées comme science. Il voudroit en trouver une dont tous les raisonnements fussent parfaitement enchaînés, dont le principe contiât toutes les conséquences, et dont chaque conséquence fît reparoître le principe ; mais, jusqu'à présent, il ne semble pas que ce but puisse être atteint.

Les anciens ont aussi voulu faire une science de la morale, mais ils comprenoient dans cette science les lois et le gouvernement : en effet, il est impossible de fixer d'avance tous les devoirs de la vie, quand on ignore ce que la législation et les mœurs du pays où l'on est peuvent exiger ; c'est d'après ce point de vue que Platon a imaginé sa république. L'homme entier y est considéré sous le rapport de la religion, de la politique et de la morale ; mais comme cette république ne sauroit exister, on ne peut concevoir comment, au milieu des abus de la société humaine, un code de morale, quel qu'il fût, pourroit se passer de l'interprétation habituelle de la conscience. Les philosophes recherchent la forme scientifique en toutes choses ; on diroit

qu'ils se flattent d'enchaîner ainsi l'avenir, et de se soustraire entièrement au joug des circonstances ; mais ce qui nous en affranchit, c'est notre ame, c'est la sincérité de notre amour intime pour la vertu. La science de la morale n'enseigne pas plus à être un honnête homme, dans toute la magnificence de ce mot, que la géométrie à dessiner, ni la poétique à trouver des fictions heureuses.

Kant, qui avoit reconnu la nécessité du sentiment dans les vérités métaphysiques, a voulu s'en passer dans la morale, et il n'a jamais pu établir, d'une manière incontestable, qu'un grand fait du cœur humain, c'est que la morale a le devoir et non l'intérêt pour base ; mais, pour connoître le devoir, il faut en appeler à sa conscience et à la religion. Kant, en écartant la religion des motifs de la morale, ne pouvoit voir dans la conscience qu'un juge et non une voix divine, aussi n'a-t-il cessé de présenter à ce juge des questions épineuses ; les solutions qu'il en a données, et qu'il croyoit évidentes, n'en ont pas moins été attaquées de mille manières ; car ce n'est jamais que par le sentiment qu'on arrive à l'unanimité d'opinion parmi les hommes.

Quelques philosophes allemands ayant re-

connu l'impossibilité de rédiger en lois toutes les affections qui composent notre être, et de faire une science, pour ainsi dire, de tous les mouvements du cœur, se sont contentés d'affirmer que la morale consistoit dans l'harmonie avec soi-même. Sans doute, quand on n'a pas de remords, il est probable qu'on n'est pas criminel, et quand même on commettrait des fautes d'après l'opinion des autres, si d'après la sienne on a fait son devoir, on n'est pas coupable ; mais il ne faut pas se fier cependant à ce contentement de soi-même qui semble devoir être la meilleure preuve de la vertu. Il y a des hommes qui sont parvenus à prendre leur orgueil pour de la conscience ; le fanatisme est, pour d'autres, un mobile désintéressé qui justifie tout à leurs propres yeux : enfin l'habitude du crime donne, à de certains caractères, un genre de force qui les affranchit du repentir, au moins tant qu'ils ne sont pas atteints par l'infortune.

Il ne s'ensuit pas de cette impossibilité de trouver une science de la morale, ou des signes universels auxquels on puisse reconnoître si ses préceptes sont observés, qu'il n'y ait pas des devoirs positifs qui doivent nous servir de guides ; mais comme il y a dans la

destinée de l'homme nécessité et liberté, il faut que dans sa conduite il y ait aussi l'inspiration et la règle ; rien de ce qui tient à la vertu ne peut être ni tout-à-fait arbitraire, ni tout-à-fait fixé : aussi l'une des merveilles de la religion est-elle de réunir au même degré l'élan de l'amour et la soumission à la loi ; le cœur de l'homme est ainsi tout à la fois satisfait et dirigé.

Je ne rendrai point compte ici de tous les systèmes de morale scientifique qui ont été publiés en Allemagne ; il en est de tellement subtils, que, bien qu'ils traitent de notre propre nature, on ne sait sur quoi s'appuyer pour les concevoir. Les philosophes Français ont rendu la morale singulièrement aride en rapportant tout à l'intérêt personnel. Quelques métaphysiciens allemands sont arrivés au même résultat, en fondant néanmoins toute leur doctrine sur les sacrifices. Ni les systèmes matérialistes, ni les systèmes abstraits ne peuvent donner une idée complète de la vertu.

CHAPITRE XVI.

Jacobi.

IL est difficile de rencontrer, dans aucun pays, un homme de lettres d'une nature plus distinguée que celle de Jacobi ; avec tous les avantages de la figure et de la fortune, il s'est voué depuis sa jeunesse, depuis quarante années, à la méditation. La philosophie est d'ordinaire une consolation ou un asile, mais celui qui la choisit, quand toutes les circonstances lui promettent de grands succès dans le monde, n'en est que plus digne de respect. Entraîné par son caractère à reconnoître la puissance du sentiment, Jacobi s'est occupé des idées abstraites, surtout pour montrer leur insuffisance. Ses écrits sur la métaphysique sont très estimés en Allemagne ; cependant c'est surtout comme grand moraliste que sa réputation est universelle.

Il a combattu le premier la morale fondée sur l'intérêt, et donnant pour principe à la sienne le sentiment religieux, considéré philosophiquement, il s'est fait une doctrine distincte de celle de Kant, qui rapporte tout à l'inflexible loi du devoir, et de celle des nouveaux métaphysiciens, qui cherchent, comme je viens de le dire, le moyen d'appliquer la rigueur scientifique à la théorie de la vertu.

Schiller, dans une épigramme contre le système de Kant en morale, dit : " Je trouve
" du plaisir à servir mes amis ; il m'est
" agréable d'accomplir mes devoirs ; cela
" m'inquiète, car alors je ne suis pas ver-
" tueux." Cette plaisanterie porte avec elle un sens profond, car, quoique le bonheur ne doive jamais être le but de l'accomplissement du devoir, néanmoins la satisfaction intérieure qu'il nous cause est précisément ce qu'on peut appeler la béatitude de la vertu : ce mot de béatitude a perdu quelque chose de sa dignité ; mais il faut pourtant revenir à s'en servir, car on a besoin d'exprimer le genre d'impressions qui fait sacrifier le bonheur, ou du moins le plaisir, à un état de l'âme plus doux et plus pur.

En effet, si le sentiment ne seconde pas la

morale, comment se feroit-elle obéir ? Comment unir ensemble, si ce n'est par le sentiment, la raison et la volonté, lorsque cette volonté doit faire plier nos passions ? Un penseur allemand a dit *qu'il n'y avoit d'autre philosophie que la religion chrétienne*, et ce n'est certainement pas pour exclure la philosophie qu'il s'est exprimé ainsi, c'est parcequ'il étoit convaincu que les idées les plus hautes et les plus profondes conduisoient à découvrir l'accord singulier de cette religion avec la nature de l'homme. Entre ces deux classes de moralistes, celle qui, comme Kant et d'autres plus abstraits encore, veut rapporter toutes les actions de la morale à des préceptes immuables, et celle qui, comme Jacobi, proclame qu'il faut tout abandonner à la décision du sentiment ; le christianisme semble indiquer le point merveilleux où la loi positive n'exclut pas l'inspiration du cœur, ni cette inspiration la loi positive.

Jacobi, qui a tant de raisons de se confier dans la pureté de sa conscience, a eu tort de poser en principe qu'on doit s'en remettre entièrement à ce que le mouvement de l'ame peut nous conseiller ; la sécheresse de quelques écrivains intolérants, qui n'ad-

mettent ni modification ni indulgence dans l'application de quelques préceptes, a jeté Jacobi dans l'excès contraire.

Quand les moralistes Français sont sévères, ils le sont à un degré qui tue le caractère individuel dans l'homme ; il est dans l'esprit de la nation d'aimer en tout l'autorité. Les philosophes allemands, et Jacobi principalement, respectent ce qui constitue l'existence particulière de chaque être, et jugent les actions à leur source, c'est-à-dire d'après l'impulsion bonne ou mauvaise qui les a causées. Il y a mille moyens d'être un très mauvais homme sans blesser aucune loi reçue, comme on peut faire une détestable tragédie en observant toutes les règles et toutes les convenances théâtrales. Quand l'ame n'a pas d'élan naturel, elle voudroit savoir ce qu'on doit dire et ce qu'on doit faire dans chaque circonstance, afin d'être quitte envers elle-même et envers les autres, en se soumettant à ce qui est ordonné. La loi, cependant, ne peut apprendre en morale, comme en poésie, que ce qu'il ne faut pas faire ; mais en toutes choses, ce qui est bon et sublime ne nous est révélé que par la divinité de notre cœur.

L'utilité publique, telle que je l'ai déve-

loppée dans les chapitres précédents, pourroit conduire à être immoral par moralité. Dans les rapports privés au contraire, il peut arriver quelquefois qu'une conduite parfaite selon le monde vienne d'un mauvais principe, c'est-à-dire qu'elle tienne à quelque chose d'aride, de haineux et d'impitoyable. Les passions naturelles et les talents supérieurs déplaisent à ces personnes qu'on honore trop facilement du nom de sévères : elles se saisissent de leur moralité, qu'elles disent venir de Dieu, comme un ennemi prendroit l'épée du père pour en frapper les enfants.

Cependant l'aversion de Jacobi contre l'inflexible rigueur de la loi le fait aller trop loin pour s'en affranchir. " Oui, dit-il, je mentirois comme Desdemona mourante ;* je tromperois comme Oreste quand il vouloit mourir à la place de Pylade ; j'assassinerois comme Timoléon ; je serois parjure comme Epaminondas et comme Jean de Witt ; je me déterminerois au suicide comme Caton ; je serois sacrilège comme David ; car j'ai la certitude en moi-même qu'en pardonnant

* Desdemona, afin de sauver à son époux la honte et le danger du forfait qu'il vient de commettre, déclare en mourant que c'est elle qui s'est tuée.

“ à ces fautes selon la lettre, l’homme exerce
“ le droit souverain que la majesté de son
“ être lui confère ; il appose le sceau de sa
“ dignité, le sceau de sa divine nature sur la
“ grace qu’il accorde.

“ Si vous voulez établir un système uni-
“ versel et rigoureusement scientifique, il
“ faut que vous soumettiez la conscience à ce
“ système qui a pétrifié la vie : cette con-
“ science doit devenir sourde, muette et
“ insensible ; il faut arracher jusqu’aux
“ moindres restes de sa racine, c’est-à-dire
“ du cœur de l’homme. Oui, aussi vrai que
“ vos formules métaphysiques vous tiennent
“ lieu d’Apollon et des Muses, ce n’est qu’en
“ faisant taire votre cœur que vous pourrez
“ vous conformer implicitement aux lois sans
“ exception, et que vous adopterez l’obéis-
“ sance roide et servile qu’elles demandent :
“ alors la conscience ne servira qu’à vous
“ enseigner, comme un professeur dans la
“ chaire, ce qui est vrai au dehors de vous ;
“ et ce fanal intérieur ne sera bientôt plus
“ qu’une main de bois qui, sur les grands
“ chemins, indique la route aux voyageurs.”

Jacobi est si bien guidé par ses propres
sentiments, qu’il n’a peut-être pas assez ré-

fléchi aux conséquences de cette morale pour le commun des hommes. Car, que répondre à ceux qui prétendroient, en s'écartant du devoir, qu'ils obéissent aux mouvements de leur conscience? Sans doute on pourra découvrir qu'ils sont hypocrites en parlant ainsi; mais on leur a fourni l'argument qui peut servir à les justifier, quoi qu'ils fassent; et c'est beaucoup pour les hommes d'avoir des phrases à dire en faveur de leur conduite: ils s'en servent d'abord pour tromper les autres, et finissent par se tromper eux-mêmes.

Dira-t-on que cette doctrine indépendante ne peut convenir qu'aux caractères vraiment vertueux? Il ne doit point y avoir de privilèges même pour la vertu; car du moment qu'elle en désire, il est probable qu'elle n'en mérite plus. Une égalité sublime règne dans l'empire du devoir, et il se passe quelque chose au fond du cœur humain qui donne à chaque homme, quand il le veut sincèrement, les moyens d'accomplir tout ce que l'enthousiasme inspire, sans sortir des bornes de la loi chrétienne qui est aussi l'œuvre d'un saint enthousiasme.

La doctrine de Kant peut être en effet considérée comme trop sèche, parcequ'il n'y

donne pas assez d'influence à la religion ; mais il ne faut pas s'étonner qu'il ait été porté à ne pas faire du sentiment la base de sa morale, dans un temps où il s'étoit répandu, en Allemagne surtout, une affectation de sensibilité qui affoiblissoit nécessairement le ressort des esprits et des caractères. Un génie tel que celui de Kant devoit avoir pour but de retremper les ames.

Les moralistes allemands de la nouvelle école, si purs dans leurs sentiments, à quelques systèmes abstraits qu'ils s'abandonnent, peuvent être divisés en trois classes : ceux qui, comme Kant et Fichte, ont voulu donner à la loi du devoir une théorie scientifique et une application inflexible ; ceux à la tête desquels Jacobi doit être placé, qui prennent le sentiment religieux et la conscience naturelle pour guides, et ceux qui, faisant de la révélation la base de leur croyance, veulent réunir le sentiment et le devoir, et cherchent à les lier ensemble par une interprétation philosophique. Ces trois classes de moralistes attaquent tous également la morale fondée sur l'intérêt personnel. Elle n'a presque plus de partisans en Allemagne : on peut y faire le mal, mais du moins on y laisse intacte la théorie du bien.

CHAPITRE XVII.

De Woldemar.

LE roman de Woldemar est l'ouvrage du même philosophe Jacobi dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Cet ouvrage renferme des discussions philosophiques dans lesquelles les systèmes de morale que professoient les écrivains Français sont vivement attaqués, et la doctrine de Jacobi y est développée avec une admirable éloquence. Sous ce rapport, Woldemar est un très beau livre ; mais, comme roman, je n'en aime ni la marche ni le but.

L'auteur, qui, comme philosophe, rapporte toute la destinée humaine au sentiment, peint, ce me semble, dans son ouvrage la sensibilité autrement qu'elle n'est en effet. Une délicatesse exagérée, ou plutôt une façon bizarre

de concevoir le cœur humain, peut intéresser en théorie, mais non quand on la met en action, et qu'on en veut faire ainsi quelque chose de réel.

Woldemar ressent une amitié vive pour une personne qui ne veut pas l'épouser quoiqu'elle partage son sentiment. Il se marie avec une femme qu'il n'aime pas, parcequ'il croit trouver en elle un caractère soumis et doux, qui convient au mariage. A peine l'a-t-il épousée, qu'il est au moment de se livrer à l'amour qu'il éprouve pour l'autre. Celle qui n'a pas voulu s'unir à lui l'aime toujours, mais elle est révoltée de l'idée qu'il puisse avoir de l'amour pour elle ; et cependant elle veut vivre auprès de lui, soigner ses enfants, traiter sa femme en sœur, et ne connoître les affections de la nature que par la sympathie de l'amitié. C'est ainsi qu'une pièce de Goethe, assez vantée, *Stella*, finit par la résolution que prennent deux femmes qui ont des liens sacrés avec le même homme, de vivre chez lui toutes deux en bonne intelligence. De telles inventions ne réussissent en Allemagne que parcequ'il y a souvent dans ce pays plus d'imagination que de sensibilité. Les ames du midi n'entendroient rien à cet

héroïsme de sentiment: la passion est dévouée, mais jalouse; et la prétendue délicatesse qui sacrifie l'amour à l'amitié, sans que le devoir le commande, n'est que de la froideur maniérée.

C'est un système tout factice que ces générosités aux dépens de l'amour. Il ne faut admettre ni tolérance ni partage dans un sentiment qui n'est sublime que parcequ'il est, comme la maternité, comme la tendresse filiale, exclusif et tout-puissant. On ne doit pas se mettre par son choix dans une situation où la morale et la sensibilité ne sont pas d'accord; car ce qui est involontaire est si beau, qu'il est affreux d'être condamné à se commander toutes ses actions, et à vivre avec soi-même comme avec sa victime.

Ce n'est assurément ni par hypocrisie, ni par sécheresse d'ame, qu'un génie bon et vrai a imaginé dans le roman de Woldemar des situations où chaque personnage immole le sentiment par le sentiment, et cherche avec soin une raison de ne pas aimer ce qu'il aime. Mais Jacobi, ayant éprouvé dès sa jeunesse un vif penchant pour tous les genres d'enthousiasme, a cherché dans les liens du cœur

une mysticité romanesque très ingénieusement exprimée, mais peu naturelle.

Il me semble que Jacobi entend moins bien l'amour que la religion, parcequ'il veut trop les confondre ; il n'est pas vrai que l'amour puisse, comme la religion, trouver tout son bonheur dans l'abnégation du bonheur même. L'on altère l'idée qu'on doit avoir de la vertu, quand on la fait consister dans une exaltation sans but, et dans des sacrifices sans nécessité. Tous les personnages du roman de Jacobi luttent sans cesse de générosité aux dépens de l'amour ; non seulement cela n'arrive guère dans la vie, mais cela n'est pas même beau quand la vertu ne l'exige pas ; car les sentiments forts et passionnés honorent la nature humaine, et la religion n'est si imposante que parcequ'elle peut triompher de tels sentiments. Auroit-il fallu que Dieu même daignât parler à notre cœur, s'il n'y avoit trouvé que des affections débonnaires auxquelles il fût si facile de renoncer ?

CHAPITRE XXIII.

De la disposition romanesque dans les affections du cœur.

LES philosophes anglois ont fondé, comme nous l'avons dit, la vertu sur le sentiment, ou plutôt sur le sens moral ; mais ce système n'a nul rapport avec la moralité *sentimentale* dont il est ici question ; cette moralité, dont le nom et l'idée n'existent guère qu'en Allemagne, n'a rien de philosophique, elle fait seulement un devoir de la sensibilité, et porte à mésestimer ceux qui n'en ont pas.

Sans doute la puissance d'aimer tient de très près à la morale et à la religion ; il se peut donc que notre répugnance pour les âmes froides et dures soit un instinct sublime, un instinct qui nous avertit que de tels êtres, alors même que leur conduite est estimable, agissent mécaniquement ou par calcul, mais

sans qu'il puisse jamais exister entre eux et nous aucune sympathie. En Allemagne, où l'on veut réduire en préceptes toutes les impressions, on a considéré comme immoral ce qui n'étoit pas sensible et même romanesque. Werther avoit tellement mis en vogue les sentiments exaltés, que presque personne n'eût osé se montrer sec et froid, quand même on auroit eu ce caractère naturellement. De là cet *enthousiasme obligé* pour la lune, les forêts, la campagne et la solitude ; de là ces maux de nerfs, ces sons de voix maniérés, ces regards qui veulent être vus, tout cet appareil enfin de la sensibilité, que dédaignent les ames fortes et sincères.

L'auteur de Werther s'est moqué le premier de ces affectations ; néanmoins, comme il faut qu'il y ait en tout pays des ridicules, peut-être vaut-il mieux qu'ils consistent dans l'exagération un peu niaise de ce qui est bon, que dans l'élégante prétention à ce qui est mal. Le désir du succès étant invincible dans les hommes, et encore plus dans les femmes, les prétentions de la médiocrité sont un signe certain du goût dominant à telle époque et dans telle société ; les mêmes personnes qui se faisoient *sentimentales* en Allemagne, se se-

roient montrées ailleurs légères et dédaigneuses.

L'extrême susceptibilité du caractère des Allemands est une des grandes causes de l'importance qu'ils attachent aux moindres nuances du sentiment, et cette susceptibilité tient souvent à la vérité des affections. Il est aisé d'être ferme quand on n'est pas sensible : la seule qualité nécessaire alors, c'est le courage ; car il faut que *la sévérité bien ordonnée commence par soi-même* : mais quand les preuves d'intérêt que les autres nous refusent ou nous donnent influent puissamment sur le bonheur, il est impossible que l'on n'ait pas mille fois plus d'irritabilité dans le cœur que ceux qui exploitent leurs amis comme un domaine en cherchant seulement à les rendre profitables.

Toutefois il faut se garder de ces codes de sentiments si subtils et si nuancés que beaucoup d'écrivains allemands ont multipliés de tant de manières, et dont leurs romans sont remplis. Les Allemands, il faut en convenir, ne sont pas toujours parfaitement naturels. Certains de leur loyauté, de leur sincérité dans tous les rapports réels de la vie, ils sont tentés de regarder l'affectation du beau comme

un culte envers le bon, et de se permettre quelquefois en ce genre des exagérations qui gâtent tout.

Cette émulation de sensibilité entre quelques femmes et quelques écrivains d'Allemagne seroit dans le fond assez innocente, si le ridicule qu'on donne à l'affectation ne jetoit pas toujours une sorte de défaveur sur la sincérité même. Les hommes froids et égoïstes trouvent un plaisir particulier à se moquer des attachements passionnés, et voudroient faire passer pour factice tout ce qu'ils n'éprouvent pas. Il y a même des personnes vraiment sensibles que l'exagération douceuse affadit sur leurs propres impressions, et qu'on blase sur le sentiment comme on pourroit les blaser sur la religion, par les sermons ennuyeux et les pratiques superstitieuses.

On a tort d'appliquer les idées positives que nous avons sur le bien et le mal aux délicatesses de la sensibilité. Accuser tel ou tel caractère de ce qui lui manque à cet égard, c'est comme faire un crime de n'être pas poète. La susceptibilité naturelle à ceux qui pensent plus qu'ils n'agissent peut les rendre injustes envers les personnes d'une autre nature. Il faut de l'imagination pour deviner tout ce que

le cœur peut faire souffrir, et les meilleures gens du monde sont souvent lourds et stupides à cet égard : ils vont à travers les sentiments, comme s'ils marchaient sur des fleurs, en s'étonnant de les flétrir. N'y a-t-il pas des hommes qui n'admirent pas Raphaël, qui entendent la musique sans émotion, à qui l'océan et les cieux ne paroissent que monotones ? Comment donc comprendroient-ils les orages de l'ame ?

Les caractères même les plus sensibles ne sont-ils pas quelquefois découragés dans leurs espérances ? ne peuvent-ils pas être saisis par une sorte de sécheresse intérieure, comme si la Divinité se retiroit d'eux ? Ils n'en restent pas moins fidèles à leurs affections ; mais il n'y a plus de parfums dans le temple, plus de musique dans le sanctuaire, plus d'émotion dans le cœur. Souvent aussi le malheur commande de faire taire en soi-même cette voix du sentiment, harmonieuse ou déchirante selon qu'elle s'accorde ou non avec la destinée. Il est donc impossible de faire un devoir de la sensibilité, car ceux qui l'éprouvent en souffrent assez pour avoir souvent le droit et le désir de la réprimer.

Les nations ardentes ne parlent de la sen-

sibilité qu'avec terreur ; les nations paisibles et rêveuses croient pouvoir l'encourager sans crainte. Au reste l'on n'a peut-être jamais écrit sur ce sujet avec une vérité parfaite, car chacun veut se faire honneur de ce qu'il éprouve ou de ce qu'il inspire. Les femmes cherchent à s'arranger comme un roman, et les hommes comme une histoire ; mais le cœur humain est encore bien loin d'être pénétré dans ses relations les plus intimes. Une fois peut-être quelqu'un dira sincèrement tout ce qu'il a senti, et l'on sera tout étonné d'apprendre que la plupart des maximes et des observations sont erronées, et qu'il y a une ame inconnue dans le fond de celle qu'on raconte.

CHAPITRE XIX.

De l'Amour dans le mariage.

C'EST dans le mariage que la sensibilité est un devoir : dans toute autre relation la vertu peut suffire ; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert pour ainsi dire aux battements de deux cœurs, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire. La légèreté des mœurs a introduit tant de chagrins entre les époux, que les moralistes du dernier siècle s'étoient accoutumés à rapporter toutes les jouissances du cœur à l'amour paternel et maternel, et finissoient presque par ne considérer le mariage que comme la condition requise pour jouir du bonheur d'avoir des enfants. Cela est faux en morale, et plus faux encore en bonheur.

Il est si aisé d'être bon pour ses enfants, qu'on ne doit pas en faire un grand mérite. Dans leurs premières années, ils ne peuvent avoir de volonté que celle de leurs parents : et dès qu'ils arrivent à la jeunesse, ils existent par eux-mêmes. Justice et bonté composent les principaux devoirs d'une relation que la nature rend si facile. Il n'en est point ainsi des rapports avec cette moitié de nous, qui peut trouver du bonheur ou du malheur dans les moindres de nos actions, de nos regards et de nos pensées. C'est là seulement que la moralité peut s'exercer toute entière : c'est aussi là qu'est la véritable source de la félicité.

Un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir ; un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe : voilà le sentiment qui contient tout le sort. Quelquefois, il est vrai, vos enfants, et plus souvent encore vos parents, deviennent vos compagnons dans la vie ; mais cette rare et sublime jouissance est combattue par les lois de la nature, tandis que l'association du mariage est d'accord avec toute l'existence humaine.

D'où vient donc que cette association si sainte est si souvent profanée? J'oserai le dire, c'est à l'inégalité singulière que l'opinion de la société met entre les devoirs des deux époux qu'il faut s'en prendre. Le christianisme a tiré les femmes d'un état qui ressembloit à l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de privilèges, et celui de la force moins qu'aucun autre. Cependant il est resté de l'esclavage des femmes des préjugés qui, se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux.

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donneroit des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne sauroit être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux, mais le monde en établit une grande ; et de cette différence naît la ruse dans les femmes, et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier sans vouloir un autre cœur aussi tout entier ? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour ? Qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle ? Sans doute la religion peut l'exiger, car elle seule a le secret de cette contrée mystérieuse où les sacrifices sont des jouissances ; mais qu'il est injuste l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne !

“ Je vous aimerai, dit-il, avec passion
“ deux ou trois ans, et puis au bout de ce
“ temps je vous parlerai raison.” Et ce qu'ils
appellent raison c'est le désenchantement de
la vie. “ Je montrerai dans ma maison de
“ la froideur et de l'ennui ; je tâcherai de
“ plaire ailleurs : mais vous qui avez d'ordi-
“ naire plus d'imagination et de sensibilité
“ que moi, vous qui n'avez ni carrière ni
“ distraction, tandis que le monde m'en offre
“ de toute espèce, vous qui n'existez que
“ pour moi, tandis que j'ai mille autres pensées,

“ vous serez satisfaite de l'affection subordonnée, glacée, partagée, qu'il me vient de vous accorder, et vous dédaignerez tous les hommages qui exprimeroient des sentiments plus exaltés et plus tendres.”

Quel injuste traité ! tous les sentiments humains s'y refusent. Il existe un contraste singulier entre les formes de respect envers les femmes, que l'esprit chevaleresque a introduites en Europe, et la tyrannique liberté que les hommes se sont adjudgée. Ce contraste produit tous les malheurs du sentiment, les attachements illégitimes, la perfidie, l'abandon et le désespoir. Les nations germaniques ont été moins atteintes que les autres par ces funestes effets ; mais elles doivent craindre à cet égard l'influence qu'exerce à la longue la civilisation moderne. Il vaut mieux renfermer les femmes comme des esclaves, ne point exciter leur esprit ni leur imagination, que de les lancer au milieu du monde, et de développer toutes leurs facultés, pour leur refuser ensuite le bonheur que ces facultés leur rendent nécessaire.

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines de ce monde. L'ame entière d'une

femme repose sur l'attachement conjugal : lutter seule contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une foible idée ; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, votre cœur se révolte, il vous semble qu'on vous a privé des dons de Dieu sur la terre ; et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheur.

Les femmes pourroient adresser à l'époux qui traite légèrement leur destinée ces deux vers d'une fable :

Oui, c'est un jeu pour vous,
Mais, c'est la mort pour nous.

Et tant qu'il ne se fera pas dans les idées une révolution quelconque qui change l'opinion des hommes sur la constance que leur im-

pose le lien du mariage, il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide, et dont la moralité de tous les deux souffrira.

En Allemagne, il n'y a guère dans le mariage d'inégalité entre les deux sexes ; mais c'est parce que les femmes brisent aussi souvent que les hommes les nœuds les plus saints. La facilité du divorce introduit dans les rapports de famille une sorte d'anarchie qui ne laisse rien subsister dans sa vérité ni dans sa force. Il vaut encore mieux, pour maintenir quelque chose de sacré sur la terre, qu'il y ait dans le mariage une esclave que deux esprits forts.

La pureté de l'ame et de la conduite est la première gloire d'une femme. Quel être dégradé ne seroit-elle pas sans l'une et sans l'autre ! Mais le bonheur général et la dignité de l'espèce humaine ne gagneroient pas moins peut-être à la fidélité de l'homme dans le mariage. En effet, qu'y a-t-il de plus beau dans l'ordre moral qu'un jeune homme qui respecte cet auguste lien ? L'opinion ne l'exige pas de lui, la société le laisse libre ; une sorte de plaisanterie barbare s'attacheroit à déjouer jusqu'aux plaintes du cœur qu'il

auroit brisé, car le blâme se tourne facilement contre les victimes. Il est donc le maître, mais il s'impose des devoirs; nul inconvénient ne peut résulter pour lui de ses fautes; mais il craint le mal qu'il peut faire à celle qui s'est confiée à son cœur, et la générosité l'enchaîne d'autant plus que la société le dégage.

La fidélité est commandée aux femmes par mille considérations diverses; elles peuvent redouter les périls et les humiliations, suites inévitables d'une erreur; la voix de la conscience est la seule qui se fasse entendre à l'homme; il sait qu'il fait souffrir, il sait qu'il flétrit par l'inconstance un sentiment qui doit se prolonger jusqu'à la mort et se renouveler dans le ciel: seul avec lui-même, seul au milieu des séductions de tous les genres, il reste pur comme un ange; car, si les anges n'ont pas été représentés sous des traits de femme, c'est parceque l'union de la force avec la pureté est plus belle et plus céleste encore que la modestie même la plus parfaite dans un être foible.

L'imagination, quand elle n'a pas le souvenir pour frein, détache de ce qu'on possède, embellit ce qu'on craint de ne pas obtenir, et fait du sentiment une difficulté vaincue.

Mais de même que dans les arts les difficultés vaincues n'exigent point de vrai génie, dans le sentiment il faut de la sécurité pour éprouver ces affections, gages de l'éternité, puisqu'elles nous donnent seules l'idée de ce qui ne sauroit finir.

Le jeune homme fidèle semble chaque jour préférer de nouveau celle qu'il aime; la nature lui a donné une indépendance sans bornes, et de long-temps du moins il ne sauroit prévoir les jours mauvais de la vie: son cheval peut le porter au bout du monde; la guerre, dont il est épris, l'affranchit au moins momentanément des relations domestiques, et semble réduire tout l'intérêt de l'existence à la victoire ou à la mort. La terre lui appartient, tous les plaisirs lui sont offerts, nulle fatigue ne l'effraie, nulle association intime ne lui est nécessaire; il serre la main d'un compagnon d'armes, et le lien qu'il lui faut est formé. Un temps viendra sans doute où la destinée lui révélera ses terribles secrets; mais il ne peut encore s'en douter. Chaque fois qu'une nouvelle génération entre en possession de son domaine, ne croit-elle pas que tous les malheurs de ses devanciers sont venus de leur foiblesse? ne se persuade-t-elle pas

qu'ils sont nés tremblants et débiles, comme on les voit maintenant? Eh bien! du sein même de tant d'illusions, qu'il est vertueux et sensible celui qui veut se vouer au long amour lien de cette vie avec l'autre! ah! qu'un regard fier et mâle est beau, lorsqu'en même temps il est modeste et pur! on y voit passer un rayon de cette pudeur, qui peut se détacher de la couronne des vierges saintes pour parer même un front guerrier.

Si le jeune homme veut partager avec un seul objet les jours brillants de sa jeunesse, il trouvera sans doute parmi ses contemporains des railleurs qui prononceront sur lui ce grand mot de *duperie*, la terreur des enfants du siècle. Mais est-il dupe le seul qui sera vraiment aimé? car les angoisses ou les jouissances de l'amour propre forment tout le tissu des affections frivoles et mensongères. Est-il dupe celui qui ne s'amuse pas à tromper pour être à son tour plus trompé, plus déchiré peut-être que sa victime? Est-il dupe, enfin, celui qui n'a pas cherché le bonheur dans les misérables combinaisons de la vanité, mais dans les éternelles beautés de la nature, qui parlent toutes de constance, de durée, et de profondeur?

Non, Dieu a créé l'homme le premier comme la plus noble des créatures, et la plus noble est celle qui a le plus de devoirs. C'est un abus singulier de la prérogative d'une supériorité naturelle, que de la faire servir à s'affranchir des liens les plus sacrés, tandis que la vraie supériorité consiste dans la force de l'âme ; et la force de l'âme, c'est la vertu.

CHAPITRE XX.

*Des écrivains moralistes de l'ancienne école en
Allemagne.*

AVANT que l'école nouvelle eût fait naître en Allemagne deux penchants qui semblent s'exclure, la métaphysique et la poésie, la méthode scientifique et l'enthousiasme, il y avoit des écrivains qui méritoient une place honorable à côté des moralistes Anglois. Mendelsohn, Garve, Sulzer, Engel, etc. ont écrit sur les sentiments et les devoirs avec sensibilité, religion et candeur. On ne trouve point dans leurs ouvrages cette ingénieuse connoissance du monde qui caractérise les auteurs François, Laroche foucault, la Bruyère, etc. Les moralistes Allemands peignent la société avec une certaine ignorance, intéressante d'abord, mais à la fin monotone.

Garve est celui de tous qui a mis le plus d'importance à bien parler de la bonne compagnie, de la mode, de la politesse, etc. Il y a dans toute sa manière de s'exprimer à cet égard, une très-grande envie de se montrer un homme du monde, de savoir la raison de tout, d'être avisé comme un François, et de juger avec bienveillance la cour et la ville ; mais les idées communes qu'il proclame dans ses écrits sur ces divers sujets, attestent qu'il n'en sait rien que par ouï dire, et n'a jamais bien observé tout ce que les rapports de la société peuvent offrir d'aperçus fins et délicats.

Lorsque Garve parle de la vertu, il montre des lumières pures et un esprit serein : il est surtout attachant et original dans son traité de la Patience. Accablé par une maladie cruelle, il sut la supporter avec un admirable courage ; et tout ce qu'on a senti soi-même inspire des pensées neuves.

Mendelsohn, juif de naissance, s'étoit voué, du sein du commerce, à l'étude des belles-lettres et de la philosophie, sans renoncer en rien à la croyance ni aux rites de sa religion ; admirateur sincère du Phédon, dont il fut le traducteur, il en étoit resté aux idées et

aux sentiments précurseurs de Jésus-Christ ; nourri des pseumes et de la bible, ses écrits conservent le caractère de la simplicité hébraïque. Il se plaisoit à rendre la morale sensible par des apologues à la manière orientale ; et cette forme est sûrement celle qui plait davantage, en éloignant des préceptes le ton de la réprimande.

Parmi ces apologues, j'en vais traduire un qui me paroît remarquable. “ Sous le
“ gouvernement tyrannique des Grecs, il fut
“ une fois défendu aux Israélites, sous peine
“ de mort, de lire entr’eux les lois divines.
“ Rabbi Akiba, malgré cette défense, tenoit
“ des assemblées où il faisoit lecture de cette
“ loi. Pappus le sut et lui dit : Akiba, ne
“ crains-tu pas les menaces de ces cruels ?—
“ Je veux te raconter une fable, répondit le
“ Rabbi.—Un renard se promenoit sur les
“ bords d’un fleuve, et vit les poissons qui se
“ rassembloient avec effroi dans le fond de
“ la rivière.—D’où vient la terreur qui vous
“ agite, dit le renard ?—Les enfants des
“ hommes, répondirent les poissons, jettent
“ leurs filets dans les flots, afin de nous pren-
“ dre, et nous tâchons de leur échapper.—
“ Savez-vous ce qu’il faut faire, dit le renard ?

“ venez-là, sur le rocher où les hommes ne
 “ sauroient vous atteindre.—Se peut-il, s’é-
 “ crièrent les poissons, que tu sois le renard
 “ estimé le plus prudent entre les animaux ?
 “ tu serois le plus ignorant de tous, si tu
 “ nous donnois sérieusement un tel conseil.
 “ L’onde est pour nous l’élément de la vie ;
 “ et nous est-il possible d’y renoncer parce-
 “ que des dangers nous menacent ?—Pappus,
 “ l’application de cette fable est facile : la
 “ doctrine religieuse est pour nous la source
 “ de tout bien ; c’est par elle, c’est pour elle
 “ seule que nous existons ; dût-on nous pour-
 “ suivre dans son sein, nous ne voulons point
 “ nous soustraire au péril, en nous réfugiant
 “ dans la mort.”

La plupart des gens du monde ne conseil-
 lent pas mieux que le renard : quand ils voient
 les âmes sensibles agitées par les peines du
 cœur, ils leur proposent toujours de sortir
 de l’air où est l’orage pour entrer dans le
 vide qui tue.

Engel, comme Mendelsohn, enseigne la mo-
 rale d’une manière dramatique. Ses fictions
 sont peu de chose ; mais leur rapport avec
 l’âme est intime. Dans l’une, il peint un
 vieillard devenu fou par l’ingratitude de son

fils, et le sourire du vieillard pendant qu'on raconte son malheur est décrit avec une vérité déchirante. L'homme qui n'a plus la conscience de lui-même, fait peur comme un corps qui marcheroit sans vie. " C'est un " arbre, dit Engel, dont les branches sont " desséchées ; ses racines tiennent encore à " la terre, mais déjà son sommet est atteint " par la mort." Un jeune homme à l'aspect de ce malheureux, demande à son père s'il est ici bas une plus affreuse destinée que celle de ce pauvre fou ? toutes les souffrances qui tuent, toutes celles dont notre propre raison est le témoin, ne lui semblent rien à côté de cette déplorable ignorance de soi-même. Le père laisse son fils développer tout ce que cette situation a d'horrible ; puis, tout à coup il lui demande si celle du criminel qui l'a causée, n'est pas encore mille fois plus redoutable ? La gradation des pensées est très bien soutenue dans ce récit, et le tableau des angoisses de l'ame est assez éloquemment représenté pour redoubler l'effroi que doit causer la plus terrible de toutes, le remords.

J'ai cité ailleurs le passage de la *Messiad*, où le poète suppose que dans une planète éloignée, dont les habitants étoient immortels,

un ange venoit apporter la nouvelle qu'il existoit une terre où les créatures humaines étoient sujettes à la mort. Klopstock fait une peinture admirable de l'étonnement de ces êtres qui ignoroient la douleur de perdre les objets de leur amour: Engel développe avec talent une idée non moins frappante.

Un homme a vu périr ce qu'il avoit de plus cher, sa femme et sa fille. Un sentiment d'amertume et de révolte contre la Providence s'est emparé de lui: un vieux ami cherche à rouvrir son cœur à cette douleur profonde, mais résignée qui s'épanche dans le sein de Dieu; il veut lui montrer que la mort est la source de toutes les jouissances morales de l'homme.

Y auroit-il des affections de père et de fils, si l'existence des hommes n'étoit pas tout à la fois durable et passagère, fixée par le sentiment, entraînée par le temps? S'il n'y avoit plus de décadence dans le monde, il n'y auroit pas de progrès: comment donc éprouveroit-on la crainte et l'espérance? Enfin, dans chaque action, dans chaque sentiment, dans chaque pensée, il y a la part de la mort. Et non-seulement dans le fait, mais aussi dans l'imagination même, les jouissances et les

chagrins qui tiennent à l'instabilité de la vie, sont inséparables. L'existence consiste toute entière dans ces sentiments de confiance et d'anxiété qui remplissent l'âme errante entre le ciel et la terre, *et le vivre n'a d'autre mobile que le mourir.*

Une femme effrayée par les orages du midi, souhaitoit d'aller dans la zone glacée, où l'on n'entend jamais la foudre, où l'on ne voit jamais les éclairs :—nos plaintes sur le sort sont un peu du même genre, dit Engel.—En effet, il faut désenchanter la nature, pour en écarter les périls. Le charme du monde semble tenir autant à la douleur qu'au plaisir, à l'effroi qu'à l'espérance ; et l'on diroit que la destinée humaine est ordonnée comme un drame, où la terreur et la pitié sont nécessaires.

Ce n'est point, sans doute, assez de ces pensées pour cicatriser les blessures du cœur ; tout ce qu'il éprouve lui semble un renversement de la nature, et nul n'a souffert sans croire qu'un grand désordre existoit dans l'univers. Mais quand un long espace de temps a permis de réfléchir, on trouve quelque repos dans les considérations générales, et

l'on s'unit aux lois de l'univers, en se détachant de soi-même.

Les moralistes Allemands de l'ancienne école, sont, pour la plupart, religieux et sensibles ; leur théorie de la vertu est désintéressée ; ils n'admettent point cette doctrine de l'utilité, qui conduiroit, comme en Chine, à jeter les enfants dans le fleuve si la population devenoit trop nombreuse. Leurs ouvrages sont remplis d'idées philosophiques et d'affections mélancoliques et tendres ; mais ce n'étoit point assez pour lutter contre la morale égoïste, armée de l'ironie dédaigneuse. Ce n'étoit point assez pour réfuter les sophismes dont on s'étoit servi contre les principes les plus vrais et les meilleurs. La sensibilité douce, et quelquefois même timide des anciens moralistes Allemands, ne suffisoit pas pour combattre avec succès la dialectique habile et le persiflage élégant, qui, comme tous les mauvais sentiments, ne respectent que la force. Des armes plus acérées sont nécessaires pour combattre celles que le vice a forgées : c'est donc avec raison que les philosophes de la nouvelle école ont pensé qu'il falloit une doctrine plus sévère, plus énergi-

que, plus serrée dans ses arguments, pour triompher de la dépravation du siècle.

Certainement tout ce qui est simple suffit à tout ce qui est bon ; mais quand on vit dans un temps où l'on a tâché de mettre l'esprit du côté de l'immoralité, il faut tâcher d'avoir le génie pour défenseur de la vertu. Sans doute il est très indifférent d'être accusé de niaiserie, quand on exprime ce qu'on éprouve ; mais ce mot de *niaiserie* fait tant de peur aux gens médiocres, qu'on doit, s'il est possible, les préserver de son atteinte.

Les Allemands craignant qu'on ne tourne leur loyauté en ridicule, veulent quelquefois, quoique bien à contre cœur, s'essayer à l'immoralité, pour se donner un air brillant et dégagé. Les nouveaux philosophes en élevant leur style et leurs conceptions à une grande hauteur, ont habilement flatté l'amour-propre de leurs adeptes, et l'on doit les louer de cet art innocent ; car les Allemands ont besoin de dédaigner pour devenir les plus forts. Il y a trop de bonhomie dans leur caractère, comme dans leur esprit ; ce sont les seuls hommes, peut-être, auxquels on pourroit conseiller l'orgueil comme un moyen de devenir meilleurs.

On ne sauroit nier que les disciples de la nouvelle école, n'aient un peu trop suivi ce conseil; mais ils n'en sont pas moins, à quelques exceptions près, les écrivains les plus éclairés et les plus courageux de leur pays.

—Quelle découverte ont-ils faite, dira-t-on ?
 —Nul doute, que ce qui étoit vrai en morale, il y a deux mille ans, ne le soit encore; mais, depuis deux mille ans, les raisonnements de la bassesse et de la corruption se sont tellement multipliés, que le philosophe homme de bien doit proportionner ses efforts à cette progression funeste. Les idées communes ne sauroient lutter contre l'immoralité systématique; il faut creuser plus avant, quand les veines extérieures des métaux précieux sont épuisées. On a si souvent vu, de nos jours, la foiblesse unie à beaucoup de vertu, qu'on s'est accoutumé à croire qu'il y avoit de l'énergie dans l'immoralité. Les philosophes Allemands, et gloire leur en soit rendue, ont été les premiers, dans le dix-huitième siècle, qui aient mis l'esprit fort du côté de la foi, le génie du côté de la morale, et le caractère du côté du devoir.

CHAPITRE XXI.

De l'ignorance et de la frivolité d'esprit dans leurs rapports avec la morale.

L'IGNORANCE telle qu'elle existoit il y a quelques siècles, respectoit les lumières et désiroit d'en acquérir ; l'ignorance de notre temps est dédaigneuse, et cherche à tourner en ridicule les travaux et les méditations des hommes éclairés. L'esprit philosophique a répandu dans presque toutes les classes une certaine facilité de raisonnement qui sert à décrier tout ce qu'il y a de grand et de sérieux dans la nature humaine, et nous en sommes à cette époque de la civilisation où toutes les belles choses de l'ame tombent en poussière.

Quand les barbares du nord s'emparèrent des plus fertiles contrées, de l'Europe, ils y apportèrent des vertus farouches et mâles ; et cherchant à se perfectionner eux-mêmes, ils

demandoient au midi, le soleil, les arts et les sciences. Mais les barbares policés n'estiment que l'habileté dans les affaires de ce monde, et ne s'instruisent que juste ce qu'il faut pour déjouer par quelques phrases le recueillement de toute une vie.

Ceux qui nient la perfectibilité de l'esprit humain, prétendent qu'en toutes choses les progrès et la décadence se suivent tour-à-tour, et que la roue de la pensée tourne comme celle de la fortune. Quel triste spectacle que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles ! et que seroit donc la destinée de la race humaine, si elle ressembloit au supplice le plus cruel que l'imagination des poètes ait conçu ? Mais il n'en est pas ainsi, et l'on peut apercevoir un dessein toujours le même, toujours suivi, toujours progressif dans l'histoire de l'homme.

La lutte entre les intérêts de ce monde et les sentiments élevés a existé de tout temps dans les nations comme dans les individus. La superstition met quelquefois les hommes éclairés du parti de l'incrédulité, et quelquefois, au contraire, ce sont les lumières mêmes qui éveillent toutes les croyances du

cœur. Maintenant les philosophes se réfugient dans la religion pour trouver en elle la source des conceptions hautes et des sentiments désintéressés ; à cette époque, préparée par les siècles, l'alliance de la philosophie et de la religion peut-être intime et sincère. Les ignorants ne sont plus, comme jadis, des hommes ennemis du doute et décidés à repousser toutes les fausses lueurs qui troubleroient leurs espérances religieuses et leur dévouement chevaleresque ; les ignorants de nos jours, sont incrédules, légers, superficiels ; ils savent tout ce que l'égoïsme a besoin de savoir, et leur ignorance ne porte que sur ces études sublimes qui font naître dans l'ame un sentiment d'admiration pour la nature et pour la divinité.

Les occupations guerrières remplissoient jadis la vie des nobles, et formoient leur esprit par l'action ; mais lorsque, de nos jours, les hommes de la première classe n'ont aucune fonction dans l'état et n'étudient profondément aucune science, toute l'activité de leur esprit, qui devrait être employée dans le cercle des affaires ou des travaux intellectuels, se dirige sur l'observation des manières et la connaissance des anecdotes.

Les jeunes gens, à peine sortis de l'école, se hâtent de prendre possession de l'oisiveté comme de la robe virile ; les hommes et les femmes s'épient les uns les autres dans les moindres détails, non pas précisément par méchanceté, mais pour avoir quelque chose à dire quand ils n'ont rien à penser. Ce genre de causticité journalière détruit la bienveillance et la loyauté. On n'est pas content de soi-même quand on abuse de l'hospitalité donnée ou reçue pour critiquer ceux avec qui l'on passe sa vie, et l'on empêche ainsi toute affection profonde de naître ou de subsister ; car en écoutant des moqueries sur ceux qui nous sont chers, on flétrit ce que l'affection a de pur et d'exalté : les sentiments dans lesquels on n'est pas d'une vérité parfaite font plus de mal que l'indifférence.

Chacun a en soi un côté ridicule ; il n'y a que de loin qu'un caractère semble complet ; mais ce qui fait l'existence individuelle étant toujours une singularité quelconque, cette singularité prête à la plaisanterie : aussi l'homme qui la craint avant tout, cherche-t-il autant qu'il est possible à faire disparaître en lui ce qui pourroit le signaler de quelque manière, soit en bien, soit en mal. Cette

nature effacée, de quelque bon goût qu'elle paroisse, a bien aussi ses ridicules ; mais peu de gens ont l'esprit assez fin pour les saisir.

La moquerie a cela de particulier, qu'elle nuit essentiellement à ce qui est bon, mais point à ce qui est fort. La puissance a quelque chose d'âpre et de triomphant qui tue le ridicule ; d'ailleurs les esprits frivoles respectent *la prudence de la chair*, selon l'expression d'un moraliste du seizième siècle ; et l'on est étonné de trouver toute la profondeur de l'intérêt personnel dans ces hommes qui sembloient incapables de suivre une idée ou un sentiment, quand il n'en pouvoit rien résulter d'avantageux pour leurs calculs de fortune ou de vanité.

La frivolité d'esprit ne porte point à négliger les affaires de ce monde. On trouve au contraire une bien plus noble insouciance à cet égard dans les caractères sérieux que dans les hommes d'une nature légère ; car la légèreté de ceux-ci ne consiste le plus souvent qu'à dédaigner les idées générales pour mieux s'occuper de ce qui ne concerne qu'eux-mêmes.

Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit ; mais le génie est presque toujours plein de bonté. La méchanceté vient

non pas de ce qu'on a trop d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez. Si l'on pouvoit parler sur les idées, on laisseroit en paix les personnes ; si l'on se croyoit assuré de l'emporter sur les autres par ses talents naturels, on ne chercheroit pas à niveler le parterre sur lequel on veut dominer. Il y a des médiocrités d'ame déguisées en esprit piquant et malicieux, mais la vraie supériorité est rayonnante de bons sentimens comme de hautes pensées.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses ; on ne tient plus à soi comme à un être privilégié : quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine, on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'un chose sans exemple ; et la justice n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels. On a plané sur sa propre existence comme sur celle des autres, quand on s'est livré à la contemplation de l'univers.

Un des grands inconvénients aussi de l'ignorance dans les temps actuels, c'est qu'elle rend tout à fait incapable d'avoir une opinion

à soi sur la plupart des objets qui exigent de la réflexion ; en conséquence, lorsque telle ou telle manière de voir est mise en honneur par l'ascendant des circonstances, la plupart des hommes croient que ces mots, *tout le monde pense ou fait ainsi*, doivent tenir à chacun lien de raison et de conscience.

Dans la classe oisive de la société il est presque impossible d'avoir de l'âme sans que l'esprit soit cultivé. Jadis il suffisoit de la nature pour instruire l'homme, et développer son imagination ; mais depuis que la pensée, cette ombre effacée du sentiment, a changé tout en abstractions, il faut beaucoup savoir pour bien sentir. Ce n'est plus entre les élans de l'âme livrée à elle-même, ou les études philosophiques qu'il faut choisir, mais c'est entre le murmure importun d'une société commune et frivole, et le langage que les beaux génies ont tenu de siècle en siècle jusqu'à nos jours.

Comment pourroit-on, sans la connoissance des langues, sans l'habitude de la lecture, communiquer avec ces hommes qui ne sont plus, et que nous sentons si bien nos amis, nos concitoyens, nos alliés ? Il faut être médiocre de cœur pour se refuser à de si nobles

plaisirs. Ceux-là seulement qui remplissent leur vie de bonnes œuvres, peuvent se passer de toute étude : l'ignorance dans les hommes oisifs prouve autant la sécheresse de l'âme que la légèreté de l'esprit.

Enfin il reste encore une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir ; c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucun relation ; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre ; mais quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnoissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'étude, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt, comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre pour pénétrer au sein de l'éternelle nuit les mystères du monde ténébreux ; tantôt ils s'élèvent au sommet du Chimborazo pour découvrir au point le plus élevé du globe quelques phénomènes inconnus ; tantôt ils étudient les langues de l'orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme ; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie ; enfin ils sont vraiment

le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée.

Les Allemands méritent à cet égard une reconnaissance particulière ; c'est une honte parmi eux que l'ignorance et l'insouciance sur tout ce qui tient à la littérature et aux beaux arts, et leur exemple prouve que, de nos jours, la culture de l'esprit conserve dans les classes indépendantes des sentiments et des principes.

La direction de la littérature et de la philosophie n'a pas été bonne en France dans la dernière partie du dix-huitième siècle ; mais si l'on peut s'exprimer ainsi, la direction de l'ignorance est encore plus redoutable : car aucun livre ne fait du mal à celui qui les lit tous. Si les oisifs du monde, au contraire, s'occupent quelques instants, l'ouvrage qu'ils rencontrent fait événement dans leur tête, comme l'arrivée d'un étranger dans un désert ; et lorsque cet ouvrage contient des sophismes dangereux, ils n'ont point d'arguments à y opposer. La découverte de l'imprimerie est vraiment funeste pour ceux qui ne lisent qu'à demi ou par hasard ; car le savoir, comme la lance d'Achille, doit guérir les blessures qu'il a faites.

L'ignorance au milieu des raffinements de la société est le plus odieux de tous les mélanges ; elle rend à quelques égards semblable aux gens du peuple, qui n'estiment que l'adresse et la ruse ; elle porte à ne chercher que le bien-être et les jouissances physiques, à se servir d'un peu d'esprit pour tuer beaucoup d'ame ; à s'applaudir de ce qu'on ne sait pas, à se vanter de ce qu'on n'éprouve pas ; enfin, à combiner les bornes de l'intelligence avec la dureté du cœur, de façon à n'avoir plus rien à faire de ce regard tourné vers le ciel, qu'Ovide a célébré comme le plus noble attribut de la nature humaine.

*Os homini sublime dedit : calumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

L'ignorance en matière des talismans de la société est le plus odieux de tous les talismans ; elle

QUATRIÈME PARTIE

aux gens du peuple, qui n'estiment que l'usage et la force, elle porte à se chercher que le bien-être et les jouissances physiques

LA RELIGION

à se servir d'un Dieu pour tout bien, tout coup d'âme ; à s'appliquer de ce qu'on ne sait pas à se venter de ce qu'on n'éprouve pas ;

L'ENTHOUSIASME

avec la hauteur du cœur, de façon à n'être plus rien à l'égard de tout le monde, vers le ciel, qu'Onide n'est plus comme le plus noble attribut de la nature humaine.

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales sur la religion en

Allemagne

Les nations de race germanique sont toutes naturellement religieuses ; et le zèle de ce sentiment a fait naître plusieurs guerres dans leur sein. Cependant, en Allemagne surtout, l'on est plus porté à l'enthousiasme qu'à la raison. L'esprit de secte doit se manifester sous diverses formes dans un pays où l'activité de la pensée est la première de toutes ; mais d'ordinaire l'on n'y mêle pas les discussions